

B. 8410
LENOX LIBRARY
AUCTOR PRETIOSA FACIT

OEUVRES

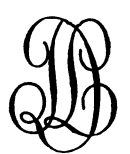
DE GRESSET.

IMPRIMERIE DE FIRMIN DIDOT,
RUE JACOB, N° 24.

OEUVRES

DE GRESSET.

TOME TROISIÈME.



PARIS,

L. DE BURE, LIBRAIRE, RUE DE BUSSY, N° 30.

M DCCC XXVI.



LE MÉCHANT,

COMÉDIE EN CINQ ACTES,

Représentée en 1745.

ACTEURS.

CLÉON, méchant.
GÉRONTE, frère de Florise.
FLORISE, mère de Chloé.
CHLOÉ.
ARISTE, ami de Géronte.
VALÈRE, amant de Chloé.
LISETTE, suivante.
FRONTIN, valet de Cléon.
UN LAQUAIS.

La scène est à la campagne, dans un château de Géronte.

LE MÉCHANT,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE I.

LISETTE, FRONTIN.

FRONTIN.

Te voilà de bonne heure, et toujours plus jolie.

LISETTE.

Je n'en suis pas plus gaie.

FRONTIN.

Eh! pourquoi, je te prie?

LISETTE.

Oh ! pour bien des raisons.

FRONTIN.

Es-tu folle ? comment !
On prépare une noce, une fête...

LISETTE.

Oui vraiment,
Crois cela ; mais pour moi, j'en suis bien convaincue,
Nos affaires vont mal, et la noce est rompue.

FRONTIN.

Pourquoi donc ?

LISETTE.

Oh ! pourquoi ? dans toute la maison
Il règne un air d'aigreur et de division
Qui ne le dit que trop. Au lieu de cette aisance
Qu'établissoit ici l'entière confiance,
On se boude, on s'évite, on bâille, on parle bas,
Et je crains que demain on ne se parle pas.
Va, la noce est bien loin, et j'en sais trop la cause :
Ton maître sourdement...

FRONTIN.

Lui ! bien loin qu'il s'oppose
Au choix qui doit unir Valère avec Chloé,
Je puis te protester qu'il l'a fort appuyé,
Et qu'au bon homme d'oncle il répète sans cesse

Que c'est le seul parti qui convienne à sa nièce.

LISETTE.

S'il s'en mêle, tant pis; car, s'il fait quelque bien,
C'est que, pour faire mal, il lui sert de moyen.
Je sais ce que je sais; et je ne puis comprendre
Que, connoissant Cléon, tu veuilles le défendre.
Droit, franc comme tu l'es, comment estimes-tu
Un fourbe, un homme faux, déshonoré, perdu,
Qui nuit à tout le monde, et croit tout légitime?

FRONTIN.

Oh! quand on est fripon, je rabats de l'estime.
Mais autant qu'on peut voir, et que je m'y connois,
Mon maître est honnête homme, à quelque chose près.
La première vertu qu'en lui je considère,
C'est qu'il est libéral; excellent caractère!
Un maître, avec cela, n'a jamais de défaut;
Et de sa probité c'est tout ce qu'il me faut.
Il me donne beaucoup, outre de fort bons gages.

LISETTE.

Il faut, puisqu'il te fait de si grands avantages,
Que de ton savoir-faire il ait souvent besoin.
Mais tiens, parle-moi vrai, nous sommes sans témoin:
Cette chanson qui fit une si belle histoire...

FRONTIN.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

Les rapports font toujours plus de mal que de bien :
Et de tout le passé je ne sais jamais rien.

LISETTE.

Cette méthode est bonne, et j'en veux faire usage.
Adieu, monsieur Frontin.

FRONTIN.

Quel est donc ce langage?
Mais, Lisette, un moment.

LISETTE.

Je n'ai que faire ici.

FRONTIN.

As-tu donc oublié, pour me traiter ainsi,
Que je t'aime toujours, et que tu dois m'en croire?

LISETTE.

Je ne me pique pas d'avoir de la mémoire.

FRONTIN.

Mais que veux-tu?

LISETTE.

Je veux que, sans autre façon,
Si tu veux m'épouser, tu laisses là Cléon.

FRONTIN.

Oh! le quitter ainsi, c'est de l'ingratitude;
Et puis, d'ailleurs, je suis animal d'habitude.
Où trouverois-je mieux?

LISETTE.

Ce n'est pas l'embarras.
Si, malgré ce qu'on voit, et ce qu'on ne voit pas,
La noce en question parvenoit à se faire,
Je pourrois, par Chloé, te placer chez Valère.
Mais à propos de lui, j'apprends avec douleur
Qu'il connoît fort ton maître, et c'est un grand malheur.
Valère, à ce qu'on dit, est aimable, sincère,
Plein d'honneur, annonçant le meilleur caractère;
Mais, séduit par l'esprit ou la fatuité,
Croyant qu'on réussit par la méchanceté,
Il a choisi, dit-on, Cléon pour son modèle;
Il est son complaisant, son copiste fidèle...

FRONTIN.

Mais tu fais des malheurs et des monstres de tout.
Mon maître a de l'esprit, des lumières, du goût,
L'air et le ton du monde; et le bien qu'il peut faire
Est au-dessus du mal que tu crains pour Valère.

LISETTE.

Si pourtant il ressemble à ce qu'on dit de lui,
Il changera de guide; il arrive aujourd'hui:
Tu verras; les méchants nous apprennent à l'être;
Par d'autres, ou par moi, je lui peindrai ton maître.
Au reste, arrange-toi, fais tes réflexions :

Je t'ai dit ma pensée et mes conditions :
J'attends une réponse, et positive, et prompte.
Quelqu'un vient, laisse-moi... Je crois que c'est Géronte.
Comment! il parle seul!

SCÈNE II.

GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, sans voir Lisette.

Ma foi, je tiendrai bon.
Quand on est bien instruit, bien sûr d'avoir raison,
Il ne faut pas céder. Elle suit son caprice :
Mais moi, je veux la paix, le bien, et la justice :
Valère aura Chloé.

LISETTE.

Quoi! sérieusement?

GÉRONTE.

Comment! tu m'écoutois?

LISETTE.

Tout naturellement.
Mais n'est-ce point un rêve, une plaisanterie?

Comment, monsieur! j'aurois, une fois en ma vie,
Le plaisir de vous voir, en dépit des jaloux,
De votre sentiment, et d'un avis à vous?

GÉRONTE.

Qui m'en empêcheroit? je tiendrai ma promesse;
Sans l'avis de ma sœur, je marierai ma nièce:
C'est sa fille, il est vrai; mais les biens sont à moi:
Je suis le maître enfin. Je te jure ma foi
Que la donation, que je suis prêt à faire,
N'aura lieu pour Chloé qu'en épousant Valère:
Voilà mon dernier mot.

LISETTE.

Voilà parler, cela!

GÉRONTE.

Il n'est point de parti meilleur que celui-là.

LISETTE.

Assurément.

GÉRONTE.

C'étoit pour traiter cette affaire
Qu'Ariste vint ici la semaine dernière.
La mère de Valère, entre tous ses amis,
Ne pouvoit mieux choisir pour proposer son fils.
Ariste est honnête homme, intelligent et sage:
L'amitié qui nous lie est, ma foi, de notre âge;
Il est parti muni de mon consentement,

Et l'affaire sera finie incessamment;
Je n'écouterai plus aucun avis contraire;
Pour la conclusion l'on n'attend que Valère :
Il a dû revenir de Paris ces jours-ci;
Et ce soir au plus tard je les attends ici.

LISETTE.

Fort bien.

GÉRONTE.

Toujours plaider m'ennuie et me ruine;
Des terres du futur cette terre est voisine,
Et, confondant nos droits, je finis des procès
Qui, sans cette union, ne finiroient jamais.

LISETTE.

Rien n'est plus convenable.

GÉRONTE.

Et puis d'ailleurs, ma nièce
Ne me dédira point, je crois, de ma promesse,
Ni Valère non plus. Avant nos différents,
Ils se voyoient beaucoup, n'étant encor qu'enfants;
Ils s'aimoient; et souvent cet instinct de l'enfance
Devient un sentiment quand la raison commence.
Depuis près de six ans qu'il demeure à Paris
Ils ne se sont pas vus : mais je serois surpris
Si, par ses agréments et son bon caractère,
Chloé ne retrouvoit tout le goût de Valère.

LISETTE.

Cela n'est pas douteux.

GÉRONTE.

Encore une raison;
Pour finir : j'aime fort ma terre, ma maison;
Leur embellissement fit toujours mon étude.
On n'est pas immortel : j'ai quelque inquiétude
Sur ce qu'après ma mort tout ceci deviendra :
Je voudrois mettre au fait celui qui me suivra,
Lui laisser mes projets. J'ai vu naître Valère :
J'aurai, pour le former, l'autorité d'un père.

LISETTE.

Rien de mieux : mais...

GÉRONTE.

Quoi, mais? J'aime qu'on parle net.

LISETTE.

Tout cela seroit beau : mais cela n'est pas fait.

GÉRONTE.

Eh! pourquoi donc?

LISETTE.

Pourquoi? pour une bagatelle
Qui fera tout manquer. Madame y consent-elle?
Si j'ai bien entendu, ce n'est pas son avis.

GÉRONTE.

Qu'importe? ses conseils ne seront pas suivis.

LISETTE.

Ah ! vous êtes bien fort, mais c'est loin de Florise :
Au fond, elle vous mène en vous semblant soumise ;
Et, par malheur pour vous et toute la maison,
Elle n'a pour conseil que ce monsieur Cléon,
Un mauvais cœur, un traître, enfin un homme horrible,
Et pour qui votre goût m'est incompréhensible.

GÉRONTE.

Ah ! te voilà toujours. On ne sait pas pourquoi
Il te déplaît si fort.

LISETTE.

Oh ! je le sais bien, moi.
Ma maîtresse autrefois me traitoit à merveille,
Et ne peut me souffrir depuis qu'il la conseille.
Il croit que de ses tours je ne soupçonne rien ;
Je ne suis point ingrate, et je lui rendrai bien...
Je vous l'ai déja dit, vous n'en voulez rien croire,
C'est l'esprit le plus faux, et l'ame la plus noire ;
Et je ne vois que trop que ce qu'on m'en a dit...

GÉRONTE.

Toujours la calomnie en veut aux gens d'esprit.
Quoi donc ! parcequ'il sait saisir le ridicule,
Et qu'il dit tout le mal qu'un flatteur dissimule,
On le prétend méchant ! c'est qu'il est naturel :

Au fond, c'est un bon cœur, un homme essentiel.

LISETTE.

Mais je ne parle pas seulement de son style.
S'il n'avoit de mauvais que le fiel qu'il distille,
Ce seroit peu de chose, et tous les médisants
Ne nuisent pas beaucoup chez les honnêtes gens.
Je parle de ce goût de troubler, de détruire,
Du talent de brouiller, et du plaisir de nuire :
Semer l'aigreur, la haine et la division,
Faire du mal enfin, voilà votre Cléon ;
Voilà le beau portrait qu'on m'a fait de son ame
Dans le dernier voyage où j'ai suivi madame.
Dans votre terre ici fixé depuis long-temps,
Vous ignorez Paris et ce qu'on dit des gens.
Moi, le voyant là-bas s'établir chez Florise,
Et lui trouvant un ton suspect à ma franchise,
Je m'informai de l'homme, et ce qu'on m'en a dit
Est le tableau parfait du plus méchant esprit ;
C'est un enchaînement de tours, d'horreurs secrètes,
De gens qu'il a brouillés, de noirceurs qu'il a faites,
Enfin, un caractère effroyable, odieux.

GÉRONTE.

Fables que tout cela, propos des envieux.
Je le connois, je l'aime, et je lui rends justice.
Chez moi, j'aime qu'on rie, et qu'on me divertisse ;

Il y réussit mieux que tout ce que je voi.
D'ailleurs, il est toujours de même avis que moi ;
Preuve que nos esprits étoient faits l'un pour l'autre,
Et qu'une sympathie, un goût comme le nôtre,
Sont pour durer toujours ; et puis, j'aime ma sœur,
Et quiconque lui plaît convient à mon humeur :
Elle n'amène ici que bonne compagnie ;
Et, grace à ses amis, jamais je ne m'ennuie.
Quoi ! si Cléon étoit un homme décrié,
L'aurois-je ici reçu ? l'auroit-elle prié ?
Mais quand il seroit tel qu'on te l'a voulu peindre,
Faux, dangereux, méchant, moi, qu'en aurois-je à craindre ?
Isolé dans nos bois, loin des sociétés,
Que me font les discours et les méchancetés ?

LISETTE.

Je ne jurerois pas qu'en attendant pratique
Il ne divisât tout dans votre domestique.
Madame me paroît déja d'un autre avis
Sur l'établissement que vous avez promis ;
Et d'une... Mais enfin je me serai méprise,
Vous en êtes content ; madame en est éprise.
Je croirois même assez...

GÉRONTE.

Quoi ? qu'elle aime Cléon ?

LISETTE.

C'est vous qui l'avez dit, et c'est avec raison
Que je le pense, moi ; j'en ai la preuve sûre.
Si vous me permettez de parler sans figure,
J'ai déja vu madame avoir quelques amants ;
Elle en a toujours pris l'humeur, les sentiments,
Le différent esprit. Tour-à-tour je l'ai vue
Ou folle ou de bon sens, sauvage ou répandue ;
Six mois dans la morale, et six dans les romans,
Selon l'amant du jour et la couleur du temps ;
Ne pensant, ne voulant, n'étant rien d'elle-même,
Et n'ayant d'ame enfin que par celui qu'elle aime.
Or, comme je la vois, de bonne qu'elle étoit,
N'avoir qu'un ton méchant, ton qu'elle détestoit,
Je conclus que Cléon est assez bien chez elle.
Autre conclusion tout aussi naturelle :
Elle en prendra conseil ; vous en croirez le sien
Pour notre mariage, et nous ne tenons rien.

GÉRONTE.

Ah ! je voudrois le voir ! corbleu ! tu vas connoître
Si je ne suis qu'un sot, ou si je suis le maître.
J'en vais dire deux mots à ma très chère sœur,
Et la faire expliquer. J'ai déja sur le cœur
Qu'elle s'est peu prêtée à bien traiter Ariste ;

Tu m'y fais réfléchir : outre un accueil fort triste,
Elle m'avoit tout l'air de se moquer de lui,
Et ne lui répondoit qu'avec un ton d'ennui :
Oh ! par exemple, ici tu ne peux pas me dire
Que Cléon ait montré le moindre goût de nuire,
Ni de choquer Ariste, ou de contrarier
Un projet dont ma sœur paroissoit s'ennuyer,
Car il ne disoit mot.

LISETTE.

Non : mais à la sourdine,
Quand Ariste parloit, Cléon faisoit la mine ;
Il animoit madame en l'approuvant tout bas :
Son air, des demi-mots que vous n'entendiez pas,
Certain ricanement, un silence perfide ;
Voilà comme il parloit, et tout cela décide.
Vraiment il n'ira pas se montrer tel qu'il est,
Vous présent : il entend trop bien son intérêt ;
Il se sert de Florise, et sait se satisfaire
Du mal qu'il ne fait point par le mal qu'il fait faire.
Enfin, à me prêcher vous perdez votre temps.
Je ne l'aimerai pas, j'abhorre les méchants :
Leur esprit me déplaît comme leur caractère ;
Et les bons cœurs ont seuls le talent de me plaire.
Vous, monsieur, par exemple, à parler sans façon,

Je vous aime ; pourquoi ? c'est que vous êtes bon.

GÉRONTE.

Moi ! je ne suis pas bon. Et c'est une sottise
Que pour un compliment...

LISETTE.

Oui, bonté c'est bêtise,
Selon ce beau docteur : mais vous en reviendrez.
En attendant, en vain vous vous en défendrez,
Vous n'êtes pas méchant, et vous ne pouvez l'être.
Quelquefois, je le sais, vous voulez le paroître ;
Vous êtes comme un autre, emporté, violent,
Et vous vous fâchez même assez honnêtement :
Mais au fond la bonté fait votre caractère,
Vous aimez qu'on vous aime, et je vous en révère

GÉRONTE.

Ma sœur vient : tu vas voir si j'ai tant de douceur,
Et si je suis si bon.

LISETTE.

Voyons.

SCÈNE III.

FLORISE, GÉRONTE, LISETTE.

GÉRONTE, d'un ton brusque.

Bonjour, ma sœur.

FLORISE.

Ah dieux ! parlez plus bas, mon frère, je vous prie.

GÉRONTE.

Eh ! pourquoi, s'il vous plaît ?

FLORISE.

Je suis anéantie :
Je n'ai pas fermé l'œil ; et vous criez si fort...

GÉRONTE, bas, à Lisette.

Lisette, elle est malade.

LISETTE, bas, à Géronte.

Et vous, vous êtes mort ;
Voilà donc ce courage ?

FLORISE.

Allez savoir, Lisette,
Si l'on peut voir Cléon... Faut-il que je répète ?

SCÈNE IV.

FLORISE, GÉRONTE.

FLORISE.

Je ne sais ce que j'ai, tout m'excède aujourd'hui :
Aussi c'est vous... hier...

GÉRONTE.

Quoi donc?

FLORISE.

Oui, tout l'ennui
Que vous m'avez causé sur ce beau mariage,
Dont je ne vois pas bien l'important avantage,
Tous vos propos sans fin m'ont occupé l'esprit
Au point que j'ai passé la plus mauvaise nuit.

GÉRONTE.

Mais, ma sœur, ce parti...

FLORISE.

Finissons là, de grace :
Allez-vous m'en parler? je vous cède la place.

GÉRONTE.

Un moment : je ne veux...

FLORISE.

Tenez, j'ai de l'humeur,
Et je vous répondrois peut-être avec aigreur.
Vous savez que je n'ai de desirs que les vôtres :
Mais, s'il faut quelquefois prendre l'avis des autres,
Je crois que c'est sur-tout dans cette occasion.
Eh bien ! sur cette affaire entretenez Cléon :
C'est un ami sensé, qui voit bien, qui vous aime.
S'il approuve ce choix, j'y souscrirai moi-même.
Mais je ne pense pas, à parler sans détours,
Qu'il soit de votre avis, comme il en est toujours.
D'ailleurs, qui vous a fait hâter cette promesse ?
Tout bien considéré, je ne vois rien qui presse.
Oh ! mais, me dites-vous, on nous chicanera :
Ce seront des procès ! Eh bien ! on plaidera.
Faut-il qu'un intérêt d'argent, une misère,
Nous fasse ainsi brusquer une importante affaire ?
Cessez de m'en parler, cela m'excède.

GÉRONTE.

Moi !
Je ne dis rien, c'est vous...

FLORISE.

Belle alliance !

GÉRONTE.

Eh ! quoi...

FLORISE.

La mère de Valère est maussade, ennuyeuse,
Sans usage du monde, une femme odieuse :
Que voulez-vous qu'on dise à de pareils oisons ?

GÉRONTE.

C'est une femme simple et sans prétentions,
Qui, veillant sur ses biens...

FLORISE.

La belle emplette encore
Que ce Valère ! un fat qui s'aime, qui s'adore.

GÉRONTE.

L'agrément de cet âge en couvre les défauts :
Eh ! qui donc n'est pas fat ? tout l'est, jusques aux sots.
Mais le temps remédie aux torts de la jeunesse.

FLORISE.

Non : il peut rester fat ; n'en voit-on pas sans cesse
Qui jusqu'à quarante ans gardent l'air éventé,
Et sont les vétérans de la fatuité ?

GÉRONTE.

Laissons cela. Cléon sera donc notre arbitre.
Je veux vous demander sur un autre chapitre
Un peu de complaisance, et j'espère, ma sœur...

FLORISE.

Ah ! vous savez trop bien tous vos droits sur mon cœur.

GÉRONTE.

Ariste doit ici...

FLORISE.

Votre Ariste m'assomme :
C'est, je vous l'avouerai, le plus plat honnête homme...

GÉRONTE.

Ne vous voilà-t-il pas ? j'aime tous vos amis ;
Tous ceux que vous voulez, vous les voyez admis :
Et moi, je n'en ai qu'un, que j'aime pour mon compte ;
Et vous le détestez : oh ! cela me démonte.
Vous l'avez accablé, contredit, abruti ;
Croyez-vous qu'il soit sourd, et qu'il n'ait rien senti,
Quoiqu'il n'ait rien marqué? Vous autres, fortes têtes,
Vous voilà ! vous prenez tous les gens pour des bêtes,
Et ne ménageant rien...

FLORISE.

Eh mais ! tant pis pour lui,
S'il s'en est offensé ; c'est aussi trop d'ennui
S'il faut, à chaque mot, voir comme on peut le prendre ;
Je dis ce qui me vient, et l'on peut me le rendre ;
Le ridicule est fait pour notre amusement,
Et la plaisanterie est libre.

GÉRONTE.

Mais vraiment,
Je sais bien, comme vous, qu'il faut un peu médire.

Mais en face des gens, il est trop fort d'en rire.
Pour conserver vos droits, je veux bien vous laisser
Tous ces lourds campagnards que je voudrois chasser
Quand ils viennent : raillez leurs façons, leur langage,
Et tout l'arrière-ban de notre voisinage ;
Mais grace, je vous prie, et plus d'attention
Pour Ariste : il revient. Faites réflexion
Qu'il me croira, s'il est traité de même sorte,
Un maître à qui bientôt on fermera sa porte :
Je ne crois pas avoir cet air-là, Dieu merci.
Enfin, si vous m'aimez, traitez bien mon ami.

FLORISE.

Par malheur, je n'ai point l'art de me contrefaire.
Il vient pour un sujet qui ne sauroit me plaire,
Et je lui manquerois indubitablement :
Je ne sortirai pas de mon appartement.

GÉRONTE.

Ce seroit une scène.

FLORISE.

Eh non ! je ferai dire
Que je suis malade.

GÉRONTE.

Oh ! toujours me contredire !

FLORISE.

Mais, marier Chloé ! mon frère, y pensez-vous ?

Elle est si peu formée, et si sotte, entre nous...

GÉRONTE.

Je ne vois pas cela. Je lui trouve, au contraire,
De l'esprit naturel, un fort bon caractère;
Ce qu'elle est devant vous ne vient que d'embarras.
On imagineroit que vous ne l'aimez pas
A vous la voir traiter avec tant de rudesse.
Loin de l'encourager, vous l'effrayez sans cesse,
Et vous l'abrutissez dès que vous lui parlez.
Sa figure est fort bien d'ailleurs.

FLORISE.

Si vous voulez.
Mais c'est un air si gauche, une maussaderie...

GÉRONTE, élève la voix, apercevant Lisette.

Tout comme il vous plaira. Finissons, je vous prie.
Puisque je l'ai promis, je veux bien voir Cléon,
Parceque je suis sûr de sa décision.
Mais, quoi qu'on puisse dire, il faut ce mariage;
Il n'est point pour Chloé d'arrangement plus sage.
Feu son père, on le sait, a mangé tout son bien;
Le vôtre est médiocre, elle n'a que le mien:
Et quand je donne tout, c'est bien la moindre chose
Qu'on daigne se prêter à ce que je propose.

(Il sort.)

FLORISE.

Qu'un sot est difficile à vivre!

SCÈNE V.

FLORISE, LISETTE.

FLORISE.

Eh bien, Cléon
Paroîtra-t-il bientôt ?

LISETTE.

Mais oui, si ce n'est non.

FLORISE.

Comment donc ?

LISETTE.

Mais, madame, au ton dont il s'explique,
A son air, où l'on voit dans un rire ironique
L'estime de lui-même et le mépris d'autrui,
Comment peut-on savoir ce qu'on tient avec lui ?
Jamais ce qu'il vous dit n'est ce qu'il veut vous dire.
Pour moi, j'aime les gens dont l'ame peut se lire,
Qui disent bonnement oui pour oui, non pour non.

FLORISE.

Autant que je puis voir, vous n'aimez pas Cléon.

LISETTE.

Madame, je serai peut-être trop sincère.
Mais il a pleinement le don de me déplaire.
On lui croit de l'esprit, vous dites qu'il en a :
Moi, je ne voudrois point de tout cet esprit-là,
Quand il seroit pour rien. Je n'y vois, je vous jure,
Qu'un style qui n'est pas celui de la droiture ;
Et sous cet air capable, où l'on ne comprend rien,
S'il cache un honnête homme, il le cache très bien.

FLORISE.

Tous vos raisonnements ne valent pas la peine
Que j'y réponde : mais pour calmer cette haine,
Disposez pour Paris tout votre arrangement :
Vous y suivrez Chloé ; je l'envoie au couvent.
Dites-lui de ma part...

LISETTE.

Voici mademoiselle :
Vous-même apprenez-lui cette belle nouvelle.

FLORISE, à Chloé, qui lui baise la main.

Vous êtes aujourd'hui coiffée à faire horreur.

(Elle sort.)

SCÈNE VI.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Quoi ! suis-je donc si mal ?

LISETTE.

Bon ! c'est une douceur
Qu'on vous dit en passant, par humeur, par envie ;
Le tout pour vous punir d'oser être jolie :
N'importe ; là-dessus allez votre chemin.

CHLOÉ.

Du chagrin qui me suit quand verrai-je la fin ?
Je cherche à mériter l'amitié de ma mère ;
Je veux la contenter, je fais tout pour lui plaire ;
Je me sacrifierois : et tout ce que je fais
De son aversion augmente les effets.
Je suis bien malheureuse !

LISETTE.

Ah ! quittez ce langage,
Les lamentations ne sont d'aucun usage :

Il faut de la vigueur. Nous en viendrons à bout
Si vous me secondez : vous ne savez pas tout.

CHLOÉ.

Est-il quelque malheur au-delà de ma peine ?

LISETTE.

D'abord, parlez-moi vrai, sans que rien vous retienne.
Voyons ; qu'aimez-vous mieux du cloître ou d'un
époux ?

CHLOÉ.

A quoi bon ce propos ?

LISETTE.

C'est que j'ai près de vous
Des pouvoirs pour les deux. Votre oncle m'a chargée
De vous dire que c'est une affaire arrangée
Que votre mariage ; et, d'un autre côté,
Votre mère m'a dit, avec même clarté,
De vous notifier qu'il falloit sans remise
Partir pour le couvent : jugez de ma surprise.

CHLOÉ.

Ma mère est ma maîtresse, il lui faut obéir ;
Puisse-t-elle à ce prix cesser de me haïr !

LISETTE.

Doucement, s'il vous plaît, l'affaire n'est pas faite,
Et ma décision n'est pas pour la retraite ;
Je ne suis point d'humeur d'aller périr d'ennui.

Frontin veut m'épouser, et j'ai du goût pour lui ;
Je ne souffrirai pas l'exil qu'on nous ordonne.
Mais vous, n'aimez-vous plus Valère, qu'on vous
donne ?

CHLOÉ.

Tu le vois bien, Lisette, il n'y faut plus songer.
D'ailleurs, long-temps absent, Valère a pu changer :
La dissipation, l'ivresse de son âge,
Une ville où tout plaît, un monde où tout engage,
Tant d'objets séduisants, tant de divers plaisirs,
Ont loin de moi sans doute emporté ses desirs.
Si Valère m'aimoit, s'il songeoit que je l'aime,
J'aurois dû quelquefois l'apprendre de lui-même.
Qu'il soit heureux du moins ! pour moi, j'obéirai :
Aux ennuis de l'exil mon cœur est préparé ;
Et j'y dois expier le crime involontaire
D'avoir pu mériter la haine de ma mère.
A quoi rêves-tu donc ? tu ne m'écoutes pas.

LISETTE.

Fort bien... Voilà de quoi nous tirer d'embarras...
Et sûrement Florise...

CHLOÉ.

Eh bien ?

LISETTE.

Mademoiselle,

Soyez tranquille ; allez, fiez-vous à mon zèle ;
Nous verrons sans pleurer la fin de tout ceci.
C'est Cléon qui nous perd, et brouille tout ici :
Mais malgré son crédit je vous donne Valère.
J'imagine un moyen d'éclairer votre mère
Sur le fourbe insolent qui la mène aujourd'hui ;
Et nous la guérirons du goût qu'elle a pour lui :
Vous verrez.

CHLOÉ.

Ne fais rien que ce qu'elle souhaite :
Que ses vœux soient remplis, et je suis satisfaite.

SCÈNE VII.

LISETTE.

Pour faire son bonheur je n'épargnerai rien.
Hélas ! on ne fait plus de cœurs comme le sien.

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

SCÈNE I.

CLÉON, FRONTIN.

CLÉON.

Qu'est-ce donc que cet air d'ennui, d'impatience?
Tu fais tout de travers : tu gardes le silence ;
Je ne t'ai jamais vu de si mauvaise humeur.

FRONTIN.

Chacun a ses chagrins.

CLÉON.

Ah ! tu me fais l'honneur
De me parler enfin. Je parviendrai peut-être

A voir de quel sujet tes chagrins peuvent naître.
Mais, à propos, Valère ?

FRONTIN.

Un de vos gens viendra
M'avertir en secret dès qu'il arrivera.
Mais pourrois-je savoir d'où vient tout ce mystère ?
Je ne comprends pas trop le projet de Valère :
Pourquoi, lui qu'on attend, qui doit bientôt, dit-on,
Se voir avec Chloé l'enfant de la maison,
Prétend-il vous parler sans se faire connoître ?

CLÉON.

Quand il en sera temps, je le ferai paroître.

FRONTIN.

Je n'y vois pas trop clair : mais le peu que j'y voi
Me paroît mal à vous, et dangereux pour moi.
Je vous ai, comme un sot, obéi sans mot dire :
J'ai réfléchi depuis. Vous m'avez fait écrire
Deux lettres, dont chacune, en honnête maison,
A celui qui l'écrit vaut cent coups de bâton.

CLÉON.

Je te croyois du cœur. Ne crains point d'aventure :
Personne ne connoît ici ton écriture ;
Elles arriveront de Paris ; et pourquoi
Veux-tu que le soupçon aille tomber sur toi ?
La mère de Valère a sa lettre, sans doute ;

Et celle de Géronte?...

FRONTIN.

Elle doit être en route :
La poste d'aujourd'hui va l'apporter ici.
Mais sérieusement tout ce manége-ci
M'alarme, me déplaît, et, ma foi, j'en ai honte.
Y pensez-vous, monsieur? Quoi! Florise et Géronte
Vous comblent d'amitié, de plaisirs et d'honneurs,
Et vous mandez sur eux quatre pages d'horreurs!
Valère, d'autre part, vous aime à la folie :
Il n'a d'autre défaut qu'un peu d'étourderie;
Et, grace à vous, Géronte en va voir le portrait
Comme d'un libertin et d'un colifichet.
Cela finira mal.

CLÉON.

Oh! tu prends au tragique
Un débat qui pour moi ne sera que comique;
Je me prépare ici de quoi me réjouir,
Et la meilleure scène, et le plus grand plaisir...
J'ai bien voulu pour eux quitter un temps la ville :
Ne point m'en amuser, seroit être imbécille;
Un peu de bruit rendra ceci moins ennuyeux,
Et me paiera du temps que je perds avec eux.
Valère à mon projet lui-même contribue :
C'est un de ces enfants dont la folle recrue

Dans les sociétés vient tomber tous les ans,
Et lasse tout le monde, excepté leurs parents.
Crois-tu que sur ma foi tout son espoir se fonde ?
Le hasard me l'a fait rencontrer dans le monde :
Ce petit étourdi s'est pris de goût pour moi,
Et me croit son ami, je ne sais pas pourquoi.
Avant que dans ces lieux je vinsse avec Florise,
J'avois tout arrangé pour qu'il eût Cidalise :
Elle a, pour la plupart, formé nos jeunes gens :
J'ai demandé pour lui quelques mois de son temps.
Soit que cette aventure, ou quelqu'autre l'engage...
Voulant absolument rompre son mariage,
Il m'a vingt fois écrit d'employer tous mes soins
Pour le faire manquer, ou l'éloigner du moins ;
Parbleu ! je vous le sers de la bonne manière.

FRONTIN.

Oui, vous voilà chargé d'une très belle affaire !

CLÉON.

Mon projet étoit bien qu'il se tînt à Paris ;
C'est malgré mes conseils qu'il vient en ce pays.
Depuis long-temps, dit-il, il n'a point vu sa mère ;
Il compte, en lui parlant, gagner ce qu'il espère.

FRONTIN.

Mais vous, quel intérêt... Pourquoi vouloir aigrir
Des gens que pour toujours ce nœud doit réunir ?

Et pourquoi seconder la bizarre entreprise
D'un jeune écervelé qui fait une sottise ?

CLÉON.

Quand je n'y trouverois que de quoi m'amuser,
Oh ! c'est le droit des gens, et je veux en user.
Tout languit, tout est mort sans la tracasserie ;
C'est le ressort du monde, et l'ame de la vie ;
Bien fou qui là-dessus contraindroit ses desirs ;
Les sots sont ici-bas pour nos menus plaisirs.
Mais un autre intérêt que la plaisanterie
Me détermine encore à cette brouillerie.

FRONTIN.

Comment donc ! à Chloé songeriez-vous aussi ?
Florise croit pourtant que vous n'êtes ici
Que pour son compte, au moins. Je pense que sa fille
Lui pèse horriblement ; et la voir si gentille
L'afflige : je lui vois l'air sombre et soucieux
Lorsque vous regardez long-temps Chloé.

CLÉON.

Tant mieux.

Elle ne me dit rien de cette jalousie :
Mais j'ai bien remarqué qu'elle en étoit remplie,
Et je la laisse aller.

FRONTIN.

C'est-à-dire, à-peu-près,

Que Valère écarté sert à vos intérêts.
Mais je ne comprends pas quel dessein est le vôtre ;
Quoi ! Florise et Chloé ?...

CLÉON.

Moi ! ni l'une, ni l'autre.
Je n'agis ni par goût, ni par rivalité :
M'as-tu donc jamais vu dupe d'une beauté ?
Je sais trop les défauts, les retours qu'on nous cache :
Toute femme m'amuse, aucune ne m'attache ;
Si par hasard aussi je me vois marié,
Je ne m'ennuierai point pour ma chère moitié ;
Aimera qui pourra. Florise, cette folle,
Dont je tourne à mon gré l'esprit faux et frivole,
Qui, malgré l'âge, encore a des prétentions,
Et me croit transporté de ses perfections,
Florise pense à moi. C'est pour notre avantage
Qu'elle veut de Chloé rompre le mariage,
Vu que l'oncle à la nièce assurant tout son bien,
S'il venoit à mourir, Florise n'auroit rien.
Le point est d'empêcher qu'il ne se dessaisisse ;
Et je souhaite fort que cela réussisse :
Si nous pouvons parer cette donation,
Je ne répondrois pas d'une tentation
Sur cet hymen secret dont Florise me presse ;
D'un bien considérable elle sera maîtresse ;

Et je n'épouserois que sous condition
D'une très bonne part dans la succession.
D'ailleurs Géronte m'aime : il se peut très bien faire
Que son choix me regarde en renvoyant Valère ;
Et, sur la fille alors arrêtant mon espoir,
Je laisserai la mère à qui voudra l'avoir.
Peut-être tout ceci n'est que vaines chimères.

FRONTIN.

Je le croirois assez.

CLÉON.

Aussi n'y tiens-je guères,
Et je ne m'en fais point un fort grand embarras :
Si rien ne réussit, je ne m'en pendrai pas.
Je puis avoir Chloé, je puis avoir Florise ;
Mais, quand je manquerois l'une et l'autre entreprise,
J'aurai, chemin faisant, les ayant conseillés,
Le plaisir d'être craint et de les voir brouillés.

FRONTIN.

Fort bien ! mais si j'osois vous dire en confidence
Où cela va tout droit...

CLÉON.

Eh bien ?

FRONTIN.

En conscience,
Cela vise à nous voir donner notre congé.

Déja, vous le savez, et j'en suis affligé,
Pour vos maudits plaisirs on nous a pour la vie
Chassés de vingt maisons.

CLÉON.

Chassés ! quelle folie !

FRONTIN.

Oh ! c'est un mot pour l'autre, et puisqu'il faut choisir,
Point chassés, mais priés de ne plus revenir.
Comment n'aimez-vous pas un commerce plus stable?
Avec tout votre esprit, et pouvant être aimable,
Ne prétendez-vous donc qu'au triste amusement
De vous faire haïr universellement ?

CLÉON.

Cela m'est fort égal : on me craint, on m'estime ;
C'est tout ce que je veux ; et je tiens pour maxime
Que la plate amitié, dont on fait tant de cas,
Ne vaut pas les plaisirs des gens qu'on n'aime pas :
Être cité, mêlé dans toutes les querelles,
Les plaintes, les rapports, les histoires nouvelles,
Être craint à-la-fois et desiré par-tout,
Voilà ma destinée et mon unique goût.
Quant aux amis, crois-moi, ce vain nom qu'on se donne
Se prend chez tout le monde, et n'est vrai chez personne ;

J'en ai mille, et pas un. Veux-tu que, limité
Au petit cercle obscur d'une société,
J'aille m'ensevelir dans quelque coterie?
Je vais où l'on me plaît, je pars quand on m'ennuie,
Je m'établis ailleurs, me moquant au surplus
D'être haï des gens chez qui je ne vais plus:
C'est ainsi qu'en ce lieu, si la chance varie,
Je compte planter là toute la compagnie.

FRONTIN.

Cela vous plaît à dire, et ne m'arrange pas:
De voir tout l'univers vous pouvez faire cas;
Mais je suis las, monsieur, de cette vie errante:
Toujours visages neufs, cela m'impatiente;
On ne peut, grace à vous, conserver un ami,
On est tantôt au nord, et tantôt au midi:
Quand je vous crois logé, j'y compte, je me lie
Aux femmes de madame, et je fais leur partie,
J'ose même avancer que je vous fais honneur:
Point du tout, on vous chasse, et votre serviteur.
Je ne puis plus souffrir cette humeur vagabonde,
Et vous ferez tout seul le voyage du monde.
Moi, j'aime ici, j'y reste.

CLÉON.

Et quels sont les appas,
L'heureux objet...

FRONTIN.

Parbleu ! ne vous en moquez pas ;
Lisette vaut, je crois, la peine qu'on s'arrête ;
Et je veux l'épouser.

CLÉON.

Tu serois assez bête
Pour te marier, toi ? ton amour, ton dessein,
N'ont pas le sens commun.

FRONTIN.

Il faut faire une fin ;
Et ma vocation est d'épouser Lisette :
J'aimois assez Marton, et Nérine, et Finette,
Mais quinze jours chacune, ou toutes à-la-fois ;
Mon amour le plus long n'a point passé le mois :
Mais ce n'est plus cela, tout autre amour m'ennuie ;
Je suis fou de Lisette, et j'en ai pour la vie.

CLÉON.

Quoi ! tu veux te mêler aussi de sentiment ?

FRONTIN.

Comme un autre.

CLÉON.

Le fat ! Aime moins tristement ;
Pasquin, Lolive, et cent d'amour aussi fidèle,
L'ont aimée avant toi, mais sans se charger d'elle :
Pourquoi veux-tu payer pour tes prédécesseurs ?

Fais de même; aucun d'eux n'est mort de ses rigueurs.

FRONTIN.

Vous la connoissez mal, c'est une fille sage.

CLÉON.

Oui, comme elles le sont.

FRONTIN.

Oh! monsieur, ce langage
Nous brouillera tous deux.

CLÉON, après un moment de silence.

Eh bien! écoute-moi.
Tu me conviens, je t'aime, et si l'on veut de toi,
J'emploierai tous mes soins pour t'unir à Lisette;
Soit ici, soit ailleurs, c'est une affaire faite.

FRONTIN.

Monsieur, vous m'enchantez.

CLÉON.

Ne va point nous trahir
Vois si Valère arrive, et reviens m'avertir.

SCÈNE II.

CLÉON.

Frontin est amoureux ; je crains bien qu'il ne cause.
Comment parer le risque où son amour m'expose ?
Mais si je lui donnois quelque commission
Pour Paris ? oui, vraiment, l'expédient est bon :
J'aurai seul mon secret ; et si, par aventure,
On sait que les billets sont de son écriture,
Je dirai que de lui je m'étois défié,
Que c'étoit un coquin, et qu'il est renvoyé.

SCÈNE III.

FLORISE, CLÉON.

FLORISE.

Je vous cherche par-tout. Ce que prétend mon frère

Est-il vrai ? Vous parlez, m'a-t-il dit, pour Valère.
Changeriez-vous d'avis ?

CLÉON.

Comment ! vous l'avez cru ?

FLORISE.

Mais il en est si plein et si bien convaincu...

CLÉON.

Tant mieux. Malgré cela, soyez persuadée
Que tout ce beau projet ne sera qu'en idée ;
Vous y pouvez compter, je vous réponds de tout :
En ne paroissant pas contrarier son goût,
J'en suis beaucoup plus maître ; et la bête est si bonne,
Soit dit sans vous fâcher...

FLORISE.

Ah ! je vous l'abandonne ;
Faites-en les honneurs : je me sens, entre nous,
Sa sœur on ne peut moins.

CLÉON.

Je pense comme vous ;
La parenté m'excède, et ces liens, ces chaînes
De gens dont on partage ou les torts ou les peines,
Tout cela préjugés, misères du vieux temps ;
C'est pour le peuple enfin que sont faits les parents.
Vous avez de l'esprit, et votre fille est sotte,
Vous avez pour surcroît un frère qui radote,

Eh bien! c'est leur affaire après tout : selon moi
Tous ces noms ne sont rien, chacun n'est que pour soi.

FLORISE.

Vous avez bien raison; je vous dois le courage
Qui me soutient contre eux, contre ce mariage.
L'affaire presse au moins, il faut se décider :
Ariste nous arrive, il vient de le mander;
Et, par une façon des galants du vieux style,
Géronte sur la route attend l'autre imbécille;
Il compte voir ce soir les articles signés.

CLÉON.

Et ce soir finira tout ce que vous craignez.
Premièrement, sans vous on ne peut rien conclure;
Il faudra, ce me semble, un peu de signature
De votre part; ainsi tout dépendra de vous :
Refusez de signer, grondez, et boudez-nous;
Car, pour me conserver toute sa confiance,
Je serai contre vous moi-même en sa présence,
Et je me fâcherois, s'il en étoit besoin :
Mais nous l'emporterons sans prendre tout ce soin.
Il m'est venu d'ailleurs une assez bonne idée,
Et dont, faute de mieux, vous pourrez être aidée...
Mais non; car ce seroit un moyen un peu fort :
J'aime trop à vous voir vivre de bon accord.

FLORISE.

Oh ! vous me le direz. Quel scrupule est le vôtre ?
Quoi ! ne pensons-nous pas tout haut l'un devant
l'autre ?
Vous savez que mon goût tient plus à vous qu'à lui ;
Et que vos seuls conseils sont ma règle aujourd'hui.
Vous êtes honnête homme, et je n'ai point à craindre
Que vous proposiez rien dont je puisse me plaindre ;
Ainsi, confiez-moi tout ce qui peut servir
A combattre Géronte, ainsi qu'à nous unir.

CLÉON.

Au fond je n'y vois pas de quoi faire un mystère...
Et c'est ce que de vous mérite votre frère.
Vous m'avez dit, je crois, que jamais sur les biens
On n'avoit éclairci ni vos droits ni les siens,
Et que, vous assurant d'avoir son héritage,
Vous aviez au hasard réglé votre partage :
Vous savez à quel point il déteste un procès,
Et qu'il donne Chloé pour acheter la paix :
Cela fait contre lui la plus belle matière.
Des biens à répéter, des partages à faire ;
Vous voyez que voilà de quoi le mettre aux champs
En lui faisant prévoir un procès de dix ans :
S'il va donc s'obstiner, malgré vos répugnances,
A l'établissement qui rompt nos espérances,

Partons d'ici, plaidez ; une assignation
Détruira le projet de la donation :
Il ne peut pas souffrir d'être seul ; vous partie,
On ne me verra plus lui tenir compagnie ;
Et quant à vos procès, ou vous les gagnerez,
Ou vous plaiderez tant que vous l'achèverez.

FLORISE.

Contre les préjugés dont votre ame est exempte
La mienne, par malheur, n'est pas aussi puissante,
Et je vous avouerai mon imbécillité :
Je n'irois pas sans peine à cette extrémité.
Il m'a toujours aimée, et j'aimois à lui plaire ;
Et soit cette habitude, ou quelque autre chimère,
Je ne puis me résoudre à le désespérer :
Mais votre idée au moins sur lui peut opérer ;
Dites-lui qu'avec vous, paroissant fort aigrie,
J'ai parlé de procès, de biens, de brouillerie,
De départ ; et qu'enfin, s'il me poussoit à bout,
Vous avez entrevu que je suis prête à tout.

CLÉON.

S'il s'obstine pourtant, quoi qu'on lui puisse dire...
On pourroit consulter pour le faire interdire,
Ne le laisser jouir que d'une pension :
Mon procureur fera cette expédition ;
C'est un homme admirable, et qui, par son adresse,

Auroit fait enfermer les sept sages de Grèce,
S'il eût plaidé contre eux. S'il est quelque moyen
De vous faire passer ses droits et tout son bien,
L'affaire est immanquable, il ne faut qu'une lettre
De moi.

FLORISE.

Non, différez... Je crains de me commettre :
Dites-lui seulement, s'il ne veut point céder,
Que je suis, malgré vous, résolue à plaider.
De l'humeur dont il est, je crois être bien sûre
Que sans mon agrément il craindra de conclure ;
Et, pour me ramener ne négligeant plus rien,
Vous le verrez finir par m'assurer son bien.
Au reste vous savez pourquoi je le desire.

CLÉON.

Vous connoissez aussi le motif qui m'inspire,
Madame : ce n'est point du bien que je prétends,
Et mon goût seul pour vous fait mes engagements.
Des amants du commun j'ignore le langage,
Et jamais la fadeur ne fut à mon usage :
Mais je vous le redis tout naturellement,
Votre genre d'esprit me plaît infiniment ;
Et je ne sais que vous avec qui j'aie envie
De penser, de causer, et de passer ma vie ;
C'est un goût décidé.

FLORISE.

Puis-je m'en assurer ?
Et loin de tout ici pourrez-vous demeurer ?
Je ne sais, répandu, fêté comme vous l'êtes,
Je vois plus d'un obstacle au projet que vous faites :
Peut-être votre goût vous a séduit d'abord ;
Mais tout Paris...

CLÉON.

Paris ! il m'ennuie à la mort,
Et je ne vous fais pas un fort grand sacrifice
En m'éloignant d'un monde à qui je rends justice ;
Tout ce qu'on est forcé d'y voir et d'endurer
Passe bien l'agrément qu'on peut y rencontrer.
Trouver à chaque pas des gens insupportables,
Des flatteurs, des valets, des plaisants détestables,
Des jeunes gens d'un ton, d'une stupidité !...
Des femmes d'un caprice, et d'une fausseté !...
Des prétendus esprits souffrir la suffisance,
Et la grosse gaîté de l'épaisse opulence,
Tant de petits talents où je n'ai pas de foi ;
Des réputations on ne sait pas pourquoi ;
Des protégés si bas, des protecteurs si bêtes...
Des ouvrages vantés qui n'ont ni pieds ni têtes ;
Faire des soupers fins où l'on périt d'ennui ;
Veiller par air, enfin se tuer pour autrui ;

Franchement, des plaisirs, des biens de cette sorte,
Ne font pas, quand on pense, une chaîne bien forte :
Et, pour vous parler vrai, je trouve plus sensé
Un homme sans projets dans sa terre fixé,
Qui n'est ni complaisant, ni valet de personne,
Que tous ces gens brillants qu'on mange, qu'on friponne,
Qui, pour vivre à Paris avec l'air d'être heureux,
Au fond n'y sont pas moins ennuyés qu'ennuyeux.

FLORISE.

J'en reconnois grand nombre à ce portrait fidèle.

CLÉON.

Paris me fait pitié, lorsque je me rappelle
Tant d'illustres faquins, d'insectes freluquets...

FLORISE.

Votre estime, je crois, n'a pas fait plus de frais
Pour les femmes ?

CLÉON.

Pour vous je n'ai point de mystères,
Et vous verrez ma liste avec les caractères :
J'aime l'ordre, et je garde une collection
Des lettres dont je puis faire une édition.
Vous ne vous doutiez pas qu'on pût avoir Lesbie ;
Vous verrez de sa prose. Il me vient une envie
Qui peut nous réjouir dans ces lieux écartés,

Et désoler là-bas bien des sociétés ;
Je suis tenté, parbleu, d'écrire mes mémoires ;
J'ai des traits merveilleux, mille bonnes histoires
Qu'on veut cacher...

FLORISE.

Cela sera délicieux.

CLÉON.

J'y ferai des portraits qui sauteront aux yeux.
Il m'en vient déja vingt qui retiennent des places :
Vous y verrez Mélite avec toutes ses graces ;
Et ce que j'en dirai tempèrera l'amour
De nos petits messieurs qui rôdent à l'entour ;
Sur l'aigre Céliante, et la fade Uranie
Je compte bien aussi passer ma fantaisie ;
Pour le petit Damis, et monsieur Dorilas,
Et certain plat seigneur, l'automate Alcidas,
Qui, glorieux et bas, se croit un personnage ;
Tant d'autres importants, esprits du même étage ;
Oh ! fiez-vous à moi, je veux les célébrer
Si bien que de six mois ils n'osent se montrer.
Ce n'est pas sur leurs mœurs que je veux qu'on en cause.
Un vice, un déshonneur, font assez peu de chose,
Tout cela dans le monde est oublié bientôt ;
Un ridicule reste, et c'est ce qu'il leur faut.

Qu'en dites-vous ? cela peut faire un bruit du diable,
Une brochure unique, un ouvrage admirable,
Bien scandaleux, bien bon : le style n'y fait rien ;
Pourvu qu'il soit méchant, il sera toujours bien.

FLORISE.

L'idée est excellente, et la vengeance est sûre.
Je vous prierai d'y joindre avec quelque aventure
Une madame Orphise, à qui j'en dois d'ailleurs,
Et qui mérite bien quelques bonnes noirceurs ;
Quoiqu'elle soit affreuse, elle se croit jolie,
Et de l'humilier j'ai la plus grande envie.
Je voudrois que déja votre ouvrage fût fait.

CLÉON.

On peut toujours à compte envoyer son portrait,
Et dans trois jours d'ici désespérer la belle.

FLORISE.

Et comment ?

CLÉON.

On peut faire une chanson sur elle ;
Cela vaut mieux qu'un livre, et court tout l'univers.

FLORISE.

Oui, c'est très bien pensé ; mais faites-vous des vers ?

CLÉON.

Qui n'en fait pas ? est-il si mince coterie
Qui n'ait son bel esprit, son plaisant, son génie ?

Petits auteurs honteux, qui font, malgré les gens,
Des bouquets, des chansons, et des vers innocents.
Oh! pour quelques couplets, fiez-vous à ma muse :
Si votre Orphise en meurt, vous plaire est mon excuse;
Tout ce qui vit n'est fait que pour nous réjouir,
Et se moquer du monde est tout l'art d'en jouir.
Ma foi, quand je parcours tout ce qui le compose,
Je ne trouve que nous qui valions quelque chose.

SCÈNE IV.

CLÉON, FLORISE, FRONTIN.

FRONTIN, un peu éloigné.

Monsieur, je voudrois bien...

CLÉON.

(à Florise.)

Attends... Permettez-vous?...

FLORISE.

Veut-il vous parler seul?

FRONTIN.

Mais, madame...

FLORISE.

Entre nous
Entière liberté. Frontin est impayable ;
Il vous sert bien ; je l'aime.

CLÉON, à Florise qui sort.

Il est assez bon diable,
Un peu bête...

SCÈNE V.

CLÉON, FRONTIN.

FRONTIN.

Ah ! monsieur, ma réputation
Se passeroit fort bien de votre caution ;
De mon panégyrique épargnez-vous la peine.
Valère entrera-t-il ?

CLÉON.

Je ne veux pas qu'il vienne.
Ne t'avois-je pas dit de venir m'avertir,
Que j'irois le trouver ?

FRONTIN.

Il a voulu venir :

Je ne suis point garant de cette extravagance ;
Il m'a suivi de loin, malgré ma remontrance,
Se croyant invisible, à ce que je conçois,
Parcequ'il a laissé sa chaise dans le bois.
Caché près de ces lieux, il attend qu'on l'appelle.

CLÉON.

Florise heureusement vient de rentrer chez elle.
Qu'il vienne. Observe tout pendant notre entretien.

SCÈNE VI.

CLÉON.

L'affaire est en bon train, et tout ira fort bien
Après que j'aurai fait la leçon à Valère
Sur toute la maison, et sur l'art d'y déplaire :
Avec son ton, ses airs, et sa frivolité,
Il n'est pas mal en fonds pour être détesté ;
Une vieille franchise à ses talents s'oppose ;
Sans cela l'on pourroit en faire quelque chose.

SCÈNE VII.

VALÈRE, en habit de campagne; CLÉON.

VALÈRE, embrassant Cléon.

Eh! bon jour, cher Cléon! je suis comblé, ravi
De retrouver enfin mon plus fidèle ami.
Je suis au désespoir des soins dont vous accable
Ce mariage affreux : vous êtes adorable!
Comment reconnoîtrai-je...

CLÉON.

Ah! point de compliments;
Quand on peut être utile, et qu'on aime les gens,
On est payé d'avance... Eh bien! quelles nouvelles
A Paris?

VALÈRE.

Oh! cent mille, et toutes des plus belles :
Paris est ravissant, et je crois que jamais
Les plaisirs n'ont été si nombreux, si parfaits,
Les talents plus féconds, les esprits plus aimables;
Le goût fait chaque jour des progrès incroyables;

Chaque jour le génie et la diversité
Viennent nous enrichir de quelque nouveauté.

CLÉON.

Tout vous paroît charmant, c'est le sort de votre âge;
Quelqu'un pourtant m'écrit (et j'en crois son suffrage)
Que de tout ce qu'on voit on est fort ennuyé;
Que les arts, les plaisirs, les esprits font pitié;
Qu'il ne nous reste plus que des superficies,
Des pointes, du jargon, de tristes facéties;
Et qu'à force d'esprit et de petits talents
Dans peu nous pourrions bien n'avoir plus le bon sens.
Comment, vous qui voyez si bien les ridicules,
Ne m'en dites-vous rien? tenez-vous aux scrupules,
Toujours bon, toujours dupe?

VALÈRE.

Oh! non, en vérité,
Mais c'est que je vois tout assez du bon côté:
Tout est colifichet, pompon et parodie;
Le monde, comme il est, me plaît à la folie.
Les belles tous les jours vous trompent, on leur rend;
On se prend, on se quitte assez publiquement;
Les maris savent vivre, et sur rien ne contestent;
Les hommes s'aiment tous, les femmes se détestent
Mieux que jamais: enfin c'est un monde charmant;
Et Paris s'embellit délicieusement.

CLÉON.

Et Cidalise ?...

VALÈRE.

Mais...

CLÉON.

C'est une affaire faite ?
Sans doute vous l'avez ?... Quoi ! la chose est secrète ?

VALÈRE.

Mais cela fût-il vrai, le dirois-je ?

CLÉON.

Par-tout ;
Et ne point l'annoncer c'est mal servir son goût.

VALÈRE.

Je m'en détacherois si je la croyois telle.
J'ai, je vous l'avouerai, beaucoup de goût pour elle ;
Et pour l'aimer toujours, si je m'en fais aimer,
J'observe ce qui peut me la faire estimer.

CLÉON, avec un grand éclat de rire.

Feu Céladon, je crois, vous a légué son ame :
Il faudroit des six mois pour aimer une femme,
Selon vous ; on perdroit son temps, la nouveauté,
Et le plaisir de faire une infidélité.
Laissez la bergerie, et, sans trop de franchise,
Soyez de votre siècle, ainsi que Cidalise :
Ayez-la, c'est d'abord ce que vous lui devez,

Et vous l'estimerez après, si vous pouvez :
Au reste affichez tout. Quelle erreur est la vôtre !
Ce n'est qu'en se vantant de l'une qu'on a l'autre,
Et l'honneur d'enlever l'amant qu'une autre a pris
À nos gens du bel air met souvent tout leur prix.

VALÈRE.

Je vous en crois assez... Eh bien ! mon mariage ?
Concevez-vous ma mère, et tout ce radotage ?

CLÉON.

N'en appréhendez rien. Mais, soit dit entre nous,
Je me reproche un peu ce que je fais pour vous ;
Car enfin, si, voulant prouver que je vous aime,
J'aide à vous nuire, et si vous vous trompez vous-même
En fuyant un parti peut-être avantageux ?

VALÈRE.

Eh ! non : vous me sauvez un ridicule affreux.
Que diroit-on de moi, si j'allois, à mon âge,
D'un ennuyeux mari jouer le personnage ?
Ou j'aurois une prude au ton triste, excédant,
Une bégueule enfin qui seroit mon pédant ;
Ou, si pour mon malheur ma femme étoit jolie,
Je serois le martyr de sa coquetterie.
Fuir Paris, ce seroit m'égorger de ma main.
Quand je puis m'avancer et faire mon chemin,
Irois-je, accompagné d'une femme importune,

Me rouiller dans ma terre et borner ma fortune ?
Ma foi, se marier, à moins qu'on ne soit vieux,
Fi ! cela me paroît ignoble, crapuleux.

CLÉON.

Vous pensez juste.

VALÈRE.

A vous en est toute la gloire :
D'après vos sentiments je prévois mon histoire
Si j'allois m'enchaîner ; et je ne vous vois pas
Le plus petit scrupule à m'ôter d'embarras.

CLÉON.

Mais malheureusement on dit que votre mère
Par de mauvais conseils s'obstine à cette affaire :
Elle a chez elle un homme, ami de ces gens-ci,
Qui, dit-on, avec elle est assez bien aussi ;
Un Ariste, un esprit d'assez grossière étoffe :
C'est une espèce d'ours qui se croit philosophe.
Le connoissez-vous ?

VALÈRE.

Non, je ne l'ai jamais vu ;
Chez moi depuis six ans je ne suis pas venu ;
Ma mère m'a mandé que c'est un homme sage,
Fixé depuis long-temps dans notre voisinage ;
Que c'étoit son ami, son conseil aujourd'hui,
Et qu'elle prétendoit me lier avec lui.

CLÉON.

Je ne vous dirai pas tout ce qu'on en raconte ;
Il vous suffit qu'elle est aveugle sur son compte :
Mais moi, qui vois pour vous les choses de sang froid,
Au fond je ne puis croire Ariste un homme droit :
Géronte est son ami, cela depuis l'enfance.

VALÈRE.

A mes dépens peut-être ils sont d'intelligence ?

CLÉON.

Cela m'en a tout l'air.

VALÈRE.

J'aime mieux un procès :
J'ai des amis là-bas, je suis sûr du succès.

CLÉON.

Quoique je sois ici l'ami de la famille,
Je dois vous parler franc ; à moins d'aimer leur fille,
Je ne vois pas pourquoi vous vous empresseriez
Pour pareille alliance. On dit que vous l'aimiez
Quand vous étiez ici ?

VALÈRE.

Mais assez, ce me semble ;
Nous étions élevés, accoutumés ensemble ;
Je la trouvois gentille, elle me plaisoit fort :
Mais Paris guérit tout, et les absents ont tort.
On m'a mandé souvent qu'elle étoit embellie ;

Comment la trouvez-vous?

CLÉON.

Ni laide, ni jolie;
C'est un de ces minois que l'on a vus par-tout,
Et dont on ne dit rien.

VALÈRE.

J'en crois fort votre goût.

CLÉON.

Quant à l'esprit, néant; il n'a pas pris la peine
Jusqu'ici de paroître, et je doute qu'il vienne;
Ce qu'on voit à travers son petit air boudeur,
C'est qu'elle sera fausse, et qu'elle a de l'humeur.
On la croit une Agnès; mais comme elle a l'usage
De sourire à des traits un peu forts pour son âge,
Je la crois avancée; et, sans trop me vanter,
Si je m'étois donné la peine de tenter...
Enfin, si je n'ai pas suivi cette conquête,
La faute en est aux dieux, qui la firent si bête.

VALÈRE.

Assurément Chloé seroit une beauté,
Que sur ce portrait-là j'en serois peu tenté.
Allons, je vais partir; et comptez que j'espère
Dans deux heures d'ici désabuser ma mère:
Je laisse en bonnes mains...

CLÉON.

Non; il vous faut rester.

VALÈRE.

Mais comment voulez-vous ici me présenter?

CLÉON.

Non pas dans le moment: dans une heure.

VALÈRE.

A votre aise.

CLÉON.

Il faut que vous alliez retrouver votre chaise:
Dans l'instant que Géronte ici sera rentré
(Car c'est lui qu'il nous faut), je vous le manderai;
Et vous arriverez par la route ordinaire,
Comme ayant prétendu nous surprendre et nous plaire.

VALÈRE.

Comment concilier cet air impatient,
Cette galanterie, avec mon compliment?
C'est se moquer de l'oncle, et c'est me contredire:
Toute mon ambassade est réduite à lui dire
Que je serai (soit dit dans le plus simple aveu)
Toujours son serviteur, et jamais son neveu.

CLÉON.

Et voilà justement ce qu'il ne faut pas faire:
Ce ton d'autorité choqueroit votre mère:

Il faut dans vos propos paroître consentir,
Et tâcher, d'autre part, de ne point réussir.
Écoutez : conservons toutes les vraisemblances ;
On ne doit se lâcher sur les impertinences
Que selon le besoin, selon l'esprit des gens ;
Il faut, pour les mener, les prendre dans leur sens :
L'important est d'abord que l'oncle vous déteste ;
Si vous y parvenez, je vous réponds du reste.
Or, notre oncle est un sot, qui croit avoir reçu
Toute sa part d'esprit en bon sens prétendu ;
De tout usage antique amateur idolâtre,
De toutes nouveautés frondeur opiniâtre,
Homme d'un autre siècle, et ne suivant en tout
Pour ton qu'un vieux honneur, pour loi que le vieux goût ;
Cerveau des plus bornés, qui, tenant pour maxime
Qu'un seigneur de paroisse est un être sublime,
Vous entretient sans cesse avec stupidité
De son banc, de ses soins, et de sa dignité :
On n'imagine pas combien il se respecte ;
Ivre de son château, dont il est l'architecte,
De tout ce qu'il a fait sottement entêté,
Possédé du démon de la propriété,
Il règlera pour vous son penchant ou sa haine
Snr l'air dont vous prendrez tout son petit domaine.

D'abord, en arrivant, il faut vous préparer
A le suivre par-tout, tout voir, tout admirer,
Son parc, son potager, ses bois, son avenue ;
Il ne vous fera pas grace d'une laitue.
Vous, au lieu d'approuver, trouvant tout fort commun,
Vous ne lui paroîtrez qu'un fat très importun,
Un petit raisonneur, ignorant, indocile,
Peut-être ira-t-il même à vous croire imbécille.

VALÈRE.

Oh! vous êtes charmant... Mais n'aurois-je point tort ?
J'ai de la répugnance à le choquer si fort.

CLÉON.

Eh bien!... mariez-vous... Ce que je viens de dire
N'étoit que pour forcer Géronte à se dédire,
Comme vous desiriez : moi, je n'exige rien ;
Tout ce que vous ferez sera toujours très bien ;
Ne consultez que vous.

VALÈRE.

Écoutez-moi, de grace ;
Je cherche à m'éclairer.

CLÉON.

Mais tout vous embarrasse,
Et vous ne savez point prendre votre parti.
Je n'approuverois pas ce début étourdi

Si vous aviez affaire à quelqu'un d'estimable
Dont la vue exigeât un maintien raisonnable ;
Mais avec un vieux fou dont on peut se moquer,
J'avois imaginé qu'on pouvoit tout risquer,
Et que, pour vos projets, il falloit sans scrupule
Traiter légèrement un vieillard ridicule.

VALÈRE.

Soit. Il a la fureur de me croire à son gré :
Mais, fiez-vous à moi, je l'en détacherai.

SCÈNE VIII.

CLÉON, VALÈRE, FRONTIN.

FRONTIN.

Monsieur, j'entends du bruit, et je crains qu'on ne
vienne.

CLÉON.

Ne perdez point de temps ; que Frontin vous ramène.

SCÈNE IX.

CLÉON.

Maintenant éloignons Frontin, et qu'à Paris
Il porte le mémoire où je demande avis
Sur l'interdiction de cet ennuyeux frère.
Florise s'en défend ; son foible caractère
Ne sait point embrasser un parti courageux :
Embarquons-la si bien, qu'amenée où je veux
Mon projet soit pour elle un parti nécessaire.
Je ne sais si je dois trop compter sur Valère...
Il pourroit bien manquer de résolution,
Et je veux appuyer son expédition :
C'est un fat subalterne ; il est né trop timide :
On ne va point au grand, si l'on n'est intrépide.

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE I.

CHLOÉ, LISETTE.

CHLOÉ.

Oui, je te le répète, oui, c'est lui que j'ai vu ;
Mieux encor que mes yeux mon cœur l'a reconnu :
C'est Valère lui-même : et pourquoi ce mystère ?
Venir sans demander mon oncle ni ma mère,
Sans marquer pour me voir le moindre empresse-
ment !
Ce procédé m'annonce un affreux changement.

LISETTE.

Eh ! non, ce n'est pas lui ; vous vous serez trompée.

CHLOÉ.

Non, crois-moi ; de ses traits je suis trop occupée
Pour pouvoir m'y tromper ; et nul autre sur moi
N'auroit jamais produit le trouble où je me voi :
Si tu le connoissois, si tu pouvois l'entendre,
Ah ! tu saurois trop bien qu'on ne peut s'y méprendre;
Que rien ne lui ressemble, et que ce sont des traits
Qu'avec d'autres, Lisette, on ne confond jamais.
Le doux saisissement d'une joie imprévue,
Tous les plaisirs du cœur m'ont remplie à sa vue :
J'ai voulu l'appeler, je l'aurois dû, je crois ;
Mes transports m'ont ôté l'usage de la voix,
Il étoit déja loin... Mais, dis-tu vrai, Lisette ?
Quoi ! Frontin !...

LISETTE.

Il me tient l'aventure secrète ;
Son maître l'attendoit, et je n'ai pu savoir...

CHLOÉ.

Informe-toi d'ailleurs ; d'autres l'auront pu voir ;
Demande à tout le monde... Eh ! va donc.

LISETTE.

Patience !
Du zèle n'est pas tout, il faut de la prudence :
N'allons pas nous jeter dans d'autres embarras ;
Raisonnons : c'est Valère, ou bien ce ne 'est pas :

Si c'est lui, dans la règle il faut qu'il vous prévienne;
Et si ce ne l'est pas, ma course seroit vaine;
On le sauroit; Cléon, dans ses jeux innocents,
Diroit que nous courons après tous les passants:
Ainsi, tout bien pensé, le plus sûr est d'attendre
Le retour de Frontin, dont je veux tout apprendre...
Seroit-ce bien Valère?... Eh! mais, en vérité,
Je commence à le croire... Il l'aura consulté:
De quelque bon conseil cette fuite est l'ouvrage;
Oui, brouiller des parents le jour d'un mariage,
Pour prélude chasser l'époux de la maison,
L'histoire est toute simple, et digne de Cléon:
Plus le trait seroit noir, plus il est vraisemblable.

CHLOÉ.

Il faudroit que ce fût un homme abominable:
Tes soupçons vont trop loin; qu'ai-je fait contre lui?
Et pourquoi voudroit-il m'affliger aujourd'hui?
Peut-il être des cœurs assez noirs pour se plaire
A faire ainsi du mal pour le plaisir d'en faire?
Mais toi-même pourquoi soupçonner cette horreur?
Je te vois lui parler avec tant de douceur.

LISETTE.

Vraiment, pour mon projet, il ne faut pas qu'il sache
Le fond d'aversion qu'avec soin je lui cache.
Souvent il m'interroge, et du ton le plus doux

Je flatte les desseins qu'il a, je crois, sur vous :
Il imagine avoir toute ma confiance,
Il me croit sans ombrage et sans expérience ;
Il en sera la dupe : allez, ne craignez rien :
Géronte amène Ariste, et j'en augure bien.
Les desseins de Cléon ne nuiront point aux nôtres :
J'ai vu ces gens si fins plus attrapés que d'autres :
On l'emporte souvent sur la duplicité
En allant son chemin avec simplicité;
Et...

FRONTIN, derrière le théâtre.

Lisette !

LISETTE, à Chloé.

Rentrez ; c'est Frontin qui m'appelle.

SCÈNE II.

FRONTIN, LISETTE.

FRONTIN, sans voir Lisette.

Parbleu, je vais lui dire une bonne nouvelle !
On est bien malheureux d'être né pour servir :

Travailler, ce n'est rien : mais toujours obéir !

LISETTE.

Comment! ce n'est que vous? Moi, je cherchois Ariste.

FRONTIN.

Tiens, Lisette, finis, ne me rends pas plus triste ;
J'ai déja trop ici de sujet d'enrager,
Sans que ton air fâché vienne encor m'affliger.
Il m'envoie à Paris; que dis-tu du message ?

LISETTE.

Rien.

FRONTIN.

Comment, rien ! un mot, pour le moins.

LISETTE.

Bon voyage.

Partez, ou demeurez, cela m'est fort égal.

FRONTIN.

Comment as-tu le cœur de me traiter si mal ?
Je n'y puis plus tenir, ta gravité me tue ;
Il ne tiendra qu'à moi, si cela continue,
Oui... de mourir.

LISETTE.

Mourez.

FRONTIN.

Pour t'avoir résisté
Sur celui qui tantôt s'est ici présenté...

Pour n'avoir pas voulu dire ce que j'ignore...

LISETTE.

Vous le savez très bien, je le répète encore :
Vous aimez les secrets : moi, chacun a son goût,
Je ne veux point d'amant qui ne me dise tout.

FRONTIN.

Ah ! comment accorder mon honneur et Lisette ?
Si je te le disois.

LISETTE.

Oh ! la paix seroit faite,
Et pour nous marier tu n'aurois qu'à vouloir.

FRONTIN.

Eh bien ! l'homme qu'ici vous ne deviez pas voir
Étoit un inconnu... dont je ne sais pas l'âge...
Qui, pour nous consulter sur certain mariage
D'une fille... non, veuve... ou les deux... au surplus
Tout va bien... M'entends-tu ?

LISETTE.

Moi ? non.

FRONTIN.

Ni moi non plus.
Si bien que pour cacher et l'homme et l'aventure...

LISETTE.

As-tu dit ? A quoi bon te donner la torture ?
Va, mon pauvre Frontin, tu ne sais pas mentir ;

Et je t'en aime mieux : moi, pour te secourir,
Et ménager l'honneur que tu mets à te taire,
Je dirai, si tu veux, qui c'étoit.

FRONTIN.

Qui ?

LISETTE.

Valère.
Il ne faut pas rougir, ni tant me regarder.

FRONTIN.

Eh bien ! si tu le sais, pourquoi le demander ?

LISETTE.

Comme je n'aime pas les demi-confidences,
Il faudra m'éclaircir de tout ce que tu penses
De l'apparition de Valère en ces lieux,
Et m'apprendre pourquoi cet air mystérieux :
Mais je n'ai pas le temps d'en dire davantage ;
Voici mon dernier mot, je défends ton voyage ;
Tu m'aimes, obéis. Si tu pars, dès demain
Toute promesse est nulle, et j'épouse Pasquin.

FRONTIN.

Mais...

LISETTE.

Point de mais...On vient. Va, fais croire à ton maître
Que tu pars ; nous saurons te faire disparoître.

SCÈNE III.

ARISTE, GÉRONTE, CLÉON, LISETTE.

GÉRONTE.

Que fait donc ta maîtresse? où chercher maintenant?
Je cours... j'appelle...

LISETTE.

Elle est dans son appartement.

GÉRONTE.

Cela peut être, mais elle ne répond guère.

LISETTE.

Monsieur, elle a si mal passé la nuit dernière...

GÉRONTE.

Oh! parbleu, tout ceci commence à m'ennuyer:
Je suis las des humeurs qu'il me faut essuyer.
Comment! on ne peut plus être un seul jour tranquille.
Je vois bien qu'elle boude, et je connois son style;
Oh bien! moi, les boudeurs sont mon aversion,
Et je n'en veux jamais souffrir dans ma maison.
A mon exemple ici je prétends qu'on en use;

Je tâche d'amuser, et je veux qu'on m'amuse.
Sans cesse de l'aigreur, des scènes, des refus,
Et des maux éternels, auxquels je ne crois plus;
Cela m'excède enfin. Je veux que tout le monde
Se porte bien chez moi, que personne n'y gronde,
Et qu'avec moi chacun aime à se réjouir;
Ceux qui s'y trouvent mal, ma foi, peuvent partir.

ARISTE.

Florise a de l'esprit : avec cet avantage
On a de la ressource; et je crois bien plus sage
Que vous la rameniez par raison, par douceur,
Que d'aller opposer la colère à l'humeur :
Ces nuages légers se dissipent d'eux-mêmes :
D'ailleurs, je ne suis point pour les partis extrêmes;
Vous vous aimez tous deux.

GÉRONTE.

Et qu'en pense Cléon ?

CLÉON.

Que vous n'avez pas tort, et qu'Ariste a raison.

GÉRONTE.

Mais encor quel conseil...

CLÉON.

Que voulez-vous qu'on dise ?
Vous savez mieux que nous comment mener Florise.
S'il faut se déclarer pourtant de bonne foi,

Je voudrois, comme vous, être maître chez moi.
D'autre part, se brouiller... A propos de querelle,
Il faut que je vous parle : en causant avec elle,
Je crois avoir surpris un projet dangereux,
Et que je vous dirai pour le bien de tous deux ;
Car vous voir bien ensemble est ce que je desire.

GÉRONTE.

Allons, chemin faisant, vous pourrez me le dire.
Je vais la retrouver ; venez-y ; je verrai,
Quand vous m'aurez parlé, ce que je lui dirai.
Ariste, permettez qu'un moment je vous quitte.
Je vais avec Cléon voir ce qu'elle médite,
Et la déterminer à vous bien recevoir ;
Car de façon ou d'autre... Enfin nous allons voir.

SCÈNE IV.

ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Ah ! que votre retour nous étoit nécessaire,
Monsieur ! vous seul pouvez rétablir cette affaire :

Elle tourne au plus mal ; et si votre crédit
Ne détrompe Géronte, et ne nous garantit,
Cléon va perdre tout.

ARISTE.

Que veux-tu que je fasse ?
Géronte n'entend rien : ce que je vois me passe ;
J'ai beau citer des faits, et lui parler raison,
Il ne croit rien, il est aveugle sur Cléon.
J'ai pourtant tout espoir dans une conjecture
Qui le détromperoit, si la chose étoit sûre ;
Il s'agit de soupçons, que je puis voir détruits.
Comme je crois le mal le plus tard que je puis,
Je n'ai rien dit encor ; mais aux yeux de Géronte
Je démasque le traître et le couvre de honte,
Si je puis avérer le tour le plus sanglant
Dont je l'ai soupçonné, graces à son talent.

LISETTE.

Le soupçonner ? comment ! c'est là que vous en êtes ?
Ma foi, c'est trop d'honneur, monsieur, que vous lui faites.
Croyez d'avance, et tout...

ARISTE.

Il s'en est peu fallu
Que pour ce mariage on ne m'ait pas revu :
Sans toutes mes raisons, qui l'ont bien ramenée,

La mère de Valère étoit déterminée
A les remercier.

LISETTE.

Pourquoi ?

ARISTE.

C'est une horreur
Dont je veux dévoiler et confondre l'auteur ;
Et tu m'y serviras.

LISETTE.

A propos de Valère,
Où croyez-vous qu'il soit ?

ARISTE.

Peut-être chez sa mère
Au moment où j'en parle ; à toute heure on l'attend.

LISETTE.

Bon ! il est ici.

ARISTE.

Lui ?

LISETTE.

Lui ; le fait est constant.

ARISTE.

Mais quelle étourderie !

LISETTE.

Oh ! toutes ses mesures
Sembloient, pour le cacher, bien prises et bien sûres :

Il n'a vu que Cléon ; et, l'oracle entendu,
Dans le bois près d'ici Valère s'est perdu,
Et je l'y crois encor : comptez que c'est lui-même ;
Je le sais de Frontin.

ARISTE.

Quel embarras extrême !
Que faire ? L'aller voir, on sauroit tout ici :
Lui mander mes conseils est le meilleur parti.
Donne-moi ce qu'il faut ; hâte-toi, que j'écrive.

LISETTE.

J'y vais... J'entends, je crois, quelqu'un qui nous arrive.

SCÈNE V.

ARISTE.

Ce voyage insensé, d'accord avec Cléon,
Sur la lettre anonyme augmente mon soupçon :
La noirceur masque en vain les poisons qu'elle verse,
Tout se sait tôt ou tard, et la vérité perce :
Par eux-mêmes souvent les méchants sont trahis.

SCÈNE VI.

VALÈRE, ARISTE.

VALÈRE.

Ah! les affreux chemins, et le maudit pays!
(à Ariste.)
Mais, de grace, monsieur, voulez-vous bien m'apprendre
Où je puis voir Géronte?

ARISTE.

Il seroit mieux d'attendre:
En ce moment, monsieur, il est fort occupé.

VALÈRE.

Et Florise? On viendroit, ou je suis bien trompé:
L'étiquette du lieu seroit un peu légère;
Et quand un gendre arrive, on n'a point d'autre affaire.

ARISTE.

Quoi! vous êtes...

VALÈRE.

Valère.

ARISTE.

Eh quoi ! surprendre ainsi !
Votre mère vouloit vous présenter ici,
A ce qu'on m'a dit.

VALÈRE.

Bon ! vieille cérémonie.
D'ailleurs, je sais très bien que l'affaire est finie.
Ariste a décidé... Cet Ariste, dit-on,
Est aujourd'hui chez moi maître de la maison :
On suit aveuglément tous les conseils qu'il donne :
Ma mère est, par malheur, fort crédule, trop bonne.

ARISTE.

Sur l'amitié d'Ariste, et sur sa bonne foi...

VALÈRE.

Oh ! cela...

ARISTE.

Doucement ; cet Ariste, c'est moi.

VALÈRE.

Ah ! monsieur...

ARISTE.

Ce n'est point sur ce qui me regarde
Que je me plains des traits que votre erreur hasarde ;
Ne me connoissant point, ne pouvant me juger,
Vous ne m'offensez pas : mais je dois m'affliger
Du ton dont vous parlez d'une mère estimable,

Qui vous croit de l'esprit, un caractère aimable;
Qui veut votre bonheur: voilà ses seuls défauts.
Si votre cœur au fond ressemble à vos propos...

VALÈRE.

Vous me faites ici les honneurs de ma mère,
Je ne sais pas pourquoi: son amitié m'est chère;
Le hasard vous a fait prendre mal mes discours,
Mais mon cœur la respecte et l'aimera toujours.

ARISTE.

Valère, vous voilà; ce langage est le vôtre:
Oui, le bien vous est propre; et le mal est d'un autre.

VALÈRE.

(à part.) (haut.)
Oh! voici les sermons, l'ennui!... Mais, s'il vous plaît,
Ne ferions-nous pas bien d'aller voir où l'on est?
Il convient...

ARISTE.

Un moment. Si l'amitié sincère
M'autorise à parler au nom de votre mère,
De grace, expliquez-moi ce voyage secret
Qu'aujourd'hui même ici vous avez déja fait.

VALÈRE.

Vous savez?...

ARISTE.

Je le sais.

VALÈRE.

Ce n'est point un mystère
Bien merveilleux : j'avois à parler d'une affaire
Qui regarde Cléon, et m'intéresse fort ;
J'ai voulu librement l'entretenir d'abord,
Sans être interrompu par la mère et la fille,
Et nous voir assiégés de toute une famille.
Comme il est mon ami...

ARISTE.

Lui ?

VALÈRE.

Mais assurément.

ARISTE.

Vous osez l'avouer ?

VALÈRE.

Ah ! très parfaitement.
C'est un homme d'esprit, de bonne compagnie,
Et je suis son ami de cœur et pour la vie.
Ah ! ne l'est pas qui veut.

ARISTE.

Et si l'on vous montroit
Que vous le haïrez ?

VALÈRE.

On seroit bien adroit.

ARISTE.

Si l'on vous faisoit voir que ce bon air, ces graces,
Ce clinquant de l'esprit, ces trompeuses surfaces,
Cachent un homme affreux, qui veut vous égarer,
Et que l'on ne peut voir sans se déshonorer?

VALÈRE.

C'est juger par des bruits de pédants, de commères.

ARISTE.

Non, par la voix publique; elle ne trompe guères.
Géronte peut venir, et je n'ai pas le temps
De vous instruire ici de tous mes sentiments:
Mais il faut sur Cléon que je vous entretienne;
Après quoi choisissez son commerce ou sa haine.
Je sens que je vous lasse, et je m'aperçois bien,
A vos distractions, que vous ne croyez rien:
Mais, malgré vos mépris, votre bien seul m'occupe;
Il seroit odieux que vous fussiez sa dupe.
L'unique grace encor qu'attend mon amitié,
C'est que vous n'alliez point paroître si lié
Avec lui: vous verrez avec trop d'évidence
Que je n'exigeois pas une vaine prudence.
Quant au ton dont il faut ici vous présenter,
Rien, je crois, là-dessus ne doit m'inquiéter;
Vous avez de l'esprit, un heureux caractère,
De l'usage du monde, et je crois que pour plaire

Vous tiendrez plus de vous que des leçons d'autrui.
Géronte vient ; allons...

SCÈNE VII.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE, d'un air fort empressé.

Eh ! vraiment oui, c'est lui.
Bon jour, mon cher enfant... Viens donc que je t'embrasse.

(à Ariste.)

Comme le voilà grand !... Ma foi, cela nous chasse.

VALÈRE.

Monsieur, en vérité...

GÉRONTE.

Parbleu ! je l'ai vu là,
Je m'en souviens toujours, pas plus haut que cela ;
C'étoit hier, je crois... Comme passe notre âge !
Mais te voilà, vraiment, un grave personnage.

(à Ariste.)

Vous voyez qu'avec lui j'en use sans façon ;
C'est tout comme autrefois, je n'ai pas d'autre ton.

VALÈRE.

Monsieur, c'est trop d'honneur...

GÉRONTE.

Oh! non pas, je te prie;
N'apporte point ici l'air de cérémonie,
Regarde-toi déja comme de la maison.

(à Ariste.)

A propos, nous comptons qu'elle entendra raison.
Oh! j'ai fait un beau bruit: c'est bien moi qu'on étonne:
La menace est plaisante! ah! je ne crains personne:
Je ne la croyois pas capable de cela.
Mais je commence à voir que tout s'apaisera,
Et que ma fermeté remettra sa cervelle.
Vous pouvez maintenant vous présenter chez elle:
Dites bien que je veux terminer aujourd'hui;
Je vais renouveler connoissance avec lui.
Allez, si l'on ne peut la résoudre à descendre,
J'irai dans un moment lui présenter son gendre.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, VALÈRE.

GÉRONTE.

Eh bien ? es-tu toujours vif, joyeux, amusant ?
Tu nous réjouissois.

VALÈRE.

Oh ! j'étois fort plaisant.

GÉRONTE.

Tu peux de cet air grave avec moi te défaire ;
Je t'aime comme un fils, et tu dois...

VALÈRE, à part.

Comment faire ?
Son amitié me touche.

GÉRONTE, à part.

Il paroit bien distrait.
Eh bien ?...

VALÈRE.

Assurément, monsieur... j'ai tout sujet
De chérir les bontés.

GÉRONTE.

Non ; ce ton-là m'ennuie :
Je te l'ai déja dit, point de cérémonie.

SCÈNE IX.

CLÉON, GÉRONTE, VALÈRE.

CLÉON.

Ne suis-je pas de trop ?

GÉRONTE.

Non, non, mon cher Cléon ;
Venez, et partagez ma satisfaction.

CLÉON.

Je ne pouvois trop tôt renouer connoissance
Avec monsieur.

VALÈRE.

J'avois la même impatience.

CLÉON, bas, à Valère.

Comment va ?

VALÈRE, bas, à Cléon.

Patience.

GÉRONTE, bas, à Cléon.

Il est complimenteur;
C'est un défaut.

CLÉON.

Sans doute; il ne faut que le cœur.

GÉRONTE.

J'avois grande raison de prédire à ta mère
Que tu serois bien fait, noblement, sûr de plaire :
Je m'y connois, je sais beaucoup de bien de toi.
Des lettres de Paris et des gens que je croi...

VALÈRE.

On reçoit donc ici quelquefois des nouvelles ?
Les dernières, monsieur, les sait-on ?

GÉRONTE.

Qui sont-elles ?
Nous est-il arrivé quelque chose d'heureux ?
Car, quoique loin de tout, enterré dans ces lieux,
Je suis toujours sensible au bien de ma patrie :
Eh bien ? voyons donc, qu'est-ce ? apprends-moi, je te prie...

VALÈRE, d'un ton précipité.

Julie a pris Damon, non qu'elle l'aime fort;
Mais il avoit Phriné, qu'elle hait à la mort.
Lisidor à la fin a quitté Doralise :
Elle est bien, mais, ma foi! d'une horrible bêtise;

Déja depuis long-temps cela devoit finir,
Et le pauvre garçon n'y pouvoit plus tenir.

CLÉON, bas, à Valère.

Très bien : continuez.

VALÈRE.

J'oubliois de vous dire
Qu'on a fait des couplets sur Lucile et Delphire :
Lucile en est outrée, et ne se montre plus ;
Mais Delphire a mieux pris son parti là-dessus ;
On la trouve par-tout s'affichant de plus belle,
Et se moquant du ton, pourvu qu'on parle d'elle.
Lise a quitté le rouge, et l'on se dit tout bas
Qu'elle feroit bien mieux de quitter Licidas ;
On prétend qu'il n'est pas compris dans la réforme,
Et qu'elle est seulement bégueule pour la forme.

GÉRONTE.

Quels diables de propos me tenez-vous donc là ?

VALÈRE.

Quoi ! vous ne saviez pas un mot de tout cela ?
On n'en dit rien ici ? l'ignorance profonde !
Mais c'est, en vérité, n'être pas de ce monde ;
Vous n'avez donc, monsieur, aucune liaison ?
Eh mais ! où vivez-vous ?

GÉRONTE.

Parbleu ! dans ma maison,

M'embarrassant fort peu des intrigues frivoles
D'un tas de freluquets, d'une troupe de folles ;
Aux gens que je connois paisiblement borné.
Eh ! que m'importe à moi si madame Phriné
Ou madame Lucile affichent leurs folies ?
Je ne m'occupe point de telles minuties.
Et laisse aux gens oisifs tous ces menus propos,
Ces puérilités, la pâture des sots.

CLÉON.

(à Géronte.) (bas, à Valère.)
Vous avez bien raison... Courage.

GÉRONTE.

Cher Valère,
Nous avons, je le vois, la tête un peu légère,
Et je sens que Paris ne t'a pas mal gâté :
Mais nous te guérirons de ta frivolité.
Ma nièce est raisonnable, et ton amour pour elle
Va rendre à ton esprit sa forme naturelle.

VALÈRE.

C'est moi, sans me flatter, qui vous corrigerai
De n'être au fait de rien, et je vous conterai...

GÉRONTE.

Je t'en dispense.

VALÈRE.

On peut vous rendre un homme aimable,

Mettre votre maison sur un ton convenable,
Vous donner l'air du monde au lieu des vieilles mœurs.
On ne vit qu'à Paris, et l'on végète ailleurs.

CLÉON.

(bas, à Valère.) (bas, à Géronte.)
Ferme !... Il est singulier.

GÉRONTE.

Mais c'est de la folie.
Il faut qu'il ait...

VALÈRE.

La nièce est-elle encor jolie ?

GÉRONTE.

Comment encor ! je crois qu'il a perdu l'esprit ;
Elle est dans son printemps, chaque jour l'embellit.

VALÈRE.

Elle étoit assez bien.

CLÉON, bas, à Géronte.

L'éloge est assez mince.

VALÈRE.

Elle avoit de beaux yeux pour des yeux de province.

GÉRONTE.

Sais-tu que je commence à m'impatienter,
Et qu'avec nous ici c'est très mal débuter ?
Au lieu de témoigner l'ardeur de voir ma nièce,

Et d'en parler du ton qu'inspire la tendresse...

VALÈRE.

Vous voulez des fadeurs, de l'adoration ?
Je ne me pique pas de belle passion.
Je l'aime... sensément.

GÉRONTE.

Comment donc ?

VALÈRE.

Comme on aime...
Sans que la tête tourne... Elle en fera de même.
Je réserve au contrat toute ma liberté ;
Nous vivrons bons amis, chacun de son côté.

CLÉON, bas, à Valère.

A merveille ! appuyez.

GÉRONTE.

Ce petit train de vie
Est tout-à-fait touchant, et donne grande envie...

VALÈRE.

Je veux d'abord...

GÉRONTE.

D'abord il faut changer de ton.

CLÉON, bas, à Valère.

Dites, pour l'achever, du mal de la maison.

GÉRONTE.

Or, écoute...

VALÈRE.

Attendez, il me vient une idée.

(Il se promène au fond du théâtre, regardant de côté et d'autre, sans écouter Géronte :

GÉRONTE, à Cléon.

Quelle tête ! Oh ! ma foi ! la noce est retardée.
Je ferois à ma nièce un fort joli présent !
Je lui veux un mari sensible, complaisant ;
Et s'il veut l'obtenir (car je sens que je l'aime)
Il faut sur mes avis qu'il change son système.
Mais qu'examine-t-il ?

VALÈRE.

Pas mal... cette façon...

GÉRONTE.

Tu trouves bien, je crois, le goût de la maison ?
Elle est belle, en bon air ; enfin c'est mon ouvrage ;
Il faut bien embellir son petit ermitage :
J'ai de quoi te montrer pendant huit jours ici.
Mais quoi ?

VALÈRE.

Je suis à vous... En abattant ceci...

CLÉON, à Géronte.

Que parle-t-il d'abattre ?

VALÈRE.

Oh ! rien.

GÉRONTE.

Mais je l'espère.
Sachons ce qui l'occupe : est-ce donc un mystère ?

VALÈRE.

Non, c'est que je prenois quelques dimensions
Pour des ajustements, des augmentations.

GÉRONTE.

En voici bien d'une autre ! eh ! dis-moi, je te prie,
Te prennent-ils souvent tes accès de folie ?

VALÈRE.

Parlons raison, mon oncle ; oubliez un moment
Que vous avez tout fait, et point d'aveuglement :
Avouez, la maison est maussade, odieuse,
Je trouve tout ici d'une vieillesse affreuse :
Vous voyez...

GÉRONTE.

Que tu n'as qu'un babil importun ;
De l'esprit, si l'on veut, mais pas le sens commun.

VALÈRE.

Oui... vous avez raison ; il seroit inutile
D'ajuster, d'embellir...

GÉRONTE, à Cléon.

Il devient plus docile ;
Il change de langage.

VALÈRE.

Écoutez, faisons mieux :
En me donnant Chloé, l'objet de tous mes vœux,
Vous lui donnez vos biens, la maison ?

GÉRONTE.

C'est-à-dire
Après ma mort.

VALÈRE.

Vraiment, c'est tout ce qu'on desire,
Mon cher oncle : or voici mon projet sur cela ;
Un bien qu'on doit avoir est comme un bien qu'on a.
La maison est à nous, on ne peut rien en faire ;
Un jour je l'abattrois : donc il est nécessaire,
Pour jouir tout à l'heure et pour en voir la fin,
Qu'aujourd'hui marié, je bâtisse demain.
J'aurai soin...

GÉRONTE.

De partir : ce n'étoit pas la peine
De venir m'ennuyer.

CLÉON, bas, à Géronte.

Sa folie est certaine.

GÉRONTE.

Et quant à vos beaux plans et vos dimensions,
Faites bâtir pour vous aux Petites-Maisons.

VALÈRE.

Parceque pour nos biens je prends quelques mesures,
Mon cher oncle se fâche, et me dit des injures!

GÉRONTE.

Oui, va, je t'en réponds, mon cher oncle! oh! parbleu,
La peste emporteroit jusqu'au dernier neveu,
Je ne te prendrois pas pour rétablir l'espèce.

VALÈRE, à Cléon.

Par malheur j'ai du goût; l'air maussade me blesse;
Et monsieur ne veut rien changer dans sa façon!
Sous prétexte qu'il est maître de la maison,
Il prétend...

GÉRONTE.

Je prétends n'avoir point d'autre maître.

CLÉON.

Sans doute.

VALÈRE.

Mais, monsieur, je ne prétends pas l'être.
(à Cléon.)
Faites ici ma paix; je ferai ce qu'il faut...
Arrangez tout, je vais faire ma cour là-haut.

SCÈNE X.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

A-t-on vu quelque part un fonds d'impertinence
De cette force-là?

CLÉON.

Si sur les apparences...

GÉRONTE.

Où diable preniez-vous qu'il avoit de l'esprit?
C'est un original qui ne sait ce qu'il dit,
Un de ces merveilleux gâtés par des *caillettes*,
Ni goût, ni jugement, un tissu de sornettes,
Et monsieur celui-ci, madame celle-là,
Des riens, des airs, du vent, en trois mots le voi
Ma foi, sauf votre avis...

CLÉON.

Je m'en rapporte au vô
Vous vous y connoissez tout aussi-bien qu'un au
Prenez qu'on m'a surpris et que je n'ai rien dit;
Après tout je n'ai fait que rendre le récit

ns qu'il voit beaucoup; moi, qui ne le vois guère
n passant, j'ignorois le fond du caractère.

GÉRONTE.

sur parole ainsi ne louons point les gens:
nt que de louer j'examine long-temps;
nt que de blâmer, même cérémonie:
i connois-je bien mon monde; et je défie,
nd j'ai toisé mes gens, qu'on m'en impose en rien.
refois j'ai tant vu, soit en mal, soit en bien,
réputations contraires aux personnes,
e je n'en admets plus ni mauvaises ni bonnes;
aut y voir soi-même; et, par exemple, vous,
je les en croyois, ne disent-ils pas tous
e vous êtes méchant? ce langage m'assomme:
vous ai bien suivi, je vous trouve bon homme.

CLÉON.

Vous avez dit le mot; et la méchanceté
N'est qu'un nom odieux par les sots inventé;
C'est là, pour se venger, leur formule ordinaire:
Dès qu'on est au-dessus de leur petite sphère,
Que, de peur d'être absurde, on fronde leur avis,
Et qu'on ne rampe pas comme eux; fâchés, aigris,
Furieux contre vous, ne sachant que répondre,
Croyant qu'on les remarque, et qu'on veut les confondre:

Un tel est très méchant, vous disent-ils tout bas;
Et pourquoi? c'est qu'un tel a l'esprit qu'ils n'ont pas.

(Un laquais arrive.)

GÉRONTE.

Eh bien! qu'est-ce?

LE LAQUAIS.

Monsieur, ce sont vos lettres.

GÉRONTE.

Donne.

Cela suffit.

(Le laquais sort.)

Voyons... Ah! celle-ci m'étonne...
Quelle est cette écriture?... Oui-dà! j'allois vraiment
Faire une belle affaire! Oh! je crois aisément
Tout ce qu'on dit de lui, la matière est féconde:
Je vois qu'il est encor des amis dans le monde.

CLÉON.

Que vous mande-t-on? Qui?

GÉRONTE.

Je ne sais pas qui c'est;
Quelqu'un sans se nommer, sans aucun intérêt...
Mais je ne sais s'il faut vous montrer cette lettre:
On parle mal de vous.

CLÉON.

De moi! daignez permettre...

GÉRONTE.

C'est peu de chose; mais...

CLÉON.

Voyons : je ne veux pas
Que sur mes procédés vous ayiez d'embarras,
Qu'il soit aucun soupçon, ni le moindre nuage.

GÉRONTE.

Ne craignez rien; sur vous je ne prends nul ombrage :
Vous pensez comme moi sur ce plat freluquet :
Tenez, vous allez voir l'éloge qu'on en fait.

CLÉON lit.

« J'apprends, monsieur, que vous donnez votre « nièce à Valère : vous ignorez apparemment que « c'est un libertin, dont les affaires sont très dé- « rangées, et le courage fort suspect. Un ami de sa « mère, dont on ne m'a pas dit le nom, s'est fait « le médiateur de ce mariage, et vous sacrifie. Il « m'est revenu aussi que Cléon est fort lié avec Va- « lère; prenez garde que ses conseils ne vous em- « barquent dans une affaire qui ne peut que vous « faire tort de toute façon. »

GÉRONTE.

Eh bien! qu'en dites-vous?

CLÉON.

Je dis, et je le pense,

Que c'est quelque noirceur sous l'air de confidence.
Pourquoi cacher son nom ?

(Il déchire la lettre.)

GÉRONTE.

Comment ? vous déchirez ...

CLÉON.

Oui... Qu'en voulez-vous faire ?

GÉRONTE.

Et vous conjecturez
Que c'est quelque ennemi ; qu'on en veut à Valère ?

CLÉON.

Mais je n'assure rien : dans toute cette affaire
Me voilà suspect, moi, puisqu'on me dit lié...

GÉRONTE.

Je ne crois pas un mot d'une telle amitié.

CLÉON.

Le mieux sera d'agir selon votre système ;
N'en croyez point autrui, jugez tout par vous-même.
Je veux croire qu'Ariste est honnête homme, mais...
Votre écrivain peut-être... Enfin sachez les faits,
Sans humeur, sans parler de l'avis qu'on vous donne :
Soit calomnie ou non, la lettre est toujours bonne.
Quant à vos sûretés, rien encor n'est signé :
Voyez, examinez...

GÉRONTE.

Tout est examiné :
Je renverrai mon fat, et mon affaire est faite.
Il vient... proposez-lui de hâter sa retraite ;
Deux mots : je vous attends.

SCÈNE XI.

CLÉON, VALÈRE, d'un air rêveur.

CLÉON, fort vite, et à demi-voix.

Vous êtes trop heureux ;
Géronte vous déteste : il s'en va furieux ;
Il m'attend, je ne puis vous parler davantage ;
Mais ne craignez plus rien sur votre mariage.

SCÈNE XII.

VALÈRE.

Je ne sais où j'en suis, ni ce que je résous.
Ah ! qu'un premier amour a d'empire sur nous !

J'allois braver Chloé par mon étourderie :
La braver ! j'aurois fait le malheur de ma vie ;
Ses regards ont changé mon ame en un moment ;
Je n'ai pu lui parler qu'avec saisissement.
Que j'étois pénétré ! que je la trouve belle !
Que cet air de douceur, et noble et naturelle,
A bien renouvelé cet instinct enchanteur,
Ce sentiment si pur, le premier de mon cœur !
Ma conduite à mes yeux me pénètre de honte.
Pourrai-je réparer mes torts près de Géronte ?
Il m'aimoit autrefois ; j'espère mon pardon.
Mais comment avouer mon amour à Cléon ?
Moi sérieusement amoureux !... Il n'importe :
Qu'il m'en plaisante ou non, ma tendresse l'emporte.
Je ne vois que Chloé... Si j'avois pu prévoir...
Allons tout réparer : je suis au désespoir.

FIN DU TROISIÈME ACTE.

ACTE QUATRIÈME.

SCÈNE I.

CHLOÉ, LISETTE.

LISETTE.

Eh quoi ! mademoiselle, encor cette tristesse !
Comptez sur moi, vous dis-je; allons, point de foiblesse.

CHLOÉ.

Que les hommes sont faux ! et qu'ils savent, hélas !
Trop bien persuader ce qu'ils ne sentent pas !
Je n'aurois jamais cru l'apprendre par Valère :
Il revient, il me voit, il sembloit vouloir plaire ;
Son trouble lui prêtoit de nouveaux agréments,

Ses yeux sembloient répondre à tous mes sentiments;
Le croiras-tu, Lisette, et qu'y puis-je comprendre ?
Cet amant adoré que je croyois si tendre,
Oui, Valère, oubliant ma tendresse et sa foi,
Valère me méprise !... il parle mal de moi.

LISETTE.

Il en parle très bien ; je le sais, je vous jure.

CHLOÉ.

Je le tiens de mon oncle, et ma peine est trop sûre :
Tout est rompu ; je suis dans un chagrin mortel.

LISETTE.

Ouais ! tout ceci me passe, et n'est pas naturel ;
Valère vous adore, et fait cette équipée !
Je vois là du Cléon, ou je suis bien trompée.
Mais il faut par vous-même entendre votre amant ;
Je vous ménagerai cet éclaircissement
Sans que dans mon projet Florise nous dérange :
Ma foi, je lui prépare un tour assez étrange,
Qui l'occupera trop pour avoir l'œil sur vous.
Le moment est heureux ; tous les noms les plus doux
Ne reviennent-ils pas ? c'est *ma chère Lisette*,
Mon enfant... On m'écoute, on me trouve parfaite ;
Tantôt on ne pouvoit me souffrir : à présent,
Vu que pour terminer, Géronte est moins pressant,
Elle est d'une gaîté, d'une folie extrême :

Moi, je vais profiter de l'instant où l'on m'aime,
Dès qu'à tous ses propos Cléon aura mis fin :
Il *est délicieux, incroyable, divin;*
Cent autres petits mots qu'elle redit sans cesse.
Ces noms dureront peu, comptez sur ma promesse.
Géronte le demande ; on le dit en fureur :
Mais je compte guérir le frère par la sœur.

CHLOÉ.

Eh ! que fait Valère ?

LISETTE.

Ah ! j'oubliois de vous dire
Qu'il est à sa toilette, et cela doit détruire
Vos soupçons mal fondés ; car vous concevez bien
Que, s'il va se parer, ce soin n'est pas pour rien.
Ariste est avec lui, j'en tire bon augure.
Pour Valère et Cléon, quoique je sois bien sûre
Qu'ils se connoissent fort, ils s'évitent tous deux :
Seroit-ce intelligence ou brouillerie entre eux ?
Je le démêlerai, quoiqu'il soit difficile...
Votre mère descend ; allez, soyez tranquille.

Le plaisir de l'entendre appuyer ou détruire...

FLORISE.

Tout ce que tu voudras; je ne veux que m'instruire
Si Cléon pour ma fille a le goût que je croi:
Mais je ne puis penser qu'il parle mal de moi.

LISETTE.

Eh bien! c'est de ma part une galanterie;
L'éloge des absents se fait sans flatterie.
Il faudra que sur vous, dans tout cet entretien,
Je dise un peu de mal, dont je ne pense rien,
Pour lui faire beau jeu.

FLORISE.

Je te le passe encore.

LISETTE.

S'il trompe mon attente, oh! ma foi, je l'adore.

FLORISE, voyant venir Ariste et Valère.

Encor monsieur Ariste avec son protégé!
Je voudrois bien tous deux qu'ils prissent leur congé;
Mais ils ne sentent rien; laissons-les.

SCÈNE IV.

ARISTE; VALÈRE, paré.

VALÈRE.

On m'évite;
O ciel! je suis perdu.

ARISTE.

Réglez votre conduite
Sur ce que je vous dis, et fiez-vous à moi
Du soin de mettre fin au trouble où je vous voi:
Soyez-en sûr, j'ai fait demander à Géronte
Un moment d'entretien; et c'est sur quoi je compte.
Je vais de l'amitié joindre l'autorité
Au ton de la franchise et de la vérité,
Et nous éclaircirons ce qui nous embarrasse.

VALÈRE.

Mais il a, par malheur, fort peu d'esprit.

ARISTE.

De grace,
Le connoissez-vous?

VALÈRE.

Non ; mais je vois ce qu'il est :
D'ailleurs, ne juge-t-on que ceux que l'on connoît ?
La conversation deviendroit fort stérile ;
J'en sais assez pour voir que c'est un imbécille.

ARISTE.

Vous retombez encore, après m'avoir promis
D'éloigner de votre air et de tous vos avis
Cette méchanceté qui vous est étrangère ;
Eh ! pourquoi s'opposer à son bon caractère ?
Tenez, devant vos gens je n'ai pu librement
Vous parler de Cléon : il faut absolument
Rompre...

VALÈRE.

Que je me donne un pareil ridicule !
Rompre avec un ami !

ARISTE.

Que vous êtes crédule !
On entre dans le monde, on en est enivré,
Au plus frivole accueil on se croit adoré ;
On prend pour des amis de simples connoissances :
Et que de repentirs suivent ces imprudences !
Il faut pour votre honneur que vous y renonciez.
On vous juge d'abord par ceux que vous voyez :
Ce préjugé s'étend sur votre vie entière ;

Et c'est des premiers pas que dépend la carrière.
Débuter par ne voir qu'un homme diffamé !

VALÈRE.

Je vous réponds, monsieur, qu'il est très estimé :
Il a les ennemis que nous fait le mérite ;
D'ailleurs on le consulte, on l'écoute, on le cite :
Aux spectacles sur-tout il faut voir le crédit
De ses décisions, le poids de ce qu'il dit ;
Il faut l'entendre après une pièce nouvelle ;
Il règne, on l'environne ; il prononce sur elle ;
Et son autorité, malgré les protecteurs,
Pulvérise l'ouvrage et les admirateurs.

ARISTE.

Mais vous le condamnez en croyant le défendre :
Est-ce bien là l'emploi qu'un bon esprit doit prendre?
L'orateur des foyers et des mauvais propos !
Quels titres sont les siens ? l'insolence et des mots,
Des applaudissements, le respect idolâtre
D'un essaim d'étourdis, chenilles du théâtre,
Et qui, venant toujours grossir le tribunal
Du bavard imposant qui dit le plus de mal,
Vont semer d'après lui l'ignoble parodie
Sur les fruits des talents et les dons du génie :
Cette audace d'ailleurs, cette présomption
Qui prétend tout ranger à sa décision,

Est d'un fat ignorant la marque la plus sûre :
L'homme éclairé suspend l'éloge et la censure ;
Il sait que sur les arts, les esprits, et les goûts,
Le jugement d'un seul n'est point la loi de tous ;
Qu'attendre est pour juger la règle la meilleure,
Et que l'arrêt public est le seul qui demeure.

VALÈRE.

Il est vrai ; mais enfin Cléon est respecté,
Et je vois les rieurs toujours de son côté.

ARISTE.

De si honteux succès ont-ils de quoi vous plaire ?
Du rôle de plaisant connoissez la misère :
J'ai rencontré souvent de ces gens à bons mots,
De ces hommes charmants qui n'étoient que des sots ;
Malgré tous les efforts de leur petite envie,
Une froide épigramme, une bouffonnerie,
A ce qui vaut mieux qu'eux n'ôtera jamais rien,
Et, malgré les plaisants, le bien est toujours bien.
J'ai vu d'autres méchants d'un grave caractère,
Gens laconiques, froids, à qui rien ne peut plaire ;
Examinez-les bien, un ton sentencieux
Cache leur nullité sous un air dédaigneux :
Cléon souvent aussi prend cet air d'importance ;
Il veut être méchant jusque dans son silence :
Mais qu'il se taise ou non, tous les esprits bien faits

Sauront le mépriser jusque dans ses succès.

VALÈRE.

Lui refuseriez-vous l'esprit? j'ai peine à croire...

ARISTE.

Mais à l'esprit méchant je ne vois point de gloire :
Si vous saviez combien cet esprit est aisé,
Combien il en faut peu, comme il est méprisé!
Le plus stupide obtient la même réussite :
Eh! pourquoi tant de gens ont-ils ce plat mérite?
Stérilité de l'ame, et de ce naturel
Agréable, amusant, sans bassesse et sans fiel.
On dit l'esprit commun; par son succès bizarre,
La méchanceté prouve à quel point il est rare :
Ami du bien, de l'ordre, et de l'humanité,
Le véritable esprit marche avec la bonté.
Cléon n'offre à nos yeux qu'une fausse lumière :
La réputation des mœurs est la première;
Sans elle, croyez-moi, tout succès est trompeur :
Mon estime toujours commence par le cœur;
Sans lui l'esprit n'est rien; et, malgré vos maximes,
Il produit seulement des erreurs et des crimes.
Fait pour être chéri, ne serez-vous cité
Que pour le complaisant d'un homme détesté?

VALÈRE.

Je vois tout le contraire, on le recherche, on l'aime;

Une société peu nombreuse, et qui s'aime,
Où vous pensez tout haut, où vous êtes vous-même,
Sans lendemain, sans crainte, et sans malignité,
Dans le sein de la paix et de la sûreté;
Voilà le seul bonheur honorable et paisible
D'un esprit raisonnable, et d'un cœur né sensible.
Sans amis, sans repos, suspect et dangereux,
L'homme frivole et vague est déja malheureux:
Mais jugez avec moi combien l'est davantage
Un méchant affiché, dont on craint le passage;
Qui traînant avec lui les rapports, les horreurs,
L'esprit de fausseté, l'art affreux des noirceurs,
Abhorré, méprisé, couvert d'ignominie,
Chez les honnêtes gens demeure sans patrie.
Voilà le vrai proscrit, et vous le connoissez.

VALÈRE.

Je ne le verrois plus si ce que vous pensez
Alloit m'être prouvé: mais on outre les choses;
C'est donner à des riens les plus horribles causes.
Quant à la probité, nul ne peut l'accuser;
Ce qu'il dit, ce qu'il fait n'est que pour s'amuser,

ARISTE.

S'amuser, dites-vous? Quelle erreur est la vôtre!
Quoi! vendre tour-à-tour, immoler l'une à l'autre
Chaque société, diviser les esprits,

Aigrir des gens brouillés, ou brouiller des amis,
Calomnier, flétrir des femmes estimables,
Faire du mal d'autrui ses plaisirs détestables;
Ce germe d'infamie et de perversité
Est-il dans la même ame avec la probité?
Et parmi vos amis vous souffrez qu'on le nomme!

VALÈRE.

Je ne le connois plus s'il n'est point honnête homme:
Mais il me reste un doute; avec trop de bonté
Je crains de me piquer de singularité:
Sans condamner l'avis de Cléon, ni le vôtre,
J'ai l'esprit de mon siècle, et je suis comme un autre.
Tout le monde est méchant; et je serois par-tout
Ou dupe, ou ridicule avec un autre goût.

ARISTE.

Tout le monde est méchant? oui, ces cœurs haïssables,
Ce peuple d'hommes faux, de femmes, d'agréables,
Sans principes, sans mœurs, esprits bas et jaloux,
Qui se rendent justice en se méprisant tous.
En vain ce peuple affreux, sans frein et sans scrupule,
De la bonté du cœur veut faire un ridicule;
Pour chasser ce nuage, et voir avec clarté
Que l'homme n'est point fait pour la méchanceté,
Consultez, écoutez pour juges, pour oracles,
Les hommes rassemblés; voyez à nos spectacles,

Quand on peint quelque trait de candeur, de bonté,
Où brille en tout son jour la tendre humanité,
Tous les cœurs sont remplis d'une volupté pure,
Et c'est là qu'on entend le cri de la nature.

VALÈRE.

Vous me persuadez.

ARISTE.

Vous ne réussirez
Qu'en suivant ces conseils; soyez bon, vous plairez;
Si la raison ici vous a plu dans ma bouche,
Je le dois à mon cœur, que votre intérêt touche.

VALÈRE.

Géronte vient : calmez son esprit irrité,
Et comptez pour toujours sur ma docilité.

SCÈNE V.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE.

GÉRONTE.

Le voilà bien paré! ma foi, c'est grand dommage
Que vous ayiez ici perdu votre étalage!

VALÈRE.

Cessez de m'accabler, monsieur, et par pitié
Songez qu'avant ce jour j'avois votre amitié.
Par l'erreur d'un moment ne jugez point ma vie.
Je n'ai qu'une espérance, ah! m'est-elle ravie?
Sans l'aimable Chloé je ne puis être heureux:
Voulez-vous mon malheur?

GÉRONTE.

Elle a d'assez beaux yeux...
Pour des yeux de province.

VALÈRE.

Ah! laissez là, de grace,
Des torts que pour toujours mon repentir efface:
Laissez un souvenir...

GÉRONTE.

Vous-même laissez-nous:
Monsieur veut me parler. Au reste arrangez-vous
Tout comme vous voudrez, vous n'aurez point ma nièce.

VALÈRE.

Quand j'abjure à jamais ce qu'un moment d'ivresse...

GÉRONTE.

Oh! pour rompre, vraiment, j'ai bien d'autres raisons.

VALÈRE.

Quoi donc?

GÉRONTE.

Je ne dis rien : mais sans tant de façons
Laissez-nous, je vous prie, ou bien je me retire.

VALÈRE.

Non, monsieur, j'obéis... A peine je respire...
Ariste, vous savez mes vœux et mes chagrins,
Décidez de mes jours, leur sort est dans vos mains.

SCÈNE VI.

GÉRONTE, ARISTE.

ARISTE.

Vous le traitez bien mal; je ne vois pas quel crime...

GÉRONTE.

A la bonne heure; il peut obtenir votre estime;
Vous avez vos raisons apparemment; et moi
J'ai les miennes aussi; chacun juge pour soi.
Je crois, pour votre honneur, que du petit Valère
Vous pouviez ignorer le mauvais caractère.

ARISTE.

Ce ton-là m'est nouveau; jamais votre amitié

Avec moi jusqu'ici ne l'avoit employé.

GÉRONTE.

Que diable voulez-vous ? Quelqu'un qui me conseille
De m'empêtrer ici d'une espèce pareille
M'aime-t-il ? Vous voulez que je trouve parfait
Un petit suffisant qui n'a que du caquet,
D'ailleurs mauvais esprit, qui décide, qui fronde,
Parle bien de lui-même, et mal de tout le monde ?

ARISTE.

Il est jeune, il peut être indiscret, vain, léger;
Mais, quand le cœur est bon, tout peut se corriger.
S'il vous a révolté par une extravagance,
Quoique sur cet article il s'obstine au silence,
Vous devez moins, je crois, vous en prendre à son cœur,
Qu'à de mauvais conseils, dont on saura l'auteur.
Sur la méchanceté vous lui rendrez justice :
Valère a trop d'esprit pour ne pas fuir ce vice ;
Il peut en avoir eu l'apparence et le ton
Par vanité, par air, par indiscrétion ;
Mais de ce caractère il a vu la bassesse :
Comptez qu'il est bien né, qu'il pense avec noblesse...

GÉRONTE.

Il fait donc l'hypocrite avec vous : en effet
Il lui manquoit ce vice, et le voilà parfait.

Ne me contraignez pas d'en dire davantage ;
Ce que je sais de lui...

ARISTE.

Cléon...

GÉRONTE.

Encor ! J'enrage :
Vous avez la fureur de mal penser d'autrui ;
Qu'a-t-il à faire là ? Vous parlez mal de lui
Tandis qu'il vous estime et qu'il vous justifie.

ARISTE.

Moi ! me justifier ! eh ! de quoi, je vous prie ?

GÉRONTE.

Enfin...

ARISTE.

Expliquez-vous, ou je romps pour jamais :
Vous ne m'estimez plus, si des soupçons secrets...

GÉRONTE.

Tenez, voilà Cléon, il pourra vous apprendre,
S'il veut, des procédés que je ne puis comprendre.
C'est de mon amitié faire bien peu de cas...
Je sors... car je dirois ce que je ne veux pas...

SCÈNE VII.

CLÉON, ARISTE.

ARISTE.

M'apprendrez-vous, monsieur, quelle odieuse histoire
Me brouille avec Géronte, et quelle ame assez noire...

CLÉON.

Vous n'êtes pas brouillés; amis de tous les temps,
Vous êtes au-dessus de tous les différents:
Vous verrez simplement que c'est quelque nuage;
Cela finit toujours par s'aimer davantage.
Géronte a sur le cœur nos persécutions
Sur un parti qu'en vain vous et moi conseillons.
Moi, j'aime fort Valère, et je vois avec peine
Qu'il se soit annoncé par donner une scène;
Mais, soit dit entre nous, peut-on compter sur lui?
A bien examiner ce qu'il fait aujourd'hui,
On imagineroit qu'il détruit notre ouvrage,
Qu'il agit sourdement contre son mariage;

Il veut, il ne veut plus : sait-il ce qu'il lui faut ?
Il est près de Chloé, qu'il refusoit tantôt.

ARISTE.

Tout seroit expliqué si l'on cessoit de nuire,
Si la méchanceté ne cherchoit à détruire...

CLÉON.

Oh bon ! quelle folie ! Êtes-vous de ces gens
Soupçonneux, ombrageux ? croyez-vous aux méchants ?
Et réalisez-vous cet être imaginaire,
Ce petit préjugé qui ne va qu'au vulgaire ?
Pour moi, je n'y crois pas : soit dit sans intérêt,
Tout le monde est méchant, et personne ne l'est ;
On reçoit et l'on rend ; on est à-peu-près quitte :
Parlez-vous des propos ? comme il n'est ni mérite,
Ni goût, ni jugement qui ne soit contredit,
Que rien n'est vrai sur rien, qu'importe ce qu'on dit ?
Tel sera mon héros, et tel sera le vôtre.
L'aigle d'une maison n'est qu'un sot dans une autre.
Je dis ici qu'Éraste est un mauvais plaisant ;
Eh bien ! on dit ailleurs qu'Éraste est amusant.
Si vous parlez des faits et des tracasseries,
Je n'y vois dans le fond que des plaisanteries ;
Et si vous attachez du crime à tout cela,
Beaucoup d'honnêtes gens sont de ces fripons-là.

L'agrément couvre tout, il rend tout légitime :
Aujourd'hui dans le monde on ne connoît qu'un crime,
C'est l'ennui; pour le fuir tous les moyens sont bons;
Il gagneroit bientôt les meilleures maisons
Si l'on s'aimoit si fort; l'amusement circule
Par les préventions, les torts, le ridicule :
Au reste chacun parle et fait comme il l'entend.
Tout est mal, tout est bien, tout le monde est content.

ARISTE.

On n'a rien à répondre à de telles maximes :
Tout est indifférent pour les ames sublimes.
Le plaisir, dites-vous, y gagne; en vérité,
Je n'ai vu que l'ennui chez la méchanceté :
Ce jargon éternel de la froide ironie,
L'air de dénigrement, l'aigreur, la jalousie,
Ce ton mystérieux, ces petits mots sans fin,
Toujours avec un air qui voudroit être fin;
Ces indiscrétions, ces rapports infidèles,
Ces basses faussetés, ces trahisons cruelles;
Tout cela n'est-il pas, à le bien définir,
L'image de la haine, et la mort du plaisir?
Aussi ne voit-on plus où sont ces caractères,
L'aisance, la franchise, et les plaisirs sincères.
On est en garde, on doute enfin si l'on rira :

L'esprit qu'on veut avoir gâte celui qu'on a.
De la joie et du cœur on perd l'heureux langage
Pour l'absurde talent d'un triste persiflage.
Faut-il donc s'ennuyer pour être du bon air?
Mais, sans perdre en discours un temps qui nous est cher,
Venons au fait, monsieur; connoissez ma droiture :
Si vous êtes ici, comme on le conjecture,
L'ami de la maison ; si vous voulez le bien ;
Allons trouver Géronte, et qu'il ne cache rien.
Sa défiance ici tous deux nous déshonore :
Je lui révèlerai des choses qu'il ignore ;
Vous serez notre juge : allons, secondez-moi,
Et soyons tous trois sûrs de notre bonne foi.

CLÉON.

Une explication! en faut-il quand on s'aime?
Ma foi, laissez tomber tout cela de soi-même.
Me mêler là-dedans!... ce n'est pas mon avis :
Souvent un tiers se brouille avec les deux partis ;
Et je crains... Vous sortez? Mais vous me faites rire.
De grace, expliquez-moi...

ARISTE.

Je n'ai rien à vous dire.

SCÈNE VIII.

CLÉON, ARISTE, LISETTE.

LISETTE.

Messieurs, on vous attend dans le bois.

ARISTE, bas, à Lisette, en sortant.

Songe au moins...

LISETTE, bas, à Ariste.

Silence.

SCÈNE IX.

CLÉON, LISETTE.

CLÉON.

Heureusement nous voilà sans témoins :
Achève de m'instruire, et ne fais aucun doute...

LISETTE.

Laissez-moi voir d'abord si personne n'écoute
Par hasard à la porte, ou dans ce cabinet :

9.

Quelqu'un des gens pourroit entendre mon secret.

CLÉON, seul.

La petite Chloé, comme me dit Lisette,
Pourroit vouloir de moi! l'aventure est parfaite :
Feignons; c'est à Valère assurer son refus,
Et tourmenter Florise est un plaisir de plus.

LISETTE, à part, en revenant.

Tout va bien.

CLÉON.

Tu me vois dans la plus douce ivresse;
Je l'aimois sans oser lui dire ma tendresse.
Sonde encor ses desirs : s'ils répondent aux miens,
Dis-lui que dès long-temps j'ai prévenu les siens.

LISETTE.

Je crains pourtant toujours.

CLÉON.

Quoi?

LISETTE.

Ce goût pour madame.

CLÉON.

Si tu n'as pour raison que cette belle flamme...
Je te l'ai déja dit; non, je ne l'aime pas.

LISETTE.

Ma foi, ni moi non plus. Je suis dans l'embarras,
Je veux sortir d'ici, je ne saurois m'y plaire :

Ce n'est pas pour monsieur ; j'aime son caractère,
Il est assez bon maître, et le même en tous temps,
Bon homme...

CLÉON.

Oui, les bavards sont toujours bonnes gens.

LISETTE.

Pour madame... Oh! d'honneur... Mais je crains ma
franchise :
Si vous redeveniez amoureux de Florise...
Car vous l'avez été sûrement, et je croi...

CLÉON.

Moi, Lisette, amoureux ! tu te moques de moi :
Je ne me le suis cru qu'une fois en ma vie.
J'eus Araminte un mois ; elle étoit très jolie,
Mais coquette à l'excès ; cela m'ennuyoit fort :
Elle mourut, je fus enchanté de sa mort.
Il faut, pour m'attacher, une ame simple et pure,
Comme Chloé, qui sort des mains de la nature,
Faite pour allier les vertus aux plaisirs,
Et mériter l'estime en donnant des desirs ;
Mais madame Florise !...

LISETTE.

Elle est insupportable ;
Rien n'est bien : autrefois je la croyois aimable,
Je ne la trouvois pas difficile à servir ;

Aujourd'hui, franchement, on n'y peut plus tenir ;
Et pour rester ici j'y suis trop malheureuse.
Comment la trouvez-vous ?

CLÉON.

Ridicule, odieuse...
L'air commun, qu'elle croit avoir noble pourtant ;
Ne pouvant se guérir de se croire une enfant :
Tant de prétentions, tant de petites graces,
Que je mets, vu leur date, au nombre des grimaces ;
Tout cela dans le fond m'ennuie horriblement ;
Une femme qui fuit le monde en enrageant,
Parcequ'on n'en veut plus, et se croit philosophe ;
Qui veut être méchante, et n'en a pas l'étoffe ;
Courant après l'esprit, ou plutôt se parant
De l'esprit répété qu'elle attrape en courant ;
Jouant le sentiment : il faudroit, pour lui plaire,
Tous les menus propos de la vieille Cythère,
Ou sans cesse essuyer des scènes de dépit,
Des fureurs sans amour, de l'humeur sans esprit ;
Un amour-propre affreux, quoique rien ne soutienne...

LISETTE.

Au fond je ne vois pas ce qui la rend si vaine.

CLÉON.

Quoiqu'elle garde encor des airs sur la vertu,

De grands mots sur le cœur, qui n'a-t-elle pas eu ?
Elle a perdu les noms, elle a peu de mémoire ;
Mais tout Paris pourroit en retrouver l'histoire :
Et je n'aspire point à l'honneur singulier
D'être le successeur de l'univers entier.

LISETTE, allant vers le cabinet.

Paix ! j'entends là-dedans... Je crains quelque aventure.

CLÉON, seul.

Lisette est difficile, ou la voilà bien sûre
Que je n'ai point l'amour qu'elle me soupçonnoit ;
Et si, comme elle, aussi Chloé l'imaginoit,
Elle ne craindra plus...

LISETTE, à part, en revenant.

Elle est, ma foi ! partie,
De rage, apparemment, ou bien par modestie.

CLÉON.

Eh bien ?

LISETTE.

On me cherchoit. Mais vous n'y pensez pas,
Monsieur ; souvenez-vous qu'on vous attend là-bas.
Gardons bien le secret, vous sentez l'importance...

CLÉON.

Compte sur les effets de ma reconnoissance,
Si tu peux réussir à faire mon bonheur.

LISETTE.

Je ne demande rien, j'oblige pour l'honneur.

(à part, en sortant.)

Ma foi, nous le tenons.

CLÉON, seul.

Pour couronner l'affaire

Achevons de brouiller et de noyer Valère.

FIN DU QUATRIÈME ACTE.

ACTE CINQUIÈME.

SCÈNE I.

FRONTIN, LISETTE.

LISETTE.

Entre donc... ne crains rien, te dis-je, ils n'y sont pas.
Eh bien ! de ta prison tu dois être fort las ?

FRONTIN.

Moi ! non. Qu'on veuille ainsi me faire bonne chère,
Et que j'aie en tout temps Lisette pour geolière,
Je serai prisonnier, ma foi, tant qu'on voudra.
Mais si mon maître enfin...

LISETTE.

Supprime ce nom-là ;

Tu n'es plus à Cléon, je te donne à Valère :
Chloé doit l'épouser, et voilà ton affaire ;
Grace à la noce, ici tu restes attaché,
Et nous nous marierons par-dessus le marché.

FRONTIN.

L'affaire de la noce est donc raccommodée ?

LISETTE.

Pas tout-à-fait encor, mais j'en ai bonne idée ;
Je ne sais quoi me dit qu'en dépit de Cléon
Nous ne sommes pas loin de la conclusion :
En gens congédiés je crois me bien connoître,
Ils ont d'avance un air que je trouve à ton maître ;
Dans l'esprit de Florise il est expédié.
Grace aux conseils d'Ariste, au pouvoir de Chloé,
Valère l'abandonne : ainsi, selon mon compte,
Cléon n'a plus pour lui que l'erreur de Géronte,
Qui par nous tous dans peu saura la vérité :
Veux-tu lui rester seul ? et que ta probité...

FRONTIN.

Mais le quitter ! jamais je n'oserai lui dire.

LISETTE.

Bon ! Eh bien ! écris-lui... Tu ne sais pas écrire
Peut-être ?

FRONTIN.

Si, parbleu !

LISETTE.

Tu te vantes ?

FRONTIN.

Moi ? non :
Tu vas voir.

(Il écrit.)

LISETTE.

Je croyois que tu signois ton nom
Simplement ; mais tant mieux : mande-lui, sans mystère,
Qu'un autre arrangement que tu crois nécessaire,
Des raisons de famille enfin, t'ont obligé
De lui signifier que tu prends ton congé.

FRONTIN.

Ma foi, sans compliment, je demande mes gages :
Tiens, tu lui porteras...

LISETTE.

Dès que tu te dégages
De ta condition, tu peux compter sur moi,
Et j'attendois cela pour finir avec toi ;
Valère, c'en est fait, te prend à son service.
Tu peux dès ce moment entrer en exercice :
Et, pour que ton état soit dûment éclairci,
Sans retour, sans appel, dans un moment d'ici
Je te ferai porter au château de Valère

Un billet qu'il m'a dit d'envoyer à sa mère :
Cela te sauvera toute explication,
Et le premier moment de l'humeur de Cléon...
Mais je crois qu'on revient.

FRONTIN.

Il pourroit nous surprendre,
J'en meurs de peur : adieu.

LISETTE.

Ne crains rien : va m'attendre.
Je vais t'expédier.

FRONTIN, revenant sur ses pas.

Mais à propos vraiment,
J'oubliois...

LISETTE.

Sauve-toi : j'irai dans un moment
T'entendre et te parler.

SCÈNE II.

LISETTE.

J'ai de son écriture :
Je voudrois bien savoir quelle est cette aventure,

Et pour quelle raison Ariste m'a prescrit
Un si profond secret quand j'aurois cet écrit.
Il se peut que ce soit pour quelque gentillesse
De Cléon ; en tout cas je ne rends cette pièce
Que sous condition, et s'il m'assure bien
Qu'à mon pauvre Frontin il n'arrivera rien :
Car enfin bien des gens, à ce que j'entends dire,
Ont été quelquefois pendus pour trop écrire.
Mais le voici.

SCÈNE III.

ARISTE, FLORISE, LISETTE.

LISETTE, à part, à Ariste.

Monsieur, pourrois-je vous parler?

ARISTE.

Je te suis dans l'instant.

SCÈNE IV.

FLORISE, ARISTE.

ARISTE.

C'est trop vous désoler;
En vérité, madame, il ne vaut point la peine
Du moindre sentiment de colère ou de haine :
Libre de vos chagrins, partagez seulement
Le plaisir que Chloé ressent en ce moment
D'avoir pu recouvrer l'amitié de sa mère,
Et de vous voir sensible à l'espoir de Valère.
Vous ne m'étonnez point, au reste, et vous deviez
Attendre de Cléon tout ce que vous voyez.

FLORISE.

Qu'on ne m'en parle plus : c'est un fourbe exécrable,
Indigne du nom d'homme, un monstre abominable.
Trop tard pour mon malheur je déteste aujourd'hui
Le moment où j'ai pu me lier avec lui.
Je suis outrée !

ARISTE.

Il faut, sans tarder, sans mystère,

Qu'il soit chassé d'ici.

FLORISE.

Je ne sais comment faire,
Je le crains; c'est pour moi le plus grand embarras.

ARISTE.

Méprisez-le à jamais, vous ne le craindrez pas.
Voulez-vous avec lui vous abaisser à feindre?
Vous l'honoreriez trop en paroissant le craindre;
Osez l'apprécier: tous ces gens redoutés,
Fameux par les propos et par les faussetés,
Vus de près ne sont rien; et toute cette espèce
N'a de force sur nous que par notre foiblesse.
Des femmes sans esprit, sans graces, sans pudeur,
Des hommes décriés, sans talents, sans honneur,
Verront donc à jamais leurs noirceurs impunies,
Nous tiendront dans la crainte à force d'infamies,
Et se feront un nom d'une méchanceté
Sans qui l'on n'eût pas su qu'ils avoient existé!
Non; il faut s'épargner tout égard, toute feinte;
Les braver sans foiblesse, et les nommer sans crainte.
Tôt ou tard la vertu, les graces, les talents,
Sont vainqueurs des jaloux, et vengés des méchants.

FLORISE.

Mais songez qu'il peut nuire à toute ma famille,
Qu'il va tenir sur moi, sur Géronte et ma fille,

Les plus affreux discours...

ARISTE.

Qu'il parle mal ou bien,
Il est déshonoré, ses discours ne sont rien;
Il vient de couronner l'histoire de sa vie :
Je vais mettre le comble à son ignominie
En écrivant par-tout les détails odieux
De la division qu'il semoit en ces lieux.
Autant qu'il faut de soins, d'égards, et de prudence
Pour ne point accuser l'honneur et l'innocence,
Autant il faut d'ardeur, d'inflexibilité
Pour déférer un traître à la société;
Et l'intérêt commun veut qu'on se réunisse
Pour flétrir un méchant, pour en faire justice.
J'instruirai l'univers de sa mauvaise foi,
Sans me cacher; je veux qu'il sache que c'est moi :
Un rapport clandestin n'est pas d'un honnête homme;
Quand j'accuse quelqu'un, je le dois, et me nomme.

FLORISE.

Non; si vous m'en croyez, laissez-moi tout le soin
De l'éloigner de nous sans éclat, sans témoin.
Quelque peine que j'aie à soutenir sa vue,
Je veux l'entretenir, et dans cette entrevue
Je vais lui faire entendre intelligiblement
Qu'il est de trop ici : tout autre arrangement

Ne réussiroit pas sur l'esprit de mon frère;
Cléon plus que jamais a le don de lui plaire;
Ils ne se quittent plus, et Géronte prétend
Qu'il doit à sa prudence un service important.
Enfin, vous le voyez, vous avez eu beau dire
Qu'on soupçonnoit Cléon d'une affreuse satire,
Géronte ne croit rien : nul doute, nul soupçon
N'a pu faire sur lui la moindre impression...
Mais ils viennent, je crois : sortons, je vais attendre
Que Cléon soit tout seul.

SCÈNE V.

GÉRONTE, CLÉON.

GÉRONTE.

Je ne veux rien entendre;
Votre premier conseil est le seul qui soit bon :
Je n'oublierai jamais cette obligation.
Cessez de me parler pour ce petit Valère;
Il ne sait ce qu'il veut, mais il sait me déplaire :
Il refusoit tantôt, il consent maintenant.

Moi, je n'ai qu'un avis
Ma sœur sur son chapi
Autre esprit inégal san
Mais ils ont beau s'uni
Un fou n'est pas mon f
Qu'ils en enragent tou
Que dites-vous aussi d
Ma foi, mon vieux am
Plein de préventions,
Il veut que vous soyez
Où je suis pour ma pa
Ma lettre de tantôt : v
Qu'elle étoit clairemer
Puisqu'on vouloit do
même ;
Rien n'y fait : il souti
Soit dit confidemmen
De tous les sentiment

Qu'il choisisse donc m
Car moi, je suis si loin
Que, sans autre sujet,
Sur le simple soupçon
Il m'étoit revenu que c
On l'avoit employé po



erie occupe donc votre ame ?
' vos beaux yeux me semblent moins

laisirs, auriez-vous des chagrins ?

FLORISE.

réels.

CLÉON.

Dites-les-moi, de grace,
i, si je ne les efface.
?...

FLORISE.

J'ai fait bien des réflexions,
pas que nous nous convenions.

CLÉON.

Florise ? et quel affreux caprice
traiter avec tant d'injustice ?
n erreur ! quand je vous adorois,
mé...

FLORISE.

Je me l'imaginois ;
sent que je me suis trompée :
ments mon ame est occupée ;
s j'ai reconnu l'erreur,
n a détrompé mon cœur.

CLÉON.

Mais est-ce bien à moi que ce discours s'adresse ?
A moi dont vous savez l'estime et la tendresse,
Qui voulois à jamais tout vous sacrifier,
Qui ne voyois que vous dans l'univers entier ?
Ne me confirmez pas l'arrêt que je redoute ;
Tranquillisez mon cœur : vous l'éprouvez, sans doute ?

FLORISE.

Une autre vous auroit fait perdre votre temps,
Ou vous amuseroit par l'air des sentiments ;
Moi, qui ne suis point fausse...

CLÉON, à genoux, et de l'air le plus affligé.

Et vous pouvez, cruelle,
M'annoncer froidement cette affreuse nouvelle ?

FLORISE.

Il faut ne nous plus voir.

CLÉON, se relevant, et éclatant de rire.

Ma foi, si vous voulez
Que je vous parle aussi très vrai, vous me comblez.
Vous m'avez épargné, par cet aveu sincère,
Le même compliment que je voulois vous faire.
Vous cessez de m'aimer, vous me croyez quitté ;
Mais j'ai depuis long-temps gagné de primauté.

FLORISE.

C'est trop souffrir ici la honte où je m'abaisse ;

Je rougis des égards qu'employoit ma foiblesse.
Eh bien ! allez, monsieur : que vos talents sur nous
Épuisent tous les traits qui sont dignes de vous ;
Ils partent de trop bas pour pouvoir nous atteindre.
Vous êtes démasqué, vous n'êtes plus à craindre :
Je ne demande pas d'autre éclaircissement,
Vous n'en méritez point. Partez dès ce moment ;
Ne me voyez jamais.

CLÉON.

La dignité s'en mêle !
Vous mettez de l'humeur à cette bagatelle !
Sans nous en aimer moins, nous nous quittons tous deux.
Épargnons à Géronte un éclat scandaleux,
Ne donnons point ici de scène extravagante ;
Attendons quelques jours, et vous serez contente :
D'ailleurs il m'aime assez, et je crois mal aisé...

FLORISE.

Oh ! je veux sur-le-champ qu'il soit désabusé.

SCÈNE VIII.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, CLÉON,
FLORISE, CHLOÉ.

GÉRONTE.

Eh bien! qu'est-ce, ma sœur? Pourquoi tout ce tapage?

FLORISE.

Je ne puis point ici demeurer davantage,
Si monsieur, qu'il falloit n'y recevoir jamais...

CLÉON.

L'éloge n'est pas fade.

GÉRONTE.

Oh! qu'on me laisse en paix;
Ou, si vous me poussez, tel ici qui m'écoute...

ARISTE.

Valère ne craint rien: pour moi, je ne redoute
Nulle explication. Voyons, éclaircissez...

GÉRONTE.

Je m'entends, il suffit.

ARISTE.

Non, ce n'est point assez:

Ainsi que l'amitié la vérité m'engage...

GÉRONTE.

Et moi je n'en veux point entendre davantage :
Dans ces misères-là je n'ai plus rien à voir,
Et je sais là-dessus tout ce qu'on peut savoir.

ARISTE.

Sachez donc avec moi confondre l'imposture;
De la lettre sur vous connoissez l'écriture...
C'est Frontin, le valet de monsieur que voilà.

GÉRONTE.

Vraiment oui, c'est Frontin ; je savois tout cela :
Belle nouvelle !

ARISTE.

Eh quoi ! votre raison balance ?
Et vous ne voyez pas avec trop d'évidence...

GÉRONTE.

Un valet, un coquin !...

VALÈRE.

Connoissez mieux les gens ;
Vous accusez Frontin, et moi je le défends.

GÉRONTE.

Parbleu ! je le crois bien, c'est votre secrétaire.

VALÈRE.

Que dites-vous, monsieur? et quel nouveau mystère...
Pour vous en éclaircir interrogeons Frontin.

CLÉON.

Il est parti, je l'ai renvoyé ce matin.

VALÈRE.

Vous l'avez renvoyé ; moi, je l'ai pris : qu'il vienne.
(à un laquais.)
Qu'on appelle Lisette, et qu'elle nous l'amène.

GÉRONTE.

(à Valère.) (à Cléon.)
Frontin vous appartient? Autre preuve pour nous!
Il étoit à monsieur même en servant chez vous,
Et je ne doute pas qu'il ne le justifie.

CLÉON.

Valère, quelle est donc cette plaisanterie?

VALÈRE.

Je ne plaisante plus, et ne vous connois point.
Dans tous les lieux, au reste, observez bien ce point :
Respectez ce qu'ici je respecte et que j'aime;
Songez que l'offenser, c'est m'offenser moi-même.

GÉRONTE.

Mais vraiment il est brave ; on me mandoit que non.

SCÈNE IX.

CLÉON, GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

ARISTE, à Lisette.

Qu'as-tu fait de Frontin? et par quelle raison...

LISETTE.

Il est parti.

ARISTE.

Non, non : ce n'est plus un mystère.

LISETTE.

Il est allé porter la lettre de Valère :
Vous ne m'aviez pas dit...

ARISTE.

Quel contre-temps fâcheux!

CLÉON.

Comment! malgré mon ordre il étoit en ces lieux!
Je veux de ce fripon...

LISETTE.

Un peu de patience,
Et moins de compliments; Frontin vous en dispense.

Il peut bien par hasard avoir l'air d'un fripon,
Mais dans le fond il est fort honnête garçon;
(montrant Valère.)
Il vous quitte d'ailleurs, et monsieur en ordonne:
Mais comme il ne prétend rien avoir à personne,
J'aurois bien à vous rendre un paquet qu'à Paris
A votre procureur vous auriez cru remis;
Mais...

FLORISE, se saisissant du paquet.

Donne cet écrit; j'en sais tout le mystère.

CLÉON, très vivement.

Mais, madame, c'est vous... Songez...

FLORISE.

Lisez, mon frère.
Vous connoissez la main de monsieur; apprenez
Les dons que son bon cœur vous avoit destinés,
Et jugez par ce trait des indignes manœuvres...

GÉRONTE, en fureur, après avoir lu.

M'interdire! corbleu!... Voilà donc de vos œuvres!
Ah! monsieur l'honnête homme, enfin je vous connois:
Remarquez ma maison pour n'y rentrer jamais.

CLÉON.

C'est à l'attachement de madame Florise
Que vous devez l'honneur de toute l'entreprise:

Au reste, serviteur. Si l'on parle de moi,
Avec ce que j'ai vu, je suis en fonds, je croi,
Pour prendre ma revanche.

(Il sort.)

SCÈNE X.

GÉRONTE, ARISTE, VALÈRE, FLORISE, CHLOÉ, LISETTE.

GÉRONTE, à Cléon qui sort.

Oh! l'on ne vous craint guère...
Je ne suis pas plaisant, moi, de mon caractère;
Mais, morbleu! s'il ne part...

ARISTE.

Ne pensez plus à lui.
Malgré l'air satisfait qu'il affecte aujourd'hui,
Du moindre sentiment si son ame est capable,
Il est assez puni quand l'opprobre l'accable.

GÉRONTE.

Sa noirceur me confond... Daignez oublier tous
L'injuste éloignement qu'il m'inspiroit pour vous.
Ma sœur, faisons la paix... Ma nièce auroit Valère,

Si j'étois bien certain...

ARISTE.

S'il a pu vous déplaire,
(Je vous l'ai déja dit) un conseil ennemi...

GÉRONTE.

(à Valère.) (à Ariste.)
Allons, je te pardonne... Et nous, mon cher ami,
Qu'il ne soit plus parlé de torts ni de querelles,
Ni de gens à la mode, et d'amitiés nouvelles.
Malgré tout le succès de l'esprit des méchants,
Je sens qu'on en revient toujours aux bonnes gens.

FIN DU MÉCHANT.

DISCOURS

PRONONCÉ

A L'ACADÉMIE FRANÇOISE

PAR L'AUTEUR,

Le jour de sa réception, à la place de M. DANCHET, le 4 avril 1748.

MESSIEURS,

Le sentiment est trop au-dessus des couleurs qu'on lui prête et de l'art qui veut le peindre pour que je puisse me flatter de vous bien exprimer ma reconnoissance; tous les agréments, toute la nouveauté, toute la richesse du discours, ne sont que l'éloquence de l'esprit : il en est une plus persua-

sive, plus chère à ma sensibilité, et plus digne de vous : justifier ici vos bienfaits par leur usage, effacer des essais passagers par des travaux durables, voilà, messieurs, le véritable hommage qui vous est dû, l'éloquence du cœur, vos droits, et mes engagements.

Pourrois-je former d'autres projets et d'autres vœux en entrant dans ce temple de l'éloquence, de la poésie, de l'histoire, de la science des mœurs, et de tous les arts consacrés à l'instruction et au plaisir de l'esprit humain ? temple immortel, où les talents sont encouragés et récompensés, où la grandeur elle-même, non contente d'être associée aux talents, les partage et les embellit; où enfin la critique, toujours aussi utile que sage, les éclaire et les perfectionne. A la vue de ce lieu respectable et des noms célèbres que présentent vos fastes, rapprochés des modèles et des secours, mes premiers sentiments, après la reconnoissance, ne doivent-ils pas être ceux de la plus noble émulation ? et tous mes regards ne s'arrêtent-ils pas nécessairement sur les exemples illustres qui m'apprennent l'emploi du temps, sur la nécessité de se rendre utile à son siècle, et sur la gloire d'apprendre à la postérité qu'on a vécu ?

Tels furent, messieurs, et les principes et les exemples de l'homme estimable que vous venez de perdre : toute sa vie fut appliquée, remplie, et digne de ses modèles ; né avec un esprit facile et fécond, un talent heureux pour la poésie, une ame faite pour saisir et peindre les idées élevées et les sentiments nobles, un jugement toujours maître du talent, M. Danchet avoit joint à ces dons de la nature tous les secours de l'art, toute la culture de l'étude et de la réflexion, les richesses des muses d'Athènes et de Rome, et tous les nouveaux trésors dont le Parnasse de l'Europe est enrichi depuis la fin des siècles barbares et la renaissance des lettres ; instruit, formé par les oracles de la poésie, rempli de leurs beautés, animé de leur esprit, il mérita de parler leur langue, et de partager leurs lauriers.

Je ne m'arrêterai point à caractériser ses différents écrits, ni à rappeler le succès des Tyndarides, de Cyrus, de Nitétis, couronné plusieurs fois sur la scène tragique, et le rang distingué qu'Hésione, Tancrède, et les Fêtes Vénitiennes, tiendront toujours sur la scène lyrique : c'est aux ouvrages à parler de leur auteur ; tout autre témoignage est suspect ou superflu. Mais il est un

tribut plus cher que je puis payer à la mémoire de M. Danchet avec toute l'autorité du témoignage public et avec cette satisfaction du cœur qui accompagne la vérité; un tribut dont je ne dois rien omettre pour sa gloire et celle des talents même; un titre plus honorable que les succès et que le frivole mérite de n'avoir que de l'esprit; un éloge fait pour intéresser également et celui qui le donne et ceux qui l'écoutent : avantage bien rare pour la louange !

Ce n'est pas seulement, messieurs, à l'idée générale d'une franchise respectable, d'une probité sans nuages, et d'une conduite sans variations, que je viens rappeler votre souvenir pour peindre tout le mérite de son ame : je n'ai nommé là que les vertus et les devoirs qu'il partageoit avec tous les véritables honnêtes gens; il n'avoit d'amis qu'eux, il ne pouvoit ressembler à d'autres: mais, pour y joindre des traits plus personnels, un mérite dont il faut lui tenir compte, un avantage qu'il emporte dans le tombeau, c'est de n'avoir jamais déshonoré l'usage de son esprit par aucun abus de la poésie; caractère si rare dans l'art dangereux qu'il cultivoit, et où le talent ne doit pas être plus estimable par les choses mêmes qu'il

produit, que par celles qu'il a le courage de se refuser. Instruit dès sa jeunesse et convaincu toute sa vie que la poésie ne doit être que l'interprète de la vérité et de l'honneur, la langue de la sagesse et de l'amitié, et le charme de la société, il ne partagea ni le délire ni l'ignominie de ceux qui la profanent : au-dessus de cette lâche envie qui est toujours une preuve humiliante d'infériorité; ennemi du genre satirique, dont l'art est si facile et si bas; ennemi de l'obscénité, dont le succès même est si honteux; inaccessible à cette aveugle licence qui ose attaquer le respect dû aux lois, au trône, à la religion, audace dont tout le mérite est en même temps si coupable et si digne de mépris; incapable enfin de tout ce que doivent interdire l'esprit sociable, la façon noble de penser, l'ordre, la décence et le devoir, ses écrits portèrent toujours l'empreinte de son cœur.

Malgré l'opinion presque générale, il n'est pas toujours vrai qu'on se peigne dans ses ouvrages. Il est aisé d'être le panégyriste de l'honneur, l'organe des sentiments vertueux, et l'orateur des mœurs : mais quand on parcourt l'histoire de la poésie, on a quelquefois le regret de trouver les plus belles maximes en contradiction avec la vie

de leurs déclamateurs, et l'élévation des préceptes dégradée par la bassesse des exemples; telle a été la malheureuse destinée de quelques écrivains qui ne prétendoient qu'à la célébrité, et qui n'ont ni connu ni mérité l'estime.

La mémoire de M. Danchet n'a rien à craindre d'un semblable reproche; la candeur, la raison, et la noblesse, que respirent tous ses ouvrages, sont l'histoire de sa vie : heureux, en la perdant, d'obtenir les regrets sincères de tous ceux qui l'ont bien connu ! heureux d'avoir uni à ses talents tous les titres de l'honnête homme et du sage, et d'avoir toujours mis avant le vain bruit de la renommée le soin de s'immortaliser dans l'estime publique !

C'est votre ouvrage, messieurs, ce sont vos biens que je viens d'exposer à vos yeux en parlant de son cœur et de ses vertus; c'est par les principes invariables de cette illustre compagnie qu'il avoit cultivé, enrichi, perfectionné, un naturel si heureux, et sur-tout l'esprit d'union, de déférence et de société, ce caractère si essentiel à la république littéraire, et dont vous donnerez toujours le modèle; caractère de noblesse et de vérité, de force et de lumière, qui, ne connois-

sant ni les honteuses inquiétudes de la jalousie, ni les intrigues de la vanité, ni le tourment de la haine, ni la bassesse de nuire, reçoit et donne avec droiture tous les secours de la confiance, tous les conseils du goût, tous les jugements de l'impartialité; ne voit point un ennemi dans un concurrent; applaudit tout haut aux vrais succès, sans se réserver à les déprimer tout bas; et ne cherche que le bien, le progrès, et l'embellissement des arts. Voilà, messieurs, l'esprit respectable qui vous anime; voilà les lois et l'appui, ainsi que les premiers fondements de l'académie françoise. En ouvrant ses annales, monuments de la vertu ainsi que de la gloire littéraire, on voit avec un sentiment de plaisir qui n'échappe point aux ames généreuses, on voit, dis-je, que l'amitié éclaira la naissance de l'académie. C'est sur une société choisie de sages qui s'aimoient et s'instruisoient réciproquement que le cardinal de Richelieu, ce vaste et profond génie à qui rien n'échappoit de tous les moyens d'illustrer un empire, conçut le plan de cet établissement si honorable à sa mémoire, et si utile aux lettres et à la France.

A ce spectacle, messieurs, au souvenir de votre

origine, frappé de tout l'éclat de ce moment illustre, le premier d'une carrière immortelle, je me plaindrois de l'insuffisance de l'art à rendre en ce jour d'aussi brillantes images, et sur-tout à peindre dignement les traits des deux premiers protecteurs de l'académie, si leur juste éloge ne venoit de vous être tracé en ce moment par un homme né pour parler des hommes d'état, pour leur ressembler, pour leur appartenir par les talents comme par la naissance, et né également pour appartenir aux lettres et aux arts par un goût héréditaire.

Assez d'autres, en rendant hommage à l'académie dans un jour semblable, ont vanté plus heureusement que je ne pourrois faire sa fondation, ses accroissements, ses ouvrages immortels, et ses autres attributs : pour moi, messieurs, si l'honneur de vous appartenir me donne quelque droit de vous rendre compte de moi-même, j'avouerai que, toujours indigné des inimitiés basses et des divisions indécentes dont l'empire des lettres est quelquefois agité, pénétré de vénération pour les exemples contraires que présente l'académie, j'ai cru ne pouvoir mieux satisfaire au tribut public que je lui dois qu'en m'attachant à

faire remarquer et respecter cette heureuse amitié, partie sans doute la plus intéressante de vos fastes, puisqu'elle est l'histoire de la vertu, et que la vertu, dans l'ordre du bonheur public, marche avant les talents.

Cette union qui, en assurant vos progrès, présageoit toute votre gloire, attira plus particulièrement sur vous l'attention du souverain. Louis XIV aux noms sublimes de conquérant et de monarque voulut joindre le titre de votre protecteur. Et qui peut douter que le sentiment généreux de la confiance, et ce concours de forces et de clartés toujours réunies par l'amour de l'intérêt commun, n'aient heureusement contribué aux progrès particuliers de tant de grands hommes qui ont illustré le dernier règne et la nation, et porté à un si haut degré de splendeur l'éloquence et la poésie, ainsi que la pureté, l'énergie, et l'élégance de la langue françoise, devenue par eux la langue de l'Europe? Différents dans leurs genres, mais placés dans la même carrière, rivaux sans division, concurrents dignes de s'estimer, simples et modestes, parcequ'ils étoient vraiment grands, les Corneille, les Bossuet, les Racine, les Fénélon, les La Fontaine, les Despréaux, les Fléchier,

les La Bruyère, furent toujours les exemples de ce caractère d'égalité et d'union qu'ils vous ont transmis. Pourrois-je ne point leur associer dans cet éloge leur contemporain, leur ami, leur rival, que nous avons la douceur de voir ici, cet homme adoré de leur siècle et du nôtre, modèle comme eux d'une vie rendue constamment heureuse par la raison, les graces, et la vertu; d'une vie qui ne peut être trop longue au gré de nos desirs et pour notre gloire?

Que ces hommes divins, qui ont éclairé le siècle que je viens de louer en les nommant, servent plutôt à l'émulation qu'au découragement du nôtre, et que tous ceux qui cultivent les lettres apprennent, messieurs, par les exemples qu'ils ont reçus de vous, et qu'ils en recevront toujours, qu'il est dans tous les temps de nouveaux lauriers.

Pour nous élever au grand, dans quelque genre que ce soit, ne partons point de l'humiliant préjugé que nous sommes désormais réduits au seul partage d'imiter, et au foible mérite de ressembler; les progrès de la raison, des talents et du goût, loin de marquer les bornes de l'art aux yeux des ames supérieures, ne sont pour elles

que de nouveaux degrés d'où elles osent s'élancer. Des astres ignorés, un nouveau monde inconnu à l'antiquité, n'auroient point été découverts dans les deux siècles qui précèdent le nôtre, si cette courageuse émulation n'avoit tracé la route. Par quel asservissement désespèrerions-nous de voir éclore de nouveaux prodiges de l'esprit humain, de nouveaux genres de beautés et de plaisirs, de nouvelles créations? Le génie connoît-il des bornes? attendrions-nous moins de son empire illimité que des combinaisons de la matière, qui, toute bornée qu'elle est par son essence, est si riche, si inépuisable dans les formes qui la varient successivement? D'autres hommes ont vécu: nous qui les remplaçons, qui ne marchons que sur des ruines, ne voyons-nous pas le spectacle de l'univers toujours nouveau au milieu même des ruines qui le couvrent? Les découvertes inespérées, les évènements les plus imprévus, les objets les plus frappants, sont-ils refusés à nos regards? De nos jours une ville entière du nouveau monde vient de disparoître dans la profondeur des mers, nulle trace ne laisse soupçonner qu'elle ait existé; une autre ville de notre hémisphère, cachée aux regards du soleil depuis dix-sept siè-

cles, sort de son tombeau, revient à la lumière, nous offre ses monuments; et, pour rappeler des traits plus intéressants, nos jours n'ont-ils pas vu l'heureuse expérience aller aux extrémités de la terre interroger la nature, et dévoiler des mystères ignorés des autres siècles? Si, après une aussi longue durée de ce globe que nous habitons, la nouveauté peut encore régner sur les êtres matériels, malgré leurs limites, quelle étendue, quelle supériorité de puissance n'a-t-elle pas encore sur les productions, l'essor et les succès de la raison et de l'esprit, sur-tout dans la carrière immense de cet art créateur qui sait franchir les barrières du monde?

Les esprits frivoles et superficiels désavoueront mon espérance, les esprits foibles et timides ne s'élèveront pas jusqu'à elle; c'est au génie qu'appartient le droit d'accepter l'augure et l'honneur de le justifier.

Quelle époque plus favorable pour former cet heureux présage, qui m'est bien moins suggéré par le téméraire espoir de le remplir que par mon amour pour les arts, et par ceux qui m'écoutent, et le temps où je parle? quelle plus vaste et plus brillante carrière pour l'histoire, l'éloquence, et

la poésie, qu'un règne qui leur offre tant de gloire et de grandeur à immortaliser?

Que pourrois-je ajouter, messieurs, à la force et à la vérité des traits sous lesquels on vient de vous offrir l'image de votre auguste protecteur? vous y avez admiré la valeur et la victoire unies à la modération et à l'amour de la paix; la royauté parée de tous les caractères qui font le père de la patrie; l'humanité enfin avec tous les titres du sage et de l'homme adoré. Après ce tableau si ressemblant, où ma foiblesse n'auroit pu s'élever, qu'il me soit seulement permis, pour l'honneur des beaux-arts, de rappeler et d'éterniser ici les bienfaits dont le Sophocle de notre âge vient d'être honoré.

Puissent nos travaux immortaliser les sentiments d'admiration, de respect et d'amour, dont nous sommes pénétrés pour notre monarque auguste! La postérité célèbrera comme nous ses vertus; et dans les siècles suivants tous ceux qui, dans un jour semblable, rendront ici comme moi leur premier hommage à l'académie, en nommant ses protecteurs, s'arrêteront avec complaisance sur l'éloge d'un souverain qui n'aura jamais été loué que par la vérité.

DISCOURS

SUR L'HARMONIE.

Prévenu de tout temps, messieurs, contre le style du panégyrique, je ne prêterois point aujourd'hui ma voix à des louanges si ce n'étoit en faveur d'un art au-dessus des louanges mêmes; art brillant, art consacré dans tous les âges par l'amour de tous les peuples; art sublime par qui la terre s'entretient toujours avec les cieux, et paie encore aux immortels le tribut de ses hommages. A ces traits de lumière qui peut méconnoître l'harmonie? Vos goûts réunis pour elle feront plus ici que ne pourroient faire tous ces mensonges brillants qu'on décore du nom d'éloquence. La réflexion suit volontiers la pente où le sentiment la mène, et toujours l'esprit souscrit rapidement au mérite de ce que le cœur adore. Je ne viens point prouver que la musique doit plaire; c'est une de

ces vérités de la nature dont chacun porte la preuve écrite dans son ame : je ne viens point expliquer comme elle plaît ; c'est un de ces plaisirs intimes dont il faut jouir avec transport sans analyser froidement ses causes : je veux seulement développer, d'abord la dignité de l'harmonie aux yeux de ceux qui la chérissent par instinct sans avoir réfléchi sur son prix ; je veux ensuite démontrer les nombreux avantages de cette science à ceux qui ne la croient que riante et frivole, fortifier le goût de ses amateurs, lui réconcilier ses adversaires, s'il en peut être ; voilà mon projet. La noblesse de l'harmonie, l'utilité de l'harmonie ; c'est sous ces deux idées que je vais réunir et ranger tous ses attributs et toutes ses graces. Déclamations emphatiques, métaphores ampoulées, fastueuses hyperboles, disparoissez, soyez les beautés et les dieux du pédantisme ; la vérité sera ma seule éloquence. Heureux un art dont l'histoire est l'éloge !

PREMIÈRE PARTIE.

La noblesse des arts, comme celle de la naissance, me paroît fondée sur trois illustres prérо-

gatives; l'antiquité de son origine, sa puissance marquée, la vénération des peuples : triple avantage qu'on ne peut contester à la musique : suivons-en les preuves.

Il règne chez les historiens des sciences et des arts un défaut qui leur est commun avec les historiens des peuples et des empires; les uns et les autres, plus épris du merveilleux que du vrai, ont souvent placé dans la fable l'origine de ce qu'ils célébroient : tantôt ils ont choisi à la nation, ou à l'art qu'ils vantoient, des dieux pour aïeux ou pour inventeurs; tantôt dans des ténèbres augustes ils en ont voilé l'origine. La plupart n'ont pu souffrir des commencements simples et obscurs, oubliant que les fleuves les plus majestueux dans leur cours n'ont été d'abord que de foibles ruisseaux, partis souvent d'une source ignorée. Autorisé par ces exemples, je pourrois ou tirer un voile mystérieux sur le berceau de l'harmonie naissante, ou lui prêter une descendance fabuleuse, la faire naître des dieux dans un Parnasse chimérique, ou dans un Olympe imaginaire. Que dis-je? La musique existoit beaucoup long-temps avant que ces dieux, l'ouvrage des hommes, fussent nés dans la fable. A ces pompeuses fictions je pourrois joindre les

songes brillants de Pythagore, vanter la magnifique harmonie des astres, leur marche mélodieuse, leurs révolutions cadencées, et ce concert sublime que forment tous les corps célestes et les cieux divers; mais des rêveries ne sont point mes preuves. Consultons les archives du monde, ces vastes vainqueurs de l'oubli, témoins de tous les temps, et contemporains de tous les arts : que nous diront-ils? que la musique compte autant de siècles de durée que l'univers même. Ils nous apprendront que l'aimable compagne du premier mortel fut l'inventrice des premiers sons mesurés; que dès qu'elle eut entendu les gracieux accents des oiseaux, devenue leur rivale, elle essaya son gosier; que bientôt elle y trouva une flexibilité qu'elle ignoroit, et des graces plus touchantes que celles des oiseaux mêmes; qu'enfin, s'appliquant chaque jour à chercher dans sa voix des mouvements plus légers et des cadences plus tendres, instruite par les amours déja nés avec elle, bientôt elle se fit un art du chant, présent des cieux, par lequel après sa disgrace elle sut souvent adoucir et charmer les peines de son époux exilé du divin Élysée.

Si ce trait peut ne point suffire, ouvrons les fas-

tes sacrés : dès l'entrée des annales saintes [1] nous verrons que Jubal, fils de Lamech, fut le père ou le maître de ceux qui chantoient le printemps de la nature et les bienfaits récents du Dieu créateur au son de l'orgue et des cithares : d'où il est nécessaire de conclure qu'avant Jubal même le chant étoit un art, puisque de son temps la musique instrumentale, faite pour accompagner la voix, étoit déja inventée; soit que cette charmante invention ait été enfantée par le seul génie, soit qu'elle ait été un art d'imitation, et que, comme les oiseaux avoient déja été nos maîtres pour le chant, les zéphyrs l'aient été pour les instruments, et que leur souffle, ou agitant les feuillages par des frémissements légers, ou formant au travers des roseaux une espèce de tendres soupirs et de gémissements harmonieux, ait donné naissance aux flûtes, aux métaux organisés par l'art, et à tous les instruments que l'air anime et vivifie. Avançons : de la jeunesse du monde descendons de siècle en siècle; à chaque pas nous trouverons des vestiges de l'antique noblesse de la musique;

1 Gen., c. IV, 21.

nous la verrons marcher de beautés en beautés, de nations en nations, de trônes en trônes. Née dans l'Orient, la première patrie de l'imagination et du génie, chaque âge à l'envi lui prête de nouveaux agréments. Tour-à-tour le peuple hébreu, l'heureuse Assyrie, la savante Égypte, la sage Grèce, font de l'harmonie une de leurs lois fondamentales; déja par-tout elle devient la dépositaire des monuments de la patrie : je m'explique.

Dans ces premiers temps, où l'on ignoroit encore l'art d'écrire et de peindre la voix, les peuples ne conservoient leurs chroniques que dans des vers qu'on chantoit fréquemment pour en perpétuer le souvenir; par le secours de cette tradition ils rappeloient leur origine, les exploits de leurs conquérants, les préceptes de leurs arts, les louanges de leurs dieux, leur morale, leur mythologie, leur religion. Que dis-je? leur religion elle-même étoit fondée, établie, appuyée sur les secours de la musique; par elle les premiers législateurs des nations étoient sûrs d'engager, de persuader, de soumettre les esprits : ils savoient qu'on ne gagne bien sûrement les cœurs que par l'appât du plaisir; qu'on facilite les devoirs en leur associant l'agrément; qu'il faut parer les vertus, égayer les leçons, dé-

rider la sagesse, orner la raison, et prêter des graces à des lois trop austères, à des vérités trop tristes; ils savoient qu'il faut prendre l'homme dans des filets dorés; que c'est un enfant malade: si pour le guérir on veut lui faire prendre quelque liqueur amère, il faut que les bords du vase soient baignés d'une liqueur plus flatteuse, afin que, trompé par ce salutaire artifice, il boive à pleine coupe la santé et la vie. Ainsi Hermès-Trismégiste, Orphée, le dernier Zoroastre, les gymnosophistes, tous les fondateurs des religions diverses, connoissant le goût naturel de l'homme pour les agréables accords, mirent à profit cette sensibilité; ils donnèrent à l'harmonie l'une des premières places dans le sanctuaire : en donnant des dieux aux nations, ils confièrent au pouvoir et aux règles du chant l'histoire de ces divinités, les hymnes, les lois des fêtes, les coutumes des sacrifices, les chants des victoires, des hyménées, des funérailles, persuadés que leur religion, placée sur l'autel à côté de la paisible harmonie, s'y maintiendroit plus long-temps que si son autorité étoit seulement gravée sur le marbre ou sur les tables de bronze, et que si elle ne régnoit que par la terreur au milieu des feux, et la foudre à la main.

Ici peut-être quelqu'un en secret m'interrompt et me dit : J'avoue l'antiquité de la musique : mais qu'étoit-ce que la musique des anciens ? c'étoit sans doute l'enfance de l'art, des chants sans délicatesse, des voix sans goût, des airs sans mouvement, des instruments sans ame, une harmonie sans expression, du bruit sans accords ; enfin, poursuit-on, comparer la musique ancienne à celle des derniers âges, c'est comparer le premier crépuscule du matin, l'éclat douteux de l'aurore, au soleil dans sa course. Illusion ordinaire du préjugé ; les siècles sont rivaux et réciproquement ennemis : le siècle présent croit toujours avoir surpassé ceux qui l'ont précédé, et ne rien laisser à perfectionner à ceux qui doivent le suivre ; mais (j'ose le dire sur la foi d'un savant critique [1] de nos jours, très profond connoisseur de l'antiquité) oui, la musique ne fut peut-être jamais plus régulière que chez les premiers peuples : alors dans son printemps, telle encore qu'une jeune nymphe, belle sans fard, vive sans affectation, elle marchoit à la suite de l'aimable nature ; depuis ces précieux jours, souvent déchue de l'état parfait,

1 Dom Calmet,

elle est à présent plus occupée à recouvrer ce qu'elle a perdu de beautés qu'à s'en chercher de nouvelles. En effet les premiers enfants de la nature, ses favoris, avoient-ils moins que nous le don de l'invention? les anciens avoient-ils moins de passion pour la belle harmonie? chez eux les musiciens étoient plus illustres; chez eux la musique produisoit de surprenants effets, que la nôtre ne produit plus; par elle on voyoit des séditions apaisées, des combats arrêtés, des tyrans fléchis, des frénétiques calmés, des mourants sauvés du tombeau. Doutera-t-on de ces prodiges attestés par les auteurs profanes, si l'on se rappelle ceux qu'attestent les monuments sacrés? Ici les Israélites devenus subitement prophètes du Seigneur au seul son des instruments [1], subitement frappés d'une sainte ivresse, subitement instruits de l'histoire de l'avenir; là le premier roi d'Israël [2] du sein des fureurs infernales ramené au calme et rendu à la paix par les accords de la harpe. Tant de faits brillants permettent-ils encore d'ignorer les charmes de l'antique harmonie? Qu'on ne dise

1 1. Reg. xviii, 6.
2 1. Reg. ixv, 23.

point que la musique ancienne étoit trop simple, trop peu variée; déja l'ivoire, l'airain et les bois précieux s'étoient animés sous les doigts légers de l'harmonie : alors même on connoissoit plusieurs instruments inconnus à notre musique; car où sont maintenant les lyres antiques, les hazurs du peuple hébreu, les sistres dorés de Memphis, les kinnors de Tyr, les nables de Sidon? à peine leurs noms sont-ils venus jusqu'à nous, la mémoire même en a péri; mais il reste toujours vrai que leurs effets tenoient du prodige : preuve victorieuse que l'ancienne musique n'étoit point sans force et sans beauté, puisqu'elle n'étoit point sans pouvoir; seconde prérogative de l'harmonie. Sa puissance marquée, seconde preuve de la noblesse de cet art.

Sans que je parle, messieurs, déja cette puissance est assez prouvée : tout l'empire de la nature est l'empire de l'harmonie; tout ce qui respire, tout ce qui est né sensible, subit sa loi. S'il est quelqu'un qui l'ose contester, il est sans entrailles, il est né sans doute dans l'absence des graces, et sous un astre sinistre, au sein des rochers impitoyables, et parmi les animaux farouches. Que dis-je? les rochers mêmes et les plus

farouches animaux sont sensibles à de touchants accords, et tiennent plus de l'humanité que ce cœur inflexible. A la voix de l'harmonie, cette reine aimable de l'air, les êtres les plus insensibles sont animés, les êtres les plus tristes sont égayés, les êtres les plus féroces sont attendris; par-tout où elle passe, la nature s'embellit, le ciel se pare, les fleurs s'épanouissent : elle entre dans une solitude vaste, muette et désolée; bientôt par elle tout se réveille, l'affreux silence s'enfuit, tout vit, tout entend, tout prend une voix pour applaudir; sommets des collines, ruisseaux, vallons, antres des bois, tout répond à l'envi; l'air par ses doux frémissements, l'onde par son murmure, les oiseaux par leur ramage, les feuillages même par leur agitation harmonieuse; les zéphyrs en prolongent le plaisir d'échos en échos, de rivages en rivages : Amphion touche la lyre, les montagnes s'animent, les pierres vivent, les marbres respirent, les rochers marchent, des tours s'élèvent, une ville vient d'éclore; je vois Thèbes.

Sur quel nouveau spectacle mes yeux sont-ils transportés? ô crime! d'avares nochers vont précipiter dans les eaux un favori de Polymnie : Cruels, arrêtez! ah! du moins avant sa chute qu'il lui soit

permis de prendre encore une fois sa lyre! Il la touche; à ses accents Amphitrite se calme, les aquilons s'envolent, les monstres des mers s'élèvent au-dessus des flots tempérés, et se rassemblent autour du vaisseau barbare : Arion en est précipité; un dauphin le reçoit, le porte au sein des vertes ondes, et le rend aux rives lesbiennes. C'est peu : l'empire de la terre et celui du trident ne suffisent point à la puissante harmonie; elle va porter ses conquêtes hors du monde même, et sur des plages inconnues au dieu du jour. Eurydice n'est plus : tendre époux et toujours amant, le chantre de la Thrace ose quitter les régions de la lumière; à la lueur du flambeau de l'Amour il perce les profonds déserts du chaos; vivant il descend chez les morts; sa lyre triomphante va lui frayer des chemins que ni l'or, ni les armes, ni la beauté, n'ouvrirent jamais à des êtres animés : il marche intrépide; déja il a pénétré aux brûlantes rives du Phlégéton, il passe; à sa suite la troupe ailée des Amours traverse l'onde noire: Orphée chante; à ses tendres accords l'éternelle nuit perd son horreur, l'éternel silence a cessé, l'éternel sommeil est interrompu; la mort retarde ses fureurs, un peuple d'ombres voltigeantes entoure le fils de

Calliope; les tourments du Tartare sont suspendus; Porphyrion, Sysiphe, Ixion, Tantale, éprouvent de plus doux moments; Tisiphone est désarmée, la Parque oisive, Mégère attendrie; le monarque des mânes lui-même, tyran jusqu'alors inexorable, s'étonne de se trouver sensible; trois fois il résiste, trois fois il est fléchi.

Telles sont, messieurs, les images parlantes et les éloquentes allégories sous lesquelles la première antiquité se plaît à nous peindre la puissance de l'harmonie dès les temps héroïques. Mais, pour marcher plus sûrement à la vérité, levons, si vous voulez, cette écorce des fables et ce voile de la fiction; en voici la réalité. Par ces arbres animés, par ces rochers émus, par ces monstres attendris, nous comprendrons, et il est vrai, que les premiers humains, se sentant encore du chaos, encore errants, sans lois, sans mœurs, sans patrie, habitants enfin des antres sauvages, furent humanisés, attirés dans des murs, réunis sous des lois par les accords de quelques mortels déja plus cultivés, qui, dans des chansons engageantes, leur vantoient la beauté de la raison, les avantages de la société, les charmes de l'ordre. Par ces tourments infernaux soulagés et suspendus, nous com-

prendrons, et il est vrai, que souvent l'harmonie enchanta les maux et suspendit la douleur [1]. De plusieurs preuves incontestables de cette vérité, je ne veux que celle que nous offre cet insecte fameux et funeste aux champs de Tarente : mais ta puissance salutaire, harmonie charmante, fut toujours plus marquée encore sur les douleurs profondes de l'esprit ; seule tu connois les chemins du cœur, seule tu sais endormir les chagrins importuns, assoupir les noirs soucis, éclaircir les nuages de la sombre mélancolie ; seule, par la rapidité de tes sons, tu viens rendre au sang, trop lent dans ses canaux, une circulation plus agile, une fluidité plus facile aux esprits engourdis, un jeu plus libre aux organes appesantis. Que je sois plongé dans un morne silence et dans de léthargiques rêveries, où trouverai-je un charme à mes ennuis opiniâtres ? Sera-ce dans la raison ? je l'appelle à mon secours ; elle vient, elle m'a parlé; hélas ! je soupire encore : dans nos peines la raison elle-même est une peine nouvelle; on cesseroit de souffrir si l'on cessoit de penser. Sera-ce dans l'enjouement des conversations amusantes ? hélas ! a-t-on la force de

1 Athénée, l. IV, ch. 14.

s'égayer avec autrui quand on est mal avec soi-même? Sera-ce enfin dans vos pompeux écrits, philosophes altiers, stoïciens orgueilleux? importuns consolateurs, fuyez; en vain me prêcheriez-vous sous des termes fleuris une patience muette, une insensibilité superbe, une constance fastueuse; vertus de spéculation, philosophie trop chimérique, vous ne faites qu'effleurer la superficie de l'ame sans la pénétrer, sans la guérir. Suis-je donc percé du trait mortel? les chagrins sont-ils invincibles? non: vole dans mon cœur, riante harmonie; une voix touchante vient frapper mon oreille, déja le plaisir passe dans mes sens, des images plus gracieuses brillent à mon esprit, je me retrouve moi-même, je suis consolé: ainsi, à la gloire de cet art, souvent mille raisonnements étudiés du pointilleux Sénèque valent moins pour distraire nos peines qu'une symphonie gracieuse du sublime Lulli.

Veut-on encore une preuve plus persuasive du pouvoir de l'harmonie, une de ces preuves de sentiment qui portent avec elles la conviction; qu'on parcoure avec moi la nature, qu'on l'examine, qu'on l'interroge, non-seulement dans ces esprits exercés, dans ces caractères cultivés, à qui les soins

de l'éducation, joints à une raison lumineuse, ont inspiré le goût des arts charmants ; mais dans ceux même qui semblent être réduits au seul instinct, dans les enfants, dans les habitants des campagnes, dans les sauvages, dans les barbares, dans les animaux même ; par-tout on reconnoîtra que tout ce qui vit a des liaisons naturelles, des convenances intimes, des rapports nécessaires avec la douce mélodie.

Interrogeons la nature dans les ombres de l'enfance : je vois un berceau ; un foible enfant y pleure, une mère alarmée le menace, tonne, éclate ; il redouble ses plaintes : elle chante, il est calmé ; déja il a interrompu ses cris pour entendre des sons plus mesurés ; il les imite même, il y répond par un murmure inarticulé : tel le jeune oiseau, sous l'aile de sa mère, apprend d'elle son ramage ; il étudie ses airs, il les répète ; et dès avant son premier essor il se prépare aux concerts des bois.

Interrogeons la nature dans l'ignorance des campagnes. Je vois un peuple grossier, stupide, aveugle : qu'on lui développe les richesses de la poésie, les graces de l'éloquence, les charmes de la peinture, l'industrie de la navigation, les beautés de l'architecture ; privé de goût et de lumières, il

entend sans comprendre, il voit sans admirer, il reste insensible, il ignore ces plaisirs; mais que, parmi ce même peuple, de beaux airs se fassent entendre, il se réveille, il devient attentif, il est ému; le sentiment se déclare, je reconnois l'humanité. Aussi voit-on chaque jour les habitants des hameaux revenir du travail, et rentrer dans les bergeries au son des flageolets et des musettes, dès que l'étoile du soir revient sur l'horizon; aussi les voit-on, dans les jours de leurs fêtes, danser, et fouler l'émail des prés fleuris au bruit des chansons et des chalumeaux légers.

Interrogeons la nature dans l'horreur des plus sauvages contrées, de ces îles séparées du reste du monde, de ces régions barbares dont les habitants sont aussi féroces que les lions et les ours leurs concitoyens : les dieux des autres arts n'eurent jamais de temples sous ces tristes climats; la seule harmonie a su les rendre tributaires de ses attraits, elle seule a su pénétrer ces cœurs inaccessibles aux autres graces : il n'est point de rivage si désolé ni d'écho si barbare, qui n'aient répété des chansons. L'amour de l'harmonie perce à travers la plus épaisse barbarie, à travers les plages glacées de l'Ourse, et les arènes de la zone brûlante. Les Hu-

rons impitoyables, les cruels Macassars, les Caraïbes sanguinaires, les cannibales inhumains, ont leur musique, leurs chants de paix, de guerre, de triomphe; avant de commencer ces festins homicides dans lesquels ils dévorent les captifs que la victoire leur a soumis, pleins d'une farouche alégresse, ils forment des danses ensanglantées autour des victimes dont ils vont être les tombeaux : je dis plus, ils chantent eux-mêmes leur propre trépas. Du milieu des supplices, du sein des feux lents qui les entourent, ces héros barbares rappellent leurs anciens triomphes dans leurs chansons funèbres; et, consolés par ce doux souvenir, ils expirent dans le sein de l'harmonie, et lui consacrent leur dernier soupir.

Pour dernière preuve, sortons, si vous voulez, messieurs, sortons de la nature raisonnable; interrogeons les animaux, interrogeons le peuple ailé des airs, le peuple muet des ondes, le peuple fugitif des forêts et des rochers; tous se montreront sensibles à l'harmonie. L'aurore ouvre les portes du jour, la nature s'éveille; déja les oiseaux ranimés annoncent la lumière et saluent le soleil naissant par leurs concerts amoureux; rivaux pleins d'une vive émulation, ils se cherchent, ils

dustrieux vigneron sur les coteaux qu'il cultive? que fait le berger toujours errant avec son troupeau? que fait le forgeron laborieux parmi les flammes dont il est environné? que fait sur le rivage le pêcheur impatient? que fait dans sa prison flottante le rameur captif, le forçat infortuné? que font tant d'autres mortels dévoués à la solitude ou au malheur? ils chantent, et par le chant ils écartent le chagrin; ils semblent hâter le temps, ils abrègent les heures trop lentes: ainsi le solitaire ennuyé chante dans son désert, le voyageur dans l'horreur des bois, l'exilé dans sa retraite, le captif dans ses fers, le prisonnier dans ses ténèbres, l'esclave dans les mines et dans les carrières profondes: du centre de la terre où il est enseveli vivant, ses chants s'élèvent jusqu'à la région du jour. Par un penchant invariable, par un instinct commun, par un goût universellement consenti, tout annonce, tout atteste que l'harmonie est un plaisir nécessaire à la nature. Si nous examinons les autres plaisirs, ne leur trouverons-nous pas ou moins d'étendue, ou moins de pouvoir, une volupté moins pure, des sensations moins délicieuses? il est des plaisirs de caractère et d'opinion goûtés chez un peuple, inconnus aux autres; l'harmonie

réunit tout les goûts. Il est des plaisirs d'arts et de littérature accordés à peu d'hommes cultivés ; l'harmonie n'en excepte presque aucun de ses faveurs. Il est des plaisirs muets, inanimés, qui ne parlent qu'aux yeux sans rien dire au cœur, tels sont les spectacles que nous offre le pinceau ; l'harmonie ne manque point de sentiment. Il est des plaisirs languissants, émoussés, trop uniformes ou trop tôt épuisés ; est-il un plaisir plus brillant, plus diversifié, plus intarissable que celui de l'harmonie ? plaisir puisé dans la nature, plaisir enfin si nécessaire, et dont la privation doit être si sensible, que le Seigneur Dieu lui-même, prêt à punir Tyr criminelle, menace cette ville par la voix du prophète [1] de faire cesser dans ses murs le son des cithares et le plaisir des concerts ; témoignage sacré des charmes et de la puissance de l'harmonie ! S'étonnera-t-on après cela qu'elle ait eu la vénération des peuples de tous les temps et de toutes les contrées ? Troisième preuve de sa noblesse.

Ne peut-on pas, messieurs, dire d'une belle voix ce qu'on dit de la beauté même, qu'elle est citoyenne de tous les pays ; qu'elle est, comme la

[1] Ézéchiel, XXVI, 13.

langue de l'amour, la même pour tous les peuples, et qu'elle porte par-tout les marques de l'empire ? En effet, comme la beauté, une voix brillante n'est nulle part étrangère; par-tout elle a ses droits victorieux; reine des rois même, elle peut parcourir l'univers en souveraine; sous quelque ciel qu'elle se trouve, semblable à l'astre du jour, elle n'est jamais hors de son empire, et par-tout où il est des cœurs elle a des sujets et des autels : tel a été chez toutes les races l'éclatant avantage de l'harmonie. Les autres arts depuis leur naissance ont vu souvent leurs honneurs interrompus, soit par les fureurs de Mars, soit par les règnes contraires aux muses; il a été des siècles de ténèbres, des temps léthargiques, des jours de décadence et de barbarie pendant lesquels le dieu du goût étoit exilé du monde, les lettres savantes anéanties, les muses muettes, les arts au tombeau sans adorateurs et sans Mécènes, enfin toutes les sciences éclipsées ou voilées dans un coin de la terre: mais dans cette nuit commune jamais la musique ne perdit ses clartés; ses rayons percèrent toujours à travers les nuages de l'ignorance; jamais ses temples ne furent déserts ni ses autels sans fleurs. Ecoutons les témoins qui nous en restent dans les

monuments sacrés et profanes; ils nous diront que tous les siècles, et sur-tout les siècles polis, ont été marqués par des honneurs constamment décernés à l'harmonie; ils nous diront qu'elle a été recommandée par les plus sévères philosophes, cultivée par les plus grands héros, chérie dans les plus sages républiques, illustrée par les plus puissants monarques, la science favorite des conquérants et des rois : l'Égypte nous dira que le dernier de ses Ptolomées [1] s'honora du nom dû à l'harmonie, sur le modèle des magistrats de Thessalie [2]. Si nous nous arrêtons un instant chez les Grecs, ils nous rappelleront que leur Olympe étoit peuplé de dieux amateurs de l'harmonie; que leur Parnasse, temple des concerts parfaits, étoit présidé par le souverain de la lyre; que les plaisirs de leur Élysée étoient des concerts éternels; que les tourments de leur Tartare n'étoient pas seulement un enchaînement de tortures, un océan de feux implacables, mais encore une discorde de voix, une horrible confusion de cris douloureux, une dissonance éternelle de gémissements lugu-

1 Ptolomée Aulètes.

2 Les proorchestres. Lucien.

bres ; ils nous apprendront que dans les beaux siècles d'Athènes il étoit honteux d'ignorer la musique ; que les sages de l'aréopage étoient ses disciples ; qu'elle étoit une des parties de la politesse attique ; que Socrate lui-même, ce mortel estimé des dieux et loué par eux, apprit de nouveau dans sa vieillesse à toucher le luth ; que quiconque vivoit sans goût pour cet art étoit regardé comme un mortel stupide qui n'avoit jamais sacrifié aux Graces. Ainsi, dans un festin, Thémistocle, ayant refusé de prendre la lyre à son tour, fit naître le préjugé d'une éducation négligée. De ces amas de témoignages il résulte, je l'avoue, une preuve lumineuse et satisfaisante ; mais c'est peu : oublions tant d'éloges humains, foibles crayons de la dignité de l'harmonie ; ne prenons que sur les autels les guirlandes dont nous la couronnons. Oui, messieurs, c'est sous cet aspect sacré que j'aime surtout à envisager les honneurs distingués de cette science majestueuse ; j'aime à la voir singulièrement préférée à toutes les autres pour parler aux dieux, pour leur porter l'encens du monde, pour publier leur grandeur, pour désarmer leur colère. Jetons un regard sur toutes les religions de tous les temps : ici les temples d'Isis et d'Osiris

retentissent du son des sistres de Canope; là, dès l'aube du jour, les mages de la Perse et les ignicoles prennent leurs harpes d'argent pour recevoir le soleil prêt à sortir du sein de l'onde, pour obtenir ses premiers regards, et pour adorer dans cet astre le feu éternel, le radieux Oromaze, dieu de leurs pères; plus loin le noir brachmane remplit les bords du Gange des hymnes de l'aurore. Ici les rives grecques répètent chaque jour le nom de Jupiter Olympien; là, les rives hespériennes retentissent des danses guerrières et du chant des Saliens, tandis que les rivages germaniques et les échos de nos contrées répètent au loin le nom du sanguinaire Teutatès chanté par les druides. Ainsi l'ont pratiqué tous les peuples : ils chantoient dans leurs mystères, non-seulement pour parler aux immortels sur des tons supérieurs au langage vulgaire, mais encore pour fixer l'attention du peuple assemblé, pour pacifier les sens, pour régler les esprits par la justesse des sons, pour échauffer les cœurs, pour les préparer à la présence des dieux. Que dis-je cependant? pourquoi m'arrêter si longtemps sur les honneurs de la musique idolâtre? C'est à toi seule, ce n'est qu'à tes sacrés accords que je dois ma voix, harmonie sainte du peuple

choisi; toi qui portas si souvent aux pieds du Dieu d'Israël les hommages reconnoissants de son peuple! N'étoit-ce pas sous tes auspices que les Israélites s'avançoient au combat? Précédés des enseignes triomphantes du Seigneur, les chantres consacrés marchoient à la tête des bataillons; unissant leurs voix sublimes aux instruments militaires, ils imploroient les secours du Dieu des armées. Et ne durent-ils pas même un triomphe à l'harmonie? Josué assiége Jéricho : ce n'est point à l'effort des armes que cette conquête est réservée: par l'ordre suprême du ciel les sept premiers sacrificateurs prennent des trompettes harmonieuses; Jéricho va périr; les trompettes sonnent sa ruine, ses tours chancellent; le Seigneur parle, les murs tombent, Jéricho a été pris.

Mais franchissons le vaste intervalle des temps; hâtons-nous d'arriver aux jours de David, époque la plus magnifique des honneurs de l'harmonie; c'est par ce roi que nous la verrons introduite dans les tabernacles du Seigneur; elle y entre suivie des filles de Sion, pour soutenir la majesté du lieu saint, pour augmenter la pompe des sacrifices, pour relever le spectacle de la religion. David luimême précède, en dansant, l'arche auguste; il

règle ses pas légers sur les sons de sa harpe ravissante ; dans tous ses cantiques, monuments éternels de son amour, il demande que ses accords soient mille fois répétés sur la cithare, sur la cymbale, sur l'orgue, sur la trompette; il réveille tous les échos du Jourdain ; il invite la nature entière à chanter son auteur, à ne faire de toutes ses voix qu'un concert de louanges, de gratitude et d'adorations unanimes : aussi les soins et les bienfaits de ce prince religieux avoient-ils rendu les lévites les premiers musiciens de l'univers ; ainsi le publioit la renommée. C'est par là que, pendant les jours de la captivité, les peuples de l'Euphrate invitoient les tristes Hébreux à leur apprendre quelques-uns de leurs airs si vantés : mais Israël exilé ne peut chanter loin des champs de Solyme ; il ne peut que gémir, ses harpes en silence sont suspendues aux saules du rivage : tel l'oiseau captif néglige son chant, ou, si son gosier s'ouvre quelquefois, ce n'est qu'aux soupirs, sa voix est morte aux délectables accents. Enfin, messieurs, parcourez toutes les pages de la loi antique, par-tout vous rencontrerez, ou des concerts de louanges, ou des cantiques de victoire, ou des chants de funérailles; il semble qu'aucune voix mortelle n'est

digne de l'oreille du Seigneur si elle n'est portée au trône de la toute-puissance sur les ailes de l'harmonie, au travers des nuages d'encens. Dans des sacrifices plus parfaits la loi nouvelle a conservé à la musique sa place dans les sanctuaires. Oui, dit l'oracle de l'Afrique, le pasteur et l'ornement d'Hippone : « Je ne puis trop approuver les chants « dont retentissent nos temples ; par ces augustes « accords je me sens vivement ému, pénétré de « cette horreur sacrée qu'inspire la demeure de « Dieu, frappé d'un respect profond, saisi d'une « sainte ivresse, nouveau Paul, je suis dans les « cieux, mon esprit est enlevé au-dessus de lui-« même, il s'élance jusqu'au triple trône du Très-« Haut, il se croit admis aux concerts éternels des « intelligences suprêmes, et mon cœur embrasé « va se perdre dans le sein de la Divinité. »

Dans cette uniformité de suffrages acquis à l'harmonie peut-il être une vénération plus marquée, plus suivie, plus incontestable ? Cette gloire de l'art a toujours rejailli sur ses artistes : souvent les favoris de l'harmonie furent illustrés par les couronnes, par les lauriers, par les pompes triomphantes, par les applaudissements des théâtres, par des statues érigées, par des mausolées, par des

inscriptions mémorables, par les honneurs même de l'apothéose, enfin par tous les monuments publics inventés chez les peuples divers pour immortaliser les talents. De là ils sont encore une nation chère et sacrée aux mortels; avantage souvent refusé aux nourrissons des autres sciences. On évite un sophiste, on néglige un géomètre, on fuit un critique, on siffle un chimiste, à peine remarque-t-on un grammairien; on aime au contraire, on recherche un élève de l'harmonie; il est le citoyen de toutes les contrées, l'homme de toutes les heures, l'égal de tous les hommes de goût et de sentiment; le monde entier est sa patrie. De là vient encore que le souvenir des musiciens illustres des siècles supérieurs est beaucoup plus aimable et plus précieux à l'esprit et à l'humanité que le souvenir des conquérants les plus renommés, faux héros, tyrans réels. Les conquérants étoient nés pour la perte du monde, les musiciens illustres pour son bonheur: les uns, avides de funérailles, ont porté les larmes, la discorde, la mort; les autres, toujours bienfaisants, toujours applaudis, ont porté par-tout la paix, la concorde, le plaisir: la terre consternée s'est tue devant ceux-là; par ceux-ci la terre rassurée a retenti de sons

pacifiques : les conquérants, couronnés de sanglants lauriers, sont sortis de la vie souvent par une fin précoce, toujours chargés de la haine des peuples indignés, perdus sans être pleurés ; les musiciens fameux, couronnés de myrte et de roses, et paisiblement expirés, ont emporté chez les morts les regrets des nations. Oui, le nom d'un tendre Orphée sera toujours plus chèrement gardé au temple de mémoire que le nom d'un fougueux Alexandre.

Telle est la noblesse de la musique, noblesse fondée sur l'antiquité de son origine, illustrée par sa puissance suprême, confirmée par la vénération de tous les temps et de tous les peuples. Mais aux preuves de sa dignité joignons celles de son utilité ; louange pour cet art plus délicate encore que la première.

SECONDE PARTIE.

Quand la musique ne seroit qu'un art enjoué, qu'une science riante et de pur agrément, par là même ne seroit-elle pas une science utile, un art même nécessaire ? car est-il rien de plus nécessaire

à l'homme qu'un plaisir innocent? le plaisir n'est-il pas chaque jour un des besoins de l'humanité? Mais allons à la conviction par des routes moins détournées. La république doit à l'harmonie de plus solides bienfaits que des plaisirs infructueux. Je sais, messieurs, que j'avance un paradoxe, disons mieux, une vérité peu développée, mais à qui il n'a manqué que l'occasion d'éclore; osons donc l'amener à la lumière, lui donner ses couleurs, et la revêtir de toutes les preuves que la réflexion et l'expérience offrent de nous en fournir. Au reste je ne hasarde point un sentiment isolé et sans auteurs, quand je soutiens que le mérite de la musique ne se borne point au gracieux, et qu'il s'étend jusqu'à l'utile; je ne fais que me ranger au sentiment reçu chez la sage antiquité. En effet, si l'importance de cet art n'avoit été dès-lors reconnue, les législateurs de l'Égypte, de la Perse, d'Athènes, les maîtres des nations auroient-ils fait une loi de l'harmonie? s'ils n'avoient jugé sa durée nécessaire aux destins heureux des empires, l'auroient-ils fait marcher de front avec la religion? l'auroient-ils munie de ce sceau consacré par la main de l'immortalité même? Lycurgue, en voulant former une république de héros, auroit-il in-

scrit l'harmonie dans le livre austère des lois de Lacédémone? auroit-on lu cette inscription sur la façade de l'école de Pythagore : « Loin d'ici, pro-« fanes! que personne ne porte ici ses pas s'il « ignore l'harmonie; profanes, loin d'ici! » Platon en auroit-il admis l'étude dans sa république de sages, ou d'autant de dieux? Aristote, son disciple, et tant d'autres philosophes, héros du lycée, du portique, du prytanée, du capitole, en auroient-ils recommandé l'usage comme d'une science également née pour le bien des mœurs, pour les progrès des vertus, pour l'embellissement des arts, pour l'union des humains, pour la paix du monde? Voilà les maîtres dont j'apprends l'utilité de l'harmonie : si je m'égare sur les traces de ces guides illustres, il est plus beau d'errer par cette hardiesse généreuse à dévoiler des vérités nouvelles qu'offre un hasard heureux, que de ramper avec ces ames foibles, ces esprits trop sages ou trop superstitieux, ces génies serviles qui n'osent sortir un instant du cercle des vérités établies, ni marcher dans des routes, s'ils n'y trouvent des vestiges. Mais non, messieurs, ce n'est point par la date ancienne de ce sentiment, ni par les grands noms de ses premiers partisans que je dois vous per-

suader; sans prétendre subjuguer votre raison ni forcer votre consentement, je veux que, convaincus par vos lumières, vous vous rendiez vous-mêmes à l'évidence.

Nous pouvons envisager la république sous deux rapports, et comme un état politique, et comme un état littéraire. Une science, pour mériter le nom d'utile, doit également contribuer au bonheur du premier et à l'embellissement du second; elle doit, pour le bonheur de la république politique, épurer, polir les mœurs, adoucir, rectifier les passions, unir, associer les esprits des citoyens; elle doit, pour la gloire de la république littéraire, enrichir, aider, embellir les arts savants: or peut-on contester à l'harmonie ce double titre? utile aux mœurs qu'elle purifie, utile à l'union des esprits, elle est conséquemment utile à la république politique; utile aux doctes arts qu'elle embellit, elle est utile conséquemment à la république littéraire.

Si le pouvoir des accords seul est si grand sur les cœurs, quelle puissance ne doivent point avoir sur les mœurs des préceptes embellis par ces mêmes accords, vivifiés par leur charme inexprimable? Car tel fut toujours, et tel doit être

encore le but de la sublime harmonie. Dans ses vrais caractères elle est une science instructive, mais plus enjouée que les autres sciences; elle est une philosophie aimable, mais plus précise, plus efficace, plus agissante que les autres philosophies; elle est une morale vertueuse, mais moins glacée, moins aride, moins pesante que celle des Zénon et des Chrysippe, mieux apprêtée, plus mesurée à nos foiblesses, plus appropriée au goût de l'humanité: ainsi le pensoient les premiers sages, les rois philosophes, et les premiers législateurs des monarchies antiques; ils avoient étudié l'homme, ils l'avoient vu dès-lors tel que nous le voyons encore aujourd'hui: l'esprit humain, né libre, et peut-être rebelle, ne souffre des maîtres qu'à regret; impatient de tout joug, honteux d'avouer ses ténèbres, jaloux de son indépendance naturelle, sur-tout dans ses opinions, il ne se plie qu'avec peine aux préceptes d'autrui, il ne consent point volontiers qu'une autorité étrangère règne sur ses sentiments: dans quel dédale d'illusions et de prestiges ne va-t-il pas s'engager s'il marche *indéfendu*, si la raison, telle qu'Ariane, ne lui offre le fil secourable? que d'écueils! que de précipices entr'ouverts autour de lui vont l'en-

gloutir, s'il est laissé à lui-même, s'il vogue sans pilote et sans boussole, sans phare et sans étoiles! il faut donc lui trouver un maître ingénieux, qui n'affecte point l'air de maître, qui n'en prenne jamais les tons altiers, qui, par des chemins détournés et couverts, vienne réformer ses idées sans révolter sa délicatesse; qui sache l'intéresser, lui présenter le devoir sous l'air du plaisir, le mener au vrai par des sentiers fleuris, et le tromper enfin au profit de sa raison. Telles étoient les vues politiques, les ressorts délicats et les égards ingénieux des sages dont j'ai parlé; or ce Protée habile, ce maître aimable des mœurs, ils crurent l'avoir trouvé dans l'art chéri dont je vous offre l'image. Dès-lors les prêtresses de l'harmonie chantèrent, sur le ton majestueux du mode dorique, le culte des dieux, les nobles sentiments, le respect des lois, l'amour de la patrie, le mépris de la mort, et l'immortalité; ainsi la leçon passa dans les ames à la faveur de l'agrément; le plaisir de l'oreille devint le maître du cœur et de ses jeux; l'esprit remporta la connoissance du vrai et l'empreinte des vertus.

Ton but seroit-il donc changé, héroïque harmonie? Pourquoi ne pourrois-tu plus sur les

mœurs ce que tu pouvois autrefois sur elles ? Mais ce doute t'est injurieux ; dans la licence même de nos jours tu gardes encore tes droits souverains, tu viens répandre encore tes clartés, tu sais instruire et toucher : ici tu célèbres les vertus tranquilles du citoyen ; là, les vertus éclatantes du héros : ici tu chantes l'innocence couronnée ; là, le crime foudroyé : ici tu viens réveiller l'oisive indolence des grands endormis sur les roses ; jusque dans les bras de la molle volupté, tu viens leur apprendre des vérités qu'ils n'aiment point à lire ; l'amour de tes agréments leur fait regagner ce que le dégoût de la lecture leur fait perdre d'instruction : ici tu attires l'impie dans les temples saints ; oui, l'impie même ; son oreille, fermée aux autres préceptes, peut encore s'ouvrir à tes sons pénétrants ; là, tantôt par tes foudroyants accords troublant les airs effrayés, tu frappes, tu intimides, tu consternes le profanateur, tu lui peins un Dieu vivant, terrible, inévitable, qui descend la flamme à la main, porté sur les ailes des tempêtes, précédé des tonnerres exterminateurs, et suivi par l'ange de la mort. Dans tes sons menaçants l'impie croit entendre la marche formidable de son juge, le bruit de son char de

feu, la chute des torrents enflammés, l'horreur du noir abyme, l'arrêt irrévocable; tantôt, par des symphonies plus douces et plus consolantes, tu suspends son effroi, tu lui rends la confiance, tu lui peins dans un nuage de fleurs le Dieu de la clémence prêt à pardonner, si l'impie sait gémir, et, la cendre sur la tête, éteindre dans ses larmes les feux de l'éternelle vengeance. En dis-je trop, messieurs? n'avez-vous pas souvent éprouvé vous-mêmes les grands sentiments que l'harmonie sait produire dans les sanctuaires, et ce pouvoir qu'elle a sur les esprits et sur les mœurs?

Doutera-t-on qu'elle sache éclairer, ennoblir, élever l'esprit? Ignore-t-on que les élèves de Zoroastre commençoient la journée par un concert harmonieux? ils vouloient par là préparer l'ame à contempler la vérité, persuadés que, par les mouvements doux et mesurés de la musique, l'ame, retirée en elle-même, entroit dans cette égalité, dans ce silence des sens, et dans cet équilibre parfait que demandent les spéculations épurées, et qu'ainsi affranchie des obstacles de la matière et de la chaine des passions, elle s'élançoit sur des ailes plus rapides au temple du vrai, au commerce

des intelligences éthérées, à la confidence des dieux : ces mêmes sages terminoient la journée au son des flûtes douces et des airs lydiens, pour ramener l'esprit égaré pendant le jour sur des objets étrangers, pour mieux l'apprêter aux faveurs du dieu des pavots, et pour rappeler le paisible silence et les songes riants.

Doutera-t-on que la musique sache calmer les passions violentes? Les annales de l'histoire et les fastes de la poésie nous montreront par elle la rage désarmée, la fureur fléchie, la sédition étouffée, la colère ralentie, l'audace réprimée, l'impétuosité d'Achille tempérée par la lyre; et les pages saintes nous peindront souvent le perfide Saül ramené des fougues infernales par les accords du jeune pasteur de Sion; attirée du ciel par l'harmonie, la paix descendoit dans le cœur de ce prince jaloux. Est-il, messieurs, est-il aucune autre science profane si maîtresse des mœurs? car enfin, levons le bandeau du préjugé et de l'éducation; prenons des yeux un peu philosophiques; éclairons-nous sur le vrai prix de ces sciences servilement adorées du peuple lettré; n'outrons rien, mais aussi osons ne rien taire, osons nous munir d'un sage pyrrhonisme; et, par une idolâtrie lit-

téraire indigne du vrai goût, ne fléchissons point le genou devant ces vaines idoles, qui peut-être ne doivent avoir des autels que chez la prévention crédule et le superstitieux vulgaire. Répondez donc, vous, leurs adorateurs scrupuleux, rendez compte de votre culte, parlez; que sert aux mœurs la profane éloquence? Enchanteresse des sens, elle excite un bruit brillant dont l'oreille est flattée, mais que le vent emporte bientôt, et dont rien ne va jusqu'au cœur; semblable à ces feux légers, à ces flammes volantes et dociles que l'art industrieux décrit dans les airs, feux qui, dans un même instant, naissent, brillent, et s'évanouissent: science spécieuse et trop stérile, qui donne à la république de plus opiniâtres parleurs, sans lui donner de meilleurs citoyens.

Que servent aux mœurs tous ces arts que nous devons à l'oisiveté des prêtres de l'Égypte, l'exacte géométrie, l'audacieuse astronomie, la profonde algèbre? tandis que l'esprit s'ensevelit dans les calculs, ou s'égare dans les cieux, ou s'abyme dans les sombres méditations, qu'en revient-il aux vertus? sciences trop indifférentes qui donnent tout à la spéculation, peu au sentiment, rien à l'homme.

Que sert aux mœurs l'étude de la grammaire et des langues, ou plutôt la science des syllabes? tandis qu'elle plonge la mémoire dans un chaos de paroles, le cœur oisif reste dans un vide honteux; science superficielle et beaucoup trop puérile, qui nous apprend à nommer les vertus sans nous apprendre à les acquérir.

Que sert aux mœurs l'étude vantée de l'histoire? que nous conserve-t-elle? le dénombrement des erreurs de tous les temps, la liste des malheurs illustres, des crimes heureux, des passions travesties en vertus; honteuses archives, tristes monuments de l'humaine folie! Là que trouvons-nous? les caprices des peuples, les fautes des rois, les révolutions, les décadences, l'empire antique de l'opinion et de l'intérêt, le règne du hasard, le long tableau de toutes les misères de nos aïeux, tableau funeste, scène déplorable, que le voile de l'éternel oubli devroit plutôt dérober à jamais aux regards de la postérité; science de l'histoire, science souvent désolante, qui présente plus de coupables exemples à fuir, que de vertueux modèles à suivre.

Enfin que sert aux mœurs ce petit talent de thèses et de sophismes qui se donne le nom de

philosophie; chimères surannées, systèmes vagues, captieuses fadaises, erreurs plus ou moins heureuses, guerre de raisonnement où la raison reste neutre, labyrinthe où la vérité s'égare sans se retrouver; voilà tout l'art: science futile et méprisée, ou plutôt ignorance travestie qui s'adore et s'encense elle-même, et perd à disputer le temps de penser et de sentir.

Telles sont pourtant, telles sont les sciences prétendues dont on occupe nos plus beaux jours. O perte irréparable! perte trop peu regrettée! que d'heures charmantes immolées à l'ennui et à l'inutilité! c'est acheter bien cher des erreurs. O trop courte jeunesse! ô jours charmants! que n'êtes-vous plutôt consacrés à la culture du cœur, à l'étude du vrai bien, à l'embellissement des mœurs, qu'aux minuties classiques, ou à d'autres arts, qui seroient inutiles, si l'on savoit encore n'étudier que la simple nature, n'entendre que son langage, et n'estimer que ses lois? Oui, messieurs, et je ne puis trahir ma franchise. Mais suivez sans écart le fil de ma pensée; que l'éloquence judiciaire soit utile à l'explication des lois et aux divers intérêts des peuples, que les langues soient utiles aux voyages, que l'astronomie soit utile à la

navigation, la géographie à l'art militaire, la géométrie aux fortifications, la science des nombres au commerce, la botanique au soulagement des maux; que l'étude de l'histoire soit utile à notre curiosité, l'étude de la politique à l'art de gouverner, l'étude de la logique au talent prétendu de raisonner, j'en conviendrai avec vous: mais aussi vous conviendrez avec moi que l'utilité de ces sciences tombe rarement sur le fond des mœurs; que ces sciences sont étrangères à l'homme, agréables peut-être à son esprit, mais inutiles à son cœur; que l'harmonie seule jouit d'un pouvoir beaucoup plus personnel et plus marqué sur le cœur, qu'elle en sait manier tous les replis, qu'elle en sait faire jouer les ressorts les plus secrets, et que des sens charmés elle passe aux sentiments; preuve invincible de ses avantages. Elle est donc utile en particulier aux mœurs de chaque citoyen. Ce n'est point tout; elle est encore utile en général à la sécurité et au bonheur du corps entier de la république politique.

L'union des citoyens est la base des trônes, le sceau des monarchies, l'appui des diadèmes. Les plus fermes empires, avant d'être renversés par les guerres étrangères, avoient été d'abord ébran-

lés par les guerres intestines, par les troubles anarchiques, par les discordes civiles, aidés dans leur chute par ceux même qui devoient en être les soutiens et les boulevards. Non, la patrie n'a point d'ennemis plus funestes que des citoyens divisés; mais est-il une égide plus impénétrable aux traits de la dissention que la tranquille harmonie? l'olive à la main, la Paix la précède, l'Amitié la conduit, le Plaisir marche à ses côtés, la Concorde la suit, les cœurs conquis volent en foule autour d'elle. N'est-ce point elle qui unit les citoyens par d'aimables nœuds, qui les assortit, qui les égale, qui les range sous les lois d'une charmante société? chez elle tout est calme, tout est ami, tout agit d'intelligence; chez elle on n'entend ni la voix de la discorde, ni les rumeurs populaires, ni le tumulte importun de l'école, ni les hurlements effrénés des bancs, ni les clameurs des tribunaux, mais seulement les agréables accords, les acclamations favorables, les doux applaudissements. L'harmonie alluma-t-elle jamais ces feux funestes à l'état, ces incendies, ces guerres d'opinions, de prestiges, d'erreurs; ces dissentions sophistiques pour réaliser des chimères, ces schismes littéraires formés plutôt pour combattre la vérité que pour

la défendre, ces querelles d'une secte armée contre l'autre sous différents drapeaux ; ces divisions, ces haines, monstres nés dans le sein des autres sciences ? De leur sein il s'est élevé souvent des citoyens turbulents, inquiets, pernicieux, que la discorde, la révolte, le faux zèle, avoient nourris dans les ténèbres des solitudes, et qui n'ont paru dans l'univers que pour en troubler la paix. Mais l'histoire, ce témoin fidèle des temps, reproche-t-elle aucun de ces forfaits à la science pacifique que je vante ? Quel siècle, quelle contrée se plaignit jamais d'elle ? De quel sang fut-elle jamais teinte ? Ses élèves, loin d'être jamais des citoyens dangereux, n'eurent-ils point toujours ce caractère facile, sociable et poli, né pour les douces liaisons ? caractère si nécessaire à la tranquillité de la république, caractère que les sciences graves ne donnent point, qu'elles ôtent même souvent. Quelle étrange différence de mœurs entre le peuple savant et les amants de l'harmonie ! Pénétrons dans ces réduits ténébreux dont les ennuis gardent l'entrée, dans ces antres inaccessibles aux ris, où règnent, loin du jour et dans le silence, l'immobile et morne savoir ; là j'aperçois des hommes atrabilaires, hagards, intraitables, des fronts ri-

dés, chargés d'épais nuages, couverts d'un deuil éternel, des misanthropes rêveurs, malheureux par choix, folles victimes des veilles cruelles, martyrs d'un système inutile au bonheur, vieillis dans un chaos de rêveries, brouillés pour toujours avec les Graces; des écrivains glacés et pesants, foibles échos de l'antiquité, ensevelis dans un amas confus de notions vagues, mais privés du vrai goût, nécessairement incapables des délicatesses de l'esprit, des feux du génie, des finesses de l'art. Que je les tire de ces lugubres tanières pour les transporter un moment dans le commerce de la vie, et dans les devoirs du citoyen; déconcertés, interdits, distraits, presque absents, ils tombent à chaque pas; à chaque instant, ils choquent les bienséances, ils manquent les égards, ils blessent les convenances; bientôt enfin, ennuyeux et ennuyés, incapables d'un doux commerce, ils fuient, ils retournent aux obscurs Lycophrons et aux mélancoliques Saumaises; déja ils sont rentrés dans la poussière grecque et latine, leur unique élément; semblables à ces oiseaux nocturnes et funèbres qui vivent ensevelis loin de la lumière et loin du commerce des autres oiseaux: voilà sans doute des citoyens bien utiles à la république, à la pa-

trie, à leur siècle! par leur utilité jugez de celle des sciences qu'ils adorent. Grand Dieu, quelle société uniroit l'univers, si tous les hommes étoient des savants! une vie pareille n'est-elle point une espèce de néant? Mais fuyons ces voûtes ténébreuses sous lesquelles nous nous sommes trop long-temps arrêtés : entrons maintenant sous ces portiques gracieux, sous ces berceaux de verdure, où par de charmantes voix l'harmonie nous appelle; ici tout enchante les regards; je n'y vois que des fronts ouverts à l'alégresse, que des yeux riants et sincères, que des esprits cultivés, ornés, enrichis des plus brillantes idées de la poésie et de la fable; que de vrais citoyens, aimables et aimés, officieux et reconnoissants, unis et heureux; là règnent dans les doux loisirs de la sympathie, l'amitié, les amours; là le premier mérite est d'être aimable, la première science est d'être heureux, et les talents ne sont rien s'ils ne vont au plaisir, à l'union, au bonheur.

Prevenons une objection que la critique me prépare sans doute: « La musique, dira-t-on, « n'est qu'une science molle, un art efféminé, « propre seulement à énerver les cœurs, à en « amortir le beau feu, à éteindre les courages. »

Eh quoi! si telle étoit la foiblesse de cet art, Mars, le dieu des grands cœurs, auroit-il de tout temps placé sur son char l'harmonie à côté de la victoire? n'auroit-il point retranché dès long-temps les symphonies militaires des combats, ces sons semblables au tonnerre, ce bruit de la trompette et du clairon, ces airs du fifre et du hautbois, ces tons du tambour et des timbales éclatantes, s'il n'avoit toujours reconnu dans l'antiquité guerrière, et chez toutes les nations magnanimes, que ce concert martial est l'ame de la guerre; que ce mélange de sons mâles et vigoureux, que forme l'airain mugissant, élève les esprits, qu'il échauffe les cœurs, qu'il enhardit les lâches, qu'il enflamme les braves, qu'il dérobe le bruit formidable de ces machines terribles qui vomissent la foudre et la mort; qu'il cache les sifflements des javelots, les clameurs confuses, les plaintes des mourants; qu'il empêche la consternation et les terreurs; que de la déroute il rappelle à la charge; qu'enfin ces fanfares guerrières allument une chaleur héroïque dans tous les rangs, qu'elles égaient le théâtre de la fureur, qu'elles embellissent la mort même? Les Spartiates en ordre de bataille, le front ceint de fleurs, la lance levée, marchoient

au combat comme à une fête au son de l'hymne de Castor; un chœur de flûtes, conduit par Tyrtée, régloit la marche de cette armée de héros, l'élite de la Grèce; selon les lois de la patrie chaque guerrier étoit obligé de suivre les accords des flûtes, de les marquer d'un pied ferme, et de faire répondre à chaque mesure chacun de ses pas intrépides: par là les chefs des phalanges pouvoient aisément reconnoître s'il étoit parmi leurs soldats quelque lâche qu'il fallût retrancher des rangs, s'il étoit quelque cœur timide à qui l'épouvante fît manquer la cadence, et qui ne s'avançât point à la mort d'un pas égal; de ce même secours naissoit une valeur réglée, plus efficace qu'une folle fureur. Maintenant qu'on dise encore que l'harmonie énerve les courages, qu'elle n'est d'aucune utilité; tandis que Mars avoue que sans elle il compteroit moins de héros, la société moins d'esprits aimables, la république politique moins d'utiles et de vrais citoyens! Achevons ce portrait, et voyons rapidement en quoi la musique est utile à la république littéraire: elle en sut toujours enrichir, aider, embellir les arts.

Je traverse la nuit obscure des âges, je remonte

à l'origine des plus beaux arts littéraires; je les vois comme autant de ruisseaux différents prendre leur source dans la féconde harmonie. Dans l'ordre des temps la poésie la première s'offre à mes regards; les vers naquirent du chant: d'abord la voix forma des sons, la réflexion y joignit ensuite des paroles arrangées, et mesura des vers aux modulations naturelles du gosier; nulle poésie pour lors sans musique; et si depuis la poésie marche souvent seule, elle porte cependant toujours un air ineffaçable de proximité, des convenances marquées, des traits parlants qui la font reconnoître pour la fille de l'harmonie. N'a-t-elle point gardé toujours des symboles et des attributs qui lui sont communs avec la déesse des accords? trompette de Virgile et du Tasse, lyre d'Horace et de Malherbe, luth d'Anacréon et de Chapelle, pipeaux de Théocrite et de Ségrais; pourquoi la poésie transporteroit-elle tous ces noms divers d'instruments aux divers génies de son art, si elle n'aimoit à ressembler toujours à l'harmonie dont elle est émanée, sûre de mieux plaire par cette gracieuse ressemblance? De là ses rimes sonores, ses tons lyriques, ses repos réglés, tout ce langage harmonieux qui caractérise les beaux

vers, qui échauffe l'ode héroïque, qui élève la majestueuse épopée, qui anime la riante églogue, qui nous intéresse aux soupirs de la tendre élégie, qui sait enfin passionner, émouvoir, enchanter.

Je t'entends, noble Melpomène : remplie de gratitude pour l'harmonie, tu te plais à nous raconter comment tu lui dois aussi l'origine et les progrès de ton art chéri : des chansons consacrées au dieu de l'automne tu vis éclore la tragédie; quand ensuite des fêtes tumultueuses des campagnes et des chariots de Thespis tu la vis passer au sein des villes, et devenir un spectacle sérieux et régulier, ne vis-tu pas aussi monter la musique avec elle sur les théâtres de la Grèce, et par les chœurs chantants partager avec la tragédie grecque l'empire des spectacles et les suffrages de l'Attique? Si l'ancienne tragédie romaine mérite quelqu'un de nos regards (car les Romains, ces maîtres du monde, ne le furent jamais de la scène), ne la verrons-nous pas aussi décorée et soutenue par l'harmonie? Nous en avons plus d'un témoignage chez le prince de l'éloquence latine [1].

[1] Cic. in Orat. ad M. B. Tuscul. lib. 1; Leg. l. 2.

Outre l'art pompeux du cothurne embelli par l'harmonie, que n'ai-je le temps de vous détailler tout ce que l'art de la riante Thalie dut autrefois au secours des flûtes tyriennes, sans l'accompagnement desquelles le célèbre Roscius ne joua jamais? Si je me fixois sur des preuves spécieuses, ne pourrois-je pas dire avec Quintilien [1], que l'art de l'éloquence parfaite n'est donné à aucun orateur s'il ignore la musique; que sans elle il ne peut connoître ni employer ce nombre, cette gracieuse *euphonie*, mère de la persuasion, ce mélange de sons diserts et nerveux, ces chutes harmonieuses, ces silences ménagés, ces reprises énergiques, ces suspensions étudiées, ces gestes pleins d'expression, cette décence de mouvements, ces tours pathétiques et pénétrants, qui éveillent l'esprit de l'auditeur, qui fixent l'attention, qui enlèvent le consentement et le suffrage, enfin ce talent de l'insinuation, ce tout ensemble qui fait les Démosthène et les Patru?

Mais, tandis que je parle, quel subit enchantement transporte mon génie, et plonge mes sens dans une délicieuse ivresse? Je marche sur les

1 Lib. II, c. 9.

rives de la Seine; est-ce le palais des fées ou le temple de Vénus qui s'ouvre à mes yeux? une puissance magique a décoré cette scène pompeuse; mais quel nouveau plaisir interrompt déja celui de mes yeux, et tient mon oreille captive? quelle symphonie ravissante vient de commencer? que de mains savantes et légères prennent un essor unanime? à ces brillantes consonnances je reconnois le temple de l'harmonie. Ici rassemblés, les génies de tous les arts s'empressent à parer leur aimable souveraine: à ses ordres tout se produit à l'instant; ruisseaux et torrents, déserts et bergeries, hameaux et palais, trônes et tombeaux, les cieux et les enfers : à la voix de la déesse tout se rend ici, les vents obéissent, les Euménides paroissent, les ombres sont évoquées, tous les génies, tous les dieux sont ses ministres.

Cependant quels douloureux accents viennent pénétrer mon ame? ô douleur! ô tendresse! Là c'est la généreuse Alceste prête à descendre au noir rivage: c'est Alcyone, plus éplorée; elle redemande son cher Céyx aux ondes cruelles : ici c'est le triste Atys; coupable malgré lui, il pleure l'infortunée Sangaride: c'est Armide abandonnée; elle appelle un héros fugitif, encore aimé quoique

infidèle : ce sont les illustres malheureux de tous les âges qui repassent les funèbres bords pour demander nos larmes. Ils chantent, je sens leurs peines ; ils soupirent, je suis attendri : raison critique, vraisemblance sévère, en vain vous soulevez-vous contre mon plaisir ; en vain me prouvez-vous qu'il n'est point dans la nature que les héros métamorphosés en Amphions, et que les héroïnes transformées en sirènes, viennent chanter leurs infortunes, chanter leur mort même, languir, tomber, expirer, en chantant. J'en conviendrai : mais si mon plaisir est sûr, malgré les règles violées ; si mes sens en sont plus délicieusement flattés ; si ce qui manque à la justesse est remplacé par le sentiment, je n'entends plus la voix de la froide réflexion. L'esprit dit ce qui devroit plaire, le cœur décide toujours mieux en sentant ce qui plaît.

Après tout, si nous étudions la nature, ne trouverons-nous pas même sur la scène chantante plus de fidélité aux convenances que sur les théâtres tragiques, où l'on prête aux héros pour langage une poésie déclamée ? L'harmonie ne sut-elle pas toujours, beaucoup mieux que la simple déclamation, imiter les vrais sons de la plainte, les vrais

tons des passions, les profonds soupirs, les sanglots, les éclats douloureux, les tendres langueurs, les gémissements entrecoupés, les inflexions pathétiques, toute l'énergie du cœur? des plaintes chantées sont plus sûres de nos larmes, et les tendres sentiments rendus par l'harmonie en sont plus tendres de moitié. C'est encore dans ce temple que cette déesse puissante, rivale de la nature, sait exprimer, personnifier, articuler tout, et même sans le secours des paroles : non, ni le pinceau des Apelle, ni le ciseau des Phidias, ni le burin des Alcimédon, ni l'aiguille de Minerve elle-même, ne donneroient jamais à leurs imitations cette ame, cette expression, cette vie, que la musique sait donner à ce qu'elle veut caractériser. Dans ses symphonies je trouve toute la nature, je la sens dans l'impression subite des sons; impression plus prompte que les regards, plus rapide que la pensée. Tantôt c'est le tumulte d'un combat qu'elle veut imiter; je crois entendre le rugissement de l'airain, le choc du sanglant acier, la grêle des flèches, les lamentables cris, la tonnante voix de la mort qui vole de rang en rang: tantôt c'est une noire tempête, c'est un triste naufrage; j'en reconnois l'horreur et le courroux;

j'entends les vagues bondissantes, l'air gronde, la foudre éclate, le jour se change en sombre nuit, les vents sifflent, la mer mugit au loin, la terre tremblante lui répond : ici quelle ombre sort du tombeau? l'Averne est ouvert; à travers les lueurs de la profonde nuit je crois entendre les lugubres regrets des ombres plaintives, le bruit des chaînes vengeresses, le cours des noirs torrents : là ce sont les antres du dieu du feu; j'entends l'enclume gémissante sous les coups des Cyclopes enflammés : ici le sommeil verse ses pavots, un héros est endormi; à l'aide des accords je lis dans ses pensées, je devine ses songes affreux ou riants, furieux ou tranquilles.

Ainsi, brillante harmonie, par ton magique pouvoir je trouve des rapports marqués, de vives ressemblances, de la vérité dans tout ce que tu veux imiter de la nature; je crois présent tout ce que tu peins; tes silences même ont leur expression et leur éloquence. En vain la peinture t'opposeroit ses productions; elle nous trace un combat, un naufrage, un spectacle douloureux; les yeux admirent, le cœur ignore le plaisir des yeux. Pour toi, à ton gré tu verses successivement dans les ames l'effroi ou la douce assurance, la haine

ou l'amour, l'horreur ou la compassion, la consternation ou l'alégresse, et toujours la tendresse et la volupté.

Mais je vois Terpsichore, ta fille chérie, s'avancer à ta suite d'un pas léger, dirigé par tes sons: ses jeux allégoriques sont une poésie muette, ses attitudes une peinture vivante et mobile, une image fidèle des sentiments et des passions; rivale de l'histoire même, elle raconte aux yeux les faits héroïques [1], elle exprime aux regards le génie des nations; tous les caractères sont peints dans ses pas: ici, dans ses pas précipités, inégaux, égarés; je reconnois la colère, l'indignation, le désespoir; là, dans ses mouvements interrompus et négligés, je vois la mollesse, la volupté, la langueur: ici, dans la finesse de ses balancements, dans la justesse de son équilibre, dans le choc de ses pas brillants, je distingue l'enjouement des graces et la légèreté des plaisirs; là, dans un dédale de sauts agiles et retentissants, je reconnois l'alégresse rustique et les danses de l'automne. Enfin la danse elle-même, qui, au premier coup d'œil, ne paroît qu'un plaisir, cache aussi d'utiles leçons:

1 Les ballets.

aussi autrefois les sages citoyens de Sparte, pour inspirer aux enfants l'horreur de l'intempérance, faisoient danser à leurs yeux des esclaves enivrés.

Non, le printemps n'a pas plus de fleurs que l'harmonie a de façons de charmer et d'instruire. Mais cédez, muses étrangères; jamais ni les échos d'Albion, ni les antres d'Hercinie, ni les rives de l'Èbre et du Tage, ne répétèrent des accords si parfaits que ceux dont nos contrées retentissent depuis dix lustres: si l'Ausonie nous offre une rivale; sans la proscrire tristement, sans la préférer follement, fuyant tout extrême, enrichissons-nous de ses beautés. Que l'harmonie du Tibre et de l'Éridan enchante la Seine! qu'elle joigne ses symphonies charmantes à notre chant! et si pour le sublime de l'art nous écoutons quelquefois ses leçons, que pour le gracieux de la belle nature elle consulte souvent l'harmonie de nos bords! celle-ci, toujours simple, toujours vraie, ne trouve point la beauté où règne l'affectation, ni la tendresse où règne l'art; le cœur est son guide: tantôt, bergère naïve, sur un lit de violettes, au son de flûtes champêtres [1], elle cé-

1 Les pastorales.

lèbre ou l'amante d'Endymion, ou les charmes de Galatée, ou les malheurs de Syrinx; tantôt, amazone légère, armée du carquois, elle perce la profondeur des forêts, et traînant les rois même à sa suite, au son bruyant du cor, elle chante l'art de Céphale, et les filets que l'Amour tend aux belles parmi ceux que Diane tend aux hôtes des bois. Ici, sous l'habit galant d'Érigone, un thyrse à la main, le front couronné de pampres, accompagnée du dieu des vendanges, portée par les zéphyrs, suivie de Silène et des faunes amoureux, elle vient embellir les fêtes de l'automne; de là, muse paisible, elle revient au sein des villes pour y faire avec Comus le plaisir des hivers: elle y chante tour-à-tour les malheurs d'Adonis [1], d'Orphée, d'Actéon; les regrets d'Amymone, d'Héro, d'Ariane; les fureurs de Circé: souvent même, Néréide badine, elle assemble sa cour sur les eaux, elle y chante le berceau de Vénus et des Graces naissantes; elle retient dans ses voiles flottantes les aquilons enchantés; elle sait égayer les lenteurs d'une ennuyeuse navigation.

1 Les cantates.

Vous prévenez, messieurs, ce qui me reste à dire: déja sans doute vous songez à ces chansons fines, élégantes, et fleuries, l'ornement le plus décidé de notre poésie; à ces airs ingénieux, dictés par les Graces, notés par les Lambert et les Mouret, images délicates, dans lesquelles se peint mieux d'ailleurs la supériorité du goût françois, et ce génie vif, ami du badinage gracieux, ennemi de tout ce qui porte l'air du travail: c'est ici que l'harmonie fait paroître avec le plus d'avantage la légèreté et les agréments d'une voix brillante; soit qu'elle lui donne à chanter les triomphes des héros de Bacchus, ou leur mausolée; soit qu'elle lui fasse exprimer et imiter dans ses tons variés les changements du dieu d'Idalie, qui tantôt, zéphyr badin, se cache dans les fleurs, tantôt, moucheron léger, voltige autour de la tonne, ou se met à la nage sur une liqueur vermeille, tantôt, papillon folâtre, à peine arrivé où le printemps l'appelle, s'envole et ne revient pas; soit qu'elle lui apprenne à exprimer ou les soupirs d'une tourterelle solitaire et peu consolée, ou le bourdonnement enchanteur d'une jeune abeille, ou les erreurs d'un zéphyr volage, ou les regrets d'une rose abandonnée et flétrie de douleur, ou

la marche bruyante d'un torrent impétueux, qui bondit, écume, et n'est déja plus, ou la chute et les cascades d'un ruisseau naissant, et le murmure agréablement sourd de son onde errante, ou la molle langueur d'un doux sommeil; soit enfin qu'après avoir fait nager la voix sur le sein des vastes mers, ou l'avoir fait descendre au centre des profonds enfers, l'harmonie la transporte sur l'aile des aigles rapides, au-dessus du tonnerre, des tourbillons, des feux étincelants, des plaines liquides, des vents déchaînés, et du jour changé en nuit.

Voix charmante, voix toujours chère à mon cœur, toujours présente à mes pensées, que ne puis-je t'entendre toujours! Que j'aime tes langueurs, tes chutes, tes éclats! quelle muse pourroit dignement louer tes sons ravissants, toujours agréablement mélangés, leur symétrie, leur alliance, leurs divorces, leur économie? tu verses la volupté dans mon ame. Non, qu'on ne pense point avoir assez dit pour te vanter, en comparant tes accords à ceux de Philomèle; toujours uniforme, le rossignol n'a que les mêmes sons inarticulés, sons sans expression, sans ame, et sans vie; il sait plaire, il ne peut toucher ni passion-

ner, incapable de ces inflexions pénétrantes et de cette variété d'accords que tu sais conduire avec tant d'art; toujours différente de toi-même et toujours belle, chacun de tes sons est un sentiment. Oui, c'est du gosier harmonieux d'une belle, plutôt que de la bouche de l'éloquence, que la peinture doit faire sortir ces chaînes dorées qui captivent les sens. La voix achève sur les cœurs ce que la beauté a commencé sur eux, et par ses graces elle tient souvent lieu de la beauté.

La chanson même (qui le croiroit?), la chanson a été et sera toujours encore un art utile à la république littéraire; c'est elle qui, alliant ses accords aux traits fins du dieu de la satire, purge l'empire des lettres de tous les intrus qui s'y glissent sans aveu; c'est elle qui venge le dieu du goût; c'est elle qui flétrit, frappe, terrasse les génies débiles et manqués, les versificateurs sans poésie, les prosateurs gothiques, les vils copistes, les ignobles plagiaires, toute cette populace rampante d'imitateurs stériles, d'échos fatigants, d'insectes classiques, d'écrivains subalternes, et d'ennuyeux compilateurs, l'opprobre et le rebut de la belle littérature.

A tant de titres, messieurs, la musique n'auroit-elle point le droit de paroître au rang des arts utiles et des sciences avantageuses à la république ? est-il quelqu'un qui lui refuse encore son suffrage ? Non ; je vois son triomphe marqué sur vos fronts unanimes, et je lis la conviction écrite dans tous les yeux. Pour ne rien taire cependant, pour ne rien farder, j'en ferai l'aveu ; je sais que la dépravation a souvent abusé de cette science, qu'elle l'a profanée, avilie, dégradée aux dépens de la vertu, au profit de la séduction, à la honte des mœurs ; je sais qu'on lui a souvent fait renouveler les fêtes obscènes de Sybaris et de Caprée, et les naufrages causés jadis dans les mers thyrréniennes par la voix perfide des filles d'Achéloüs : mais un tel abus n'est-il point pour cet art un malheur plutôt qu'un crime ? Héroïque dans son origine, vertueuse dans son but, la musique sera-t-elle condamnée, parceque la licence la transporte quelquefois à des usages suborneurs et pervers ? tous nos arts ne seroient-ils point proscrits, si l'on proscrivoit tout ce dont on abuse ? Souvent on viole les lois de la jurisprudence, faut-il donc pour toujours fermer les temples de Thémis ? souvent les mers sont couvertes de naufrages, faut-il livrer

aux flammes tous les vaisseaux que renferment nos ports? souvent l'ivresse produit des fureurs, des querelles, des meurtres, faut-il dépouiller nos coteaux des vignes qui les couronnent? Réformons l'abus, sans retrancher l'usage; ramenons l'harmonie à la pureté de sa source, aux beautés de son printemps, à sa splendeur première. Proscrire la musique, ce seroit enlever un lien charmant à la république politique, un ornement à la république littéraire; les cœurs y perdroient un sentiment délicieux, toute la nature un plaisir.

Qu'elle règne donc toujours cette aimable et noble harmonie, mais que son empire ne s'élève jamais sur les débris des mœurs! affranchie de la mollesse ionienne, et Minerve et Vénus à-la-fois, qu'elle n'aime jamais qu'une beauté mâle, que des traits altiers, que des graces fières! souveraine des cœurs, qu'elle ne les ouvre qu'aux généreux sentiments! maîtresse des ames et des sens, qu'elle les élève toujours au-dessus des lâches foiblesses! reine des passions, qu'elle ne les réveille qu'au profit de la vertu! qu'elle soit à jamais l'interprète du grand, du beau, du vrai, la compagne du goût, l'ame de la société, les délices du monde!

LETTRE
SUR LA COMÉDIE.

A M. ***.

Les sentiments, monsieur, dont vous m'honorez depuis plus de vingt ans vous ont donné des droits inviolables sur tous les miens ; je vous en dois compte, et je viens vous le rendre sur un genre d'ouvrages auquel j'ai cru devoir renoncer pour toujours. Indépendamment du desir de vous soumettre ma conduite et de mériter votre approbation, votre appui m'est nécessaire dans le parti indispensable que j'ai pris, et je viens le réclamer avec toute la confiance que votre amitié pour moi m'a toujours inspirée. Les titres, les erreurs, les songes du monde n'ont jamais ébranlé les principes de religion que je vous connois depuis si long-temps ; ainsi le langage de cette lettre ne vous sera point étranger, et je compte qu'approuvant ma résolution vous voudrez bien m'appuyer dans

ce qui me reste à faire pour l'établir et pour la manifester.

Je suis accoutumé, monsieur, à penser tout haut devant vous; je vous avouerai donc que depuis plusieurs années j'avois beaucoup à souffrir intérieurement d'avoir travaillé pour le théâtre, étant convaincu, comme je l'ai toujours été, des vérités lumineuses de notre religion, la seule divine, la seule incontestable: il s'élevoit souvent des nuages dans mon ame sur un art si peu conforme à l'esprit du christianisme; et je me faisois sans le vouloir des reproches infructueux, que j'évitois de démêler et d'approfondir : toujours combattu et toujours foible, je différois de me juger, par la crainte de me rendre et par le desir de me faire grace. Quelle force pouvoient avoir des réflexions involontaires contre l'empire de l'imagination et l'enivrement de la fausse gloire? Encouragé par l'indulgence dont le public a honoré *Sidnei* et *le Méchant*, ébloui par les sollicitations les plus puissantes, séduit par mes amis, dupe d'autrui et de moi-même, rappelé en même-temps par cette voix intérieure, toujours sévère et toujours juste, je souffrois, et je n'en travaillois pas moins dans le même genre. Il n'est guère de situation plus pé-

nible, quand on pense, que de voir sa conduite en contradiction avec ses principes, et de se trouver faux à soi-même, et mal avec soi : je cherchois à étouffer cette voix des remords, à laquelle on n'impose point silence, ou je croyois y répondre par de mauvaises autorités que je me donnois pour bonnes ; au défaut de solides raisons, j'appelois à mon secours tous les grands et frêles raisonnements des apologistes du théâtre ; je tirois même des moyens personnels d'apologie de mon attention à ne rien écrire qui ne pût être soumis à toutes les lois des mœurs : mais tous ces secours ne pouvoient rien pour ma tranquillité ; les noms sacrés et vénérables dont on a abusé pour justifier la composition des ouvrages dramatiques et le danger des spectacles, les textes prétendus favorables, les anecdotes fabriquées, les sophismes des autres et les miens, tout cela n'étoit que du bruit, et un bruit bien foible contre ce sentiment impérieux qui réclamoit dans mon cœur. Au milieu de ces contrariétés et de ces doutes de mauvaise foi, poursuivi par l'évidence, j'aurois dû reconnoître dès-lors, comme je le reconnois aujourd'hui, qu'on a toujours tort avec sa conscience quand on est réduit à disputer avec elle. Dieu a daigné éclairer

entièrement mes ténèbres, et dissiper à mes yeux tous les enchantements de l'art et du génie. Guidé par la foi, ce flambeau éternel devant qui toutes les lueurs du temps disparoissent, devant qui s'évanouissent toutes les rêveries sublimes et profondes de nos foibles esprits forts, ainsi que toute l'importance et la gloriole du bel-esprit, je vois sans nuage et sans enthousiasme que les lois sacrées de l'évangile et les maximes de la morale profane, le sanctuaire et le théâtre sont des objets absolument inalliables; tous les suffrages de l'opinion, de la bienséance, et de la vertu purement humaine, fussent-ils réunis en faveur de l'art dramatique, il n'a jamais obtenu, il n'obtiendra jamais l'approbation de l'église : ce motif sans réponse m'a décidé invariablement. J'ai eu l'honneur de communiquer ma résolution à monseigneur l'évêque d'Amiens, et d'en consigner l'engagement irrévocable dans ses mains sacrées; c'est à l'autorité de ses leçons et à l'éloquence de ses vertus que je dois la fin de mon égarement : je lui devois l'hommage de mon retour; et c'est pour consacrer la solidité de cette espèce d'abjuration que je l'ai faite sous les yeux de ce grand prélat si respecté et si chéri; son témoignage saint s'élèveroit

contre moi, si j'avois la foiblesse et l'infidélité de rentrer dans la carrière. Il ne me reste qu'un regret en la quittant; ce n'est point sur la privation des applaudissements publics, je ne les aurois peut-être pas obtenus; et quand même je pourrois être assuré de les obtenir au plus haut degré, tout ce fracas populaire n'ébranleroit point ma résolution; la voix solitaire du devoir doit parler plus haut pour un chrétien que toutes les voix de la renommée: l'unique regret qui me reste, c'est de ne pouvoir point assez effacer le scandale que j'ai pu donner à la religion par ce genre d'ouvrages, et de n'être point à portée de réparer le mal que j'ai pu causer sans le vouloir. Le moyen le plus apparent de réparation, autant qu'elle est possible, dépend de votre agrément pour la publicité de cette lettre : j'espère que vous voudrez bien permettre qu'elle se répande, et que les regrets sincères que j'expose ici à l'amitié aillent porter mon apologie par-tout où elle est nécessaire. Mes foibles talents n'ont point rendu mon nom assez considérable pour faire un grand exemple; mais tout fidèle, quel qu'il soit, quand ses égarements ont eu quelque notoriété, doit en publier le désaveu, et laisser un monument de son repentir.

Les gens du bon air, les demi-raisonneurs, les pitoyables incrédules peuvent à leur aise se moquer de ma démarche; je serai trop dédommagé de leur petite censure et de leurs froides plaisanteries, si les gens sensés et vertueux, si les écrivains dignes de servir la religion, si les ames honnêtes et pieuses que j'ai pu scandaliser, voient mon humble désaveu avec cette satisfaction pure que fait naître la vérité dès qu'elle se montre.

Je profite de cette occasion pour rétracter aussi solennellement tout ce que j'ai pu écrire d'un ton peu réfléchi dans les bagatelles rimées dont on a multiplié les éditions, sans que j'aie jamais été dans la confidence d'aucune. Tel est le malheur attaché à la poésie, cet art si dangereux, dont l'histoire est beaucoup plus la liste des fautes célèbres et des regrets tardifs, que celle des succès sans honte et de la gloire sans remords; tel est l'écueil presque inévitable, sur-tout dans les délires de la jeunesse: on se laisse entraîner à établir des principes qu'on n'a point; un vers brillant décide d'une maxime hardie, scandaleuse, extravagante; l'idée est téméraire, le trait est impie, n'importe; le vers est heureux, sonore, éblouissant, on ne peut le sacrifier, on ne veut que briller, on parle contre ce

qu'on croit, et la vanité des mots l'emporte sur la vérité des choses. L'impression ayant donné quelque existence à de foibles productions auxquelles j'attache fort peu de valeur, je me crois obligé d'en publier une édition très corrigée, où je ne conserverai rien qui ne puisse être soumis à la lumière de la religion et à la sévérité de ses regards : la même balance me règlera dans d'autres ouvrages qui n'ont point encore vu le jour. Pour mes nouvelles comédies (dont deux ont été lues, monsieur, par vous seul), ne me les demandez plus ; le sacrifice en est fait, et c'étoit sacrifier bien peu de chose. Quand on a quelques écrits à se reprocher, il faut s'exécuter sans réserve dès que le remords les condamne ; il seroit trop incertain de compter que ces écrits seront brûlés au flambeau qui doit éclairer notre agonie.

J'ai cru, pour l'utilité des mœurs, pouvoir sauver de cette proscription les principes et les images d'une pièce que je finissois, et je les donnerai sous une autre forme que celle du genre dramatique : cette comédie avoit pour objet la peinture et la critique d'un caractère plus à la mode que le *Méchant* même, et qui, sorti de ses bornes, devient tous les jours de plus en plus un ridicule et un vice national.

Si la prétention de ce caractère, si répandue aujourd'hui, si maussade, comme l'est toute prétention, et si gauche dans ceux qui l'ont malgré la nature et sans succès, n'étoit qu'un de ces ridicules qui ne sont que de la fatuité sans danger, ou de la sottise sans conséquence, je ne m'y serois plus arrêté; l'objet du portrait ne vaudroit pas les frais des crayons: mais, outre sa comique absurdité, cette prétention est de plus si contraire aux règles établies, à l'honnêteté publique, et au respect dû à la raison, que je me suis cru obligé d'en conserver les traits et la censure, par l'intérêt que tout citoyen qui pense doit prendre aux droits de la vertu et de la vérité: j'ai tout lieu d'espérer que ce sujet, s'il doit être de quelque utilité, y parviendra bien plus sûrement sous cette forme nouvelle que s'il n'eût paru que sur la scène, cette prétendue école des mœurs, où l'amour-propre ne vient reconnoître que les torts d'autrui, et où les vérités morales le plus lumineusement présentées n'ont que le stérile mérite d'étonner un instant le désœuvrement et la frivolité, sans arriver jamais à corriger les vices, et sans parvenir à réprimer la manie des faux airs dans tous les genres, et les ridicules de tous les rangs.

Je laisse de si minces objets, pour finir par des considérations d'un ordre bien supérieur à toutes les brillantes illusions de nos arts agréables, de nos talents inutiles, et du génie dont nous nous flattons.

Si quelqu'un de ceux qui veulent bien s'intéresser à moi est tenté de condamner le parti que j'ai pris de ne plus paroître dans cette carrière, qu'avant de me désapprouver il accorde un regard aux principes qui m'ont déterminé; après avoir apprécié dans sa raison ce phosphore qu'on nomme l'esprit, ce rien qu'on appelle la renommée, ce moment qu'on nomme la vie, qu'il interroge la religion qui doit lui parler comme à moi, qu'il contemple fixement la mort, qu'il regarde au-delà, et qu'il me juge. Cette image de notre fin, la lumière, la leçon de notre existence, et de notre première philosophie, devroit bien abaisser l'extravagante indépendance et l'audace impie de ces superbes et petits dissertateurs qui s'efforcent vainement d'élever leurs délires systématiques audessus des preuves lumineuses de la révélation. Le temps vole, la nuit s'avance, le rêve va finir, pourquoi perdre à douter avec une absurde présomption cet instant qui nous est laissé pour croire,

et pour adorer avec une soumission fondée sur les plus fermes principes de la saine raison? Comment immoler nos jours à des ouvrages rarement applaudis, souvent dangereux, toujours inutiles? Pourquoi nous borner à des spéculations indifférentes sur les majestueux phénomènes de la nature? Au moment où j'écris, un corps céleste, nouveau à nos regards, est descendu sur l'horizon; mais, ce spectacle, également frappant pour les esprits éclairés et pour le vulgaire, amuse seulement la frivole curiosité, quand il doit élever nos réflexions; encore quelques jours, et cette comète que notre siècle voit pour la première fois va s'éteindre pour nous, et se replonger dans l'immensité des cieux, pour ne reparoître jamais aux yeux de presque tous ceux qui la contemplent aujourd'hui. Quelle destinée éternelle nous aura été assignée, lorsque cet astre étincelant et rapide, arrivé au terme d'une nouvelle révolution, après une marche de plus de quinze lustres, reparoîtra sur cet hémisphère? les témoins de son retour marcheront sur nos cendres.

Je vous demanderois grace, monsieur, sur quelques traits de cette lettre qui paroissent sortir des limites du ton épistolaire, si je ne savois par une

longue expérience que la vérité a toute seule par elle-même le droit de vous intéresser indépendamment de la façon dont on l'exprime, et si d'ailleurs dans un semblable sujet, dont la dignité et l'énergie entraînent l'ame et commandent l'expression, on pouvoit être arrêté un instant par de froides attentions aux règles du style, et aux chétives prétentions de l'esprit.

Je suis, avec tous les sentiments d'un profond respect et d'un attachement inviolable,

Monsieur,

Votre très humble et très obéissant serviteur,

GRESSET.

A Amiens, le 14 mai 1759.

LETTRE

DE GRESSET.

A M. *****.

A Amiens, le 10 septembre 1774.

Vous avez été plus sensible que moi, monsieur, à l'impression peu correcte de ma réponse au dernier discours de réception à l'académie françoise, impression dont mon départ de Paris ne m'avoit point permis de revoir les épreuves. Aux premiers exemplaires qui m'en furent envoyés à Compiègne, je me consolai des fautes dont on m'avoit gratifié par l'espérance que ces fautes seroient corrigées par ceux qui voudroient bien me lire ; il ne me resta que deux véritables peines ; la première sur le contre-sens de la page 27, dans ces mots, *comme de toute l'Europe*, mon manuscrit portoit, *connu de toute l'Europe ;* la seconde, plus grave, étoit l'énorme absurdité de la page 37, *déguer-*

pissement, au lieu de *dépérissement*. J'aurois déja pris ma revanche du défectueux exemplaire qui vous a été envoyé, et vous auriez eu bien plus tôt ma véritable copie, si au moment même de mon retour ici, il y a trois semaines, je n'avois été attaqué d'une maladie dangereuse, dont je ne suis quitte que depuis peu de jours. Outre les corrections que j'ai crues nécessaires, j'ai augmenté la copie ci-jointe de plusieurs détails, que les bornes du temps prescrit m'avoient fait retrancher le jour de la séance publique.

Vous me demandez la petite aventure de cette séance : on vous a écrit, dites-vous, que le style que j'avois employé avoit fait naître quelques murmures dans le cours de ma réponse. Tout ce que je sais, c'est que l'effet du premier moment fut assez singulier : apparemment que les faiseurs et faiseuses d'esprit, qui environnoient l'académie et surchargeoient l'assemblée, attendoient de moi leur petit jargon des grandes maximes, de longues belles phrases, vieilles sans doute, mais refaites à neuf, avec toutes les bombes du ton exalté, ou du moins avec tous les petits bouquets d'artifice, et tous les lampions du style moderne dont ils raffolent.

Sans doute ils furent fort étonnés, et se crurent compromis de ne point s'entendre parler leur langue; il fut assez amusant, même pour moi, de les voir se chercher des yeux, s'interroger de loin d'un air agité, et prendre l'*ordre* dans les regards les uns des autres, pour décider si ce que je disois devoit être trouvé bien ou mal, ou peu de chose ou rien. Malgré leur fermentation très sensible, et qui tout en prononçant me faisoit beaucoup plus spectacle que distraction, j'allois tranquillement mon chemin à travers les partis-bleus : et soutenu par l'attention et l'indulgence des gens raisonnables, qui ne font point d'esprit, mais qui en ont de tout fait, je forçai les autres au malheur de m'écouter jusqu'à la fin. En deux mots voici l'histoire toute simple de ma réponse. Je ne m'étois point du tout arrangé ni redressé pour une harangue authentique et sèche; je n'avois pas prétendu assurément parler pour parler, ni rajeunir des inutilités harmonieuses, ni régenter notre siècle, comme cela se pratique aujourd'hui tant pour l'instruction publique que pour l'ennui général. Vous le savez, monsieur, le rôle du directeur de l'académie françoise est fort court en pareil cas; et quand il a honnêtement accueilli le

récipiendaire au nom de la compagnie, ce qui demande tout au plus vingt lignes à qui veut éviter les fadeurs, s'il veut ensuite éviter aussi tout remplissage fastidieux, il ne lui reste, après sa tâche remplie, qu'à se taire subitement et à clorre la séance, à moins que quelque objet intéressant, neuf, propre au temps, propre au lieu, ne l'arrête quelques instants; et ne soit digne de l'académie et de l'assemblée qui l'écoute. En conséquence de ce principe, étant persuadé que la place que j'avois l'honneur d'occuper dans le sanctuaire de la langue françoise me donnoit quelque droit de réclamer contre un ridicule néologisme de nos jours, et contre de modernes abus qui tendent à altérer la langue, abus trop peu relevés jusqu'à ce moment, je crus devoir les dénoncer au jugement public, non du ton des harangues, qui n'alloit point du tout là, mais du ton simple de la conversation des honnêtes gens, et des gens de goût. N'ayant point d'autre objet que d'offrir des réflexions justes sur un fond vrai, je n'avois certainement pas eu la moindre prétention d'y faire trouver le mot pour rire; cependant les connoisseurs à gauche ont crié par-tout que j'avois eu ce projet, qu'il étoit fort indécent d'avoir dé-

ridé quelquefois l'assistance, et qu'enfin ce n'étoit point là le ton d'un discours académique. A la bonne heure; mais, 1° je n'avois jamais eu l'idée de faire ce qu'ils appellent un *discours*, entendu à leur façon et portant leur uniforme; 2° quant au genre *académique*, si, dans une assemblée publique de l'académie françoise, parler pour la défense de la langue de la nation n'est point remplir une fonction bien littéralement académique, les raisonneurs ont raison: enfin, pour leur donner tout gain de cause sur le ton naturel et simple que j'ai ridiculement préféré, si la forme sententieuse de ces discours qui glace, si l'emphase capable qui empâte d'un égal ennui le riche parleur et le pauvre auditoire, si l'importance qui endort, sont réellement bonnes à quelque chose pour l'esprit, l'amusement, et la santé des bonnes gens qui écoutent, je passe toute condamnation. Au reste il n'est pas fort étonnant qu'un triste provincial, un sauvage de Picardie, enseveli depuis près de quinze années dans ses bois, n'en sache pas davantage sur Paris et sur la couleur actuelle du temps: il ne falloit pas le tirer de ses choux si l'on ne vouloit pas lui laisser son *franc-parler*. Quoi qu'il en soit, il faut savoir se résigner

au sort commun : on se tromperoit beaucoup en attachant quelque importance et en croyant quelque durée à ces feuilles fugitives, pesantes ou légères, si prônées d'avance, si fêtées en naissant par les parents de l'ouvrage, et immortelles pour un moment.

Eh! qu'importe qu'on daigne lire
Ou qu'on laisse là de côté
Cet écrit brut, non brillanté,
Où, pour tout mérite, respire
Cette agreste naïveté
D'un bon ermite en liberté,
Dans la franchise qui l'inspire
N'estimant que la vérité,
Et ne parlant que pour la dire?
Quand tout est rempli, tourmenté
De l'incurable ardeur d'écrire,
De l'épidémique délire
D'une mince célébrité;
Dans cette belle quantité
D'essais, de prospectus, d'épreuves,
De rêves de toute beauté,
D'esprit à toute extrémité,
Et de nouveautés presque neuves;

Dans ces jours de création,
Où tant d'incroyables brochures
Offrent des plans de tout jargon,
Des projets de toutes figures,
Et l'ennui par souscription;
Dans ce bruyant torrent qui roule,
Qu'importe que le tourbillon
Enveloppe, entraîne un chiffon
De plus ou de moins dans la foule?
D'ailleurs pardon, si, du moment
Négligeant assez librement
Et le costume et la nuance,
Au lieu d'écrire sombrement
Du ton doctoral et charmant
De la moderne suffisance,
J'ai fait parler tout bonnement,
Ensemble et sans air d'importance,
La raison et l'amusement.
Je sais que l'actuel usage
N'est pas de penser bien gaîment,
Grace au sophistique ramage,
Qui, nous enchantant tristement,
Substitue agréablement
L'esprit frondeur, sec, et sauvage,
Au national agrément,

Et les ronces du persiflage
Aux guirlandes de l'enjoûment.
L'aigre et vague raisonnement,
Haranguant, ennuyant notre âge,
L'endort sentencieusement,
Au rouet de son verbiage.
On nous mande dans nos hameaux
Les progrès lugubrement beaux
De cette étrangère manie,
Qui, déployant de noirs réseaux,
Et des cyprès, et des pavots,
Sur les roses de la patrie,
Remplit nos écrits, nos propos,
Et nos modes enchanteresses,
D'urnes, de lampes, de tombeaux,
Et de semblables gentillesses.
Malgré ce nuage et ce goût
De productions vaporeuses,
Qui pour un temps font prendre à tout
La couleur noire et les pleureuses,
Nous autres bons provinciaux,
Qui ne savons qu'être sincères;
Et qui ne nous conduisons guères
Par la fureur d'être nouveaux,
François comme l'étoient nos pères

Dans les jours calmes et prospères
De la docile loyauté,
D'aucun ton factice, emprunté,
Nous n'éprouvons la fantaisie,
Et nous prenons la liberté
De penser avec bonhomie
Qu'il vaut bien mieux pour la santé
Suivre dans sa route fleurie
La bonne gauloise gaîté,
Sans fraudes, sans anglomanie,
Sans affiche de gravité,
Que de se rembrunir la vie,
Et de risquer la léthargie,
Les vapeurs, et la surdité,
Parmi cette monotonie
De petite sublimité,
Trop ennuyeuse, en vérité,
Pour une mode, une folie.
Heureusement ce ton rhéteur,
Toute cette triste livrée
De pédanterie et d'humeur,
Touche au terme de sa durée.
L'époque d'un nouveau bonheur,
Ouvrant de la route éthérée
Le cours radieux et serein

De l'alégresse desirée,
Répand la fraîcheur du matin
Sur la France régénérée,
Et du plus paisible destin
Nous trace l'augure certain
Dans la bienfaisance assurée
D'un jeune et brillant souverain,
D'une jeune reine adorée.
Sur tous leurs pas jonchés de fleurs
La gaîté françoise et les Graces
Vont, par leurs rayons enchanteurs,
De tous les soucis destructeurs
Effacer jusqu'aux moindres traces.
Les penseurs noirs, les raisonneurs,
Les gens à phrases, les frondeurs,
Et tous les ennuyeux célèbres,
Rentrent dans leur destin obscur;
Ainsi que les oiseaux funèbres,
Dès que s'ouvre un ciel frais et pur
Rayonnant de pourpre et d'azur,
Se replongent dans leurs ténèbres.

RÉPONSE DE GRESSET,

Directeur de l'Académie françoise, au discours de réception de M. Suard, le 4 août 1774.

Monsieur,

Nous devons à vos travaux des fruits de la littérature étrangère; l'académie françoise, en vous adoptant, acquitte une dette de la littérature nationale. Vos premiers titres, consignés dans le *Journal étranger* et dans les *Variétés littéraires*, se sont étendus par la traduction de l'*Histoire angloise de Charles-Quint*, traduction pleine d'ame, de force, d'élégance, et vantée par l'auteur même de l'ouvrage; hommage assez rarement rendu par l'amour-propre paternel.

Je m'arrèterois avec justice sur la manière heureuse dont vous avez fait parler la langue françoise aux écrivains des autres nations, sur les ouvrages que nous avons droit d'attendre de vous,

sur ces qualités si précieuses dans le commerce de la vie, sur ce caractère sociable, le premier talent, le premier esprit pour le bonheur personnel, ainsi que pour celui des autres; caractère par-tout si desirable, et sur-tout dans la carrière des lettres où l'on en donne inutilement des préceptes si l'on n'y joint l'exemple, la première des leçons; caractère que vous avez si bien prouvé par l'union de vos travaux avec ceux de l'amitié: enfin, instruit par l'unanime témoignage de ceux qui vous connoissent, je pourrois, monsieur, vous parler plus long-temps de vous-même, si je n'étois persuadé que les louanges en face sont presque toujours aussi embarrassantes pour celui qui les reçoit que pour celui qui les donne, et communément assez fastidieuses pour ceux qui les entendent.

L'éloge des morts est donc le seul que l'on pardonne! mais s'il faut, pour fonder la louange de ceux qui ne sont plus, des évènements bien avoués, des traits marqués, des détails bien connus, des opérations personnelles et dont on n'ait partagé la gloire avec personne, on ne peut qu'imparfaitement crayonner le mort illustre à qui l'académie françoise rend ici les derniers honneurs.

L'utilité de ses talents dans la carrière importante qu'il a parcourue peut bien être indiquée; mais les nuages impénétrables qui dérobent l'entrée, les routes, et le terme de cette carrière, ayant dû toujours couvrir toutes les marches, tous les services d'un homme consacré pendant toute sa vie aux secrets augustes de son maître et des autres souverains, ses talents politiques, ses travaux particuliers, ses succès personnels, tout reste sous le voile: quarante années de services ne laissent presque aucun point où l'on puisse le voir seul, le suivre, le célébrer. Dans tous les empires ce n'est tout au plus que dans les moments des traités, des alliances heureuses, de ces grandes époques, que la renommée ose quelquefois, bien ou mal-à-propos, mêler le nom des coopérateurs qui ont secondé par leurs veilles le ministre brillant dont le génie a été l'ame de ces grands évènements. Un partage bien différent règle le sort du mérite véritable dans toutes les autres carrières de la célébrité, où quelques hommes rares s'élancent et planent au-dessus de la multitude; hommes de guerre supérieurs, magistrats éminents, écrivains créateurs, négociants distingués, tous ces différents génies exposés à

tous les regards, sont successivement appréciés par la vérité, et mis à leur rang par la voix publique; la lumière les environne, leurs preuves les accompagnent, chaque jour les juge et les couronne : il n'est que l'homme utile, attaché dans le second rang au ministère chargé du secret des puissances, il n'est que lui qui n'ait pas le droit de laisser parler ses services, ses titres à la reconnoissance publique, quand il la mérite; la gloire, muette pour lui tandis qu'il respire, l'attend au tombeau, le nomme alors sans rien dévoiler de ce qu'il a fait; et son éloge, ainsi que celui de ses pareils, pour être rempli avec justesse, ne pourroit être bien fait que par des ministres, et bien jugé que par des souverains.

Réduits au silence sur ces objets, car les éloges doivent porter sur des faits, ou ne sont que des mots, plaçons du moins dans nos souvenirs de M. de la Ville, évêque de Tricomie, plaçons un fait qui appartient uniquement à sa gloire, un fait qui ne doit pas être oublié sur la tombe d'un prince de l'église : plusieurs cures dépendoient de l'abbaye qu'il avoit en Picardie depuis bien des années; sachant combien l'instruction et les mœurs des peuples tiennent essentiellement au choix que

l'on fait des pasteurs du second ordre, éloigné de la province, ne pouvant connoître par lui-même les sujets dignes d'être placés à la tête de ses paroisses; craignant avec raison que tant de petits protecteurs ennuyeux, qui écrivent sans fin, recommandent au hasard, et trompent sans scrupule, ne vinssent souvent lui arracher des graces injustes dont sa conscience auroit répondu; toujours inspiré par son respect et son zèle pour la religion, il avoit depuis long-temps remis les droits de toutes ses nominations au prélat d'immortelle mémoire qu'Amiens vient de perdre, l'ornement, le saint, l'ange de son siècle, et dont le nom chéri de toute la France, connu de toute l'Europe, dont le nom seul, que ma douleur m'empêche de prononcer, rappelle le modèle le plus parfait que l'humanité ait peut-être jamais offert de toutes les vertus de l'homme céleste et de toutes les graces de l'homme aimable [1].

Vous nous rendrez, monsieur, l'esprit facile et toujours laborieux de votre prédécesseur; vos ta-

1 M. Louis-François-Gabriel d'Orléans de La Motte, évêque d'Amiens, mort dans son palais épiscopal le 10 juin 1774, dans sa quatre-vingt-douzième année.

lents partageront les travaux de cette compagnie pour la conservation de la langue françoise.

Une dissertation savante, couronnée par l'académie royale de Prusse, a montré l'influence des opinions sur le langage, et du langage sur les opinions. Le célèbre Michaëlis établit ce système lumineux avec autant de profondeur que d'élévation : il interroge les langues des temps antiques, du moyen âge, et de notre siècle ; il dévoile les monuments, il confronte les nations, il compare les époques, il démontre, autant qu'il est possible aux connoissances de l'homme savant et à la sagacité de l'homme qui pense, l'origine, la filiation des divers langages, l'action des idées sur les termes, et l'action réciproque de l'expression sur la pensée. Mais au-delà de cet ouvrage, dont l'immense étendue suffit bien au desir de connoître la marche du langage, il reste à faire un travail utile à la raison, nécessaire au goût, nécessaire même à la vertu publique : dans cette carrière de réflexions sur les langues, il reste une route nouvelle à parcourir ; en exposant comment la langue suit les mœurs dans leurs révolutions, en montrant combien les mœurs d'un temps ont -pire sur le langage, combien leur amollis-

sement, leur décadence, leur dépravation, énervent, dégradent et corrompent le style également dans les écrits et dans les conversations, on serviroit sans doute le bon sens, l'honneur, la langue, et la patrie.

Cet objet, messieurs, pourroit être bien longuement traité, sur-tout dans une époque où l'on délaie en plusieurs volumes une foule de sujets, qui, pour être neufs par-tout, demanderoient à peine quelques pages; on pourroit en faire de grands discours pompeusement petits, des essais volumineux, des projets d'éducation, des traités *élémentaires* sur-tout; car les *éléments* en tout genre sont fort à la mode, et par-tout on remet cet univers à la lisière: par du remplissage et des phrases sur cet objet si intéressant j'ennuierois aussi-bien et peut-être mieux qu'un autre; mais les bornes du temps qui m'est prescrit ne me permettant point de donner les développements nécessaires à cet objet, je ne puis vous demander, messieurs, qu'une première vue, un coup d'œil rapide sur l'esquisse légère que je vais crayonner de l'empire des mœurs sur le langage. Sans doute ce pouvoir impérieux, si agissant pour le bien et pour le mal, n'est que trop démontré dans le se-

cond genre, tant par les pertes réelles que par les nuisibles acquisitions que notre langue a faites de nos jours. Ce double regret à exprimer appartient naturellement à la place que j'ai l'honneur d'occuper aujourd'hui ; et l'académie françoise, chargée depuis cent quarante années par le gouvernement de veiller sur la langue, a les premiers droits de réclamer contre les atteintes qui lui sont portées, et contre la révolution que celle des mœurs pourroit lui faire subir.

Sans être les censeurs du temps qui court, rôle qui communément révolte les spectateurs intéressés, ou du moins les ennuie, sans amuser beaucoup celui qui s'en charge, nous ne pouvons nous dissimuler que l'affoiblissement des mœurs anciennes, des mœurs généreuses et franches, nous a successivement enlevé, non-seulement un très grand nombre de termes énergiques, lumineux, nécessaires même, et remplacés par de foibles équivalents, mais un très grand nombre aussi de tournures naturelles, naïves, simples comme la vérité, et fortes comme elle. Dans ces temps de vertu et de bonheur, où, selon l'expression de Montaigne, la vérité avoit *sa franche allure*, dans ces jours où l'on osoit avoir un cœur et ne pas

rougir de le prouver, on prononçoit toute idée comme elle venoit d'être conçue, on rendoit tout sentiment comme il venoit d'être éprouvé; la nature ne risquoit rien à paroître, et l'on n'avoit point encore inventé les sublimes vernis de tous les genres, ni les gazes perfides qui enveloppent la fausseté.

Que de causes des pertes de la langue et de nos privations! Ces mœurs affoiblies, dégénérées, ce despotisme des colifichets, qui s'étend jusque sur les esprits, ces principes du moment, ces petites idées de fantaisie qui tentent de rabaisser les idées primitives, invariables; cette fausse délicatesse qui ne veut rien que de mode, cette élégance épidémique, plus fausse encore, qui, croyant tout embellir en gâtant tout, ne peut plus aujourd'hui, ni par la pensée ni par le sentiment, avoir rien de commun avec la nature, avec la *simplesse*, la *loyauté*, les autres expressions vénérables, et tout le style mâle, libre et franc de ces siècles de vertu.

Ce seroit peu, si l'on veut, que ce dépérissement de plusieurs biens antiques de la langue françoise, de la langue de Montaigne, d'Amyot, et de Sully; cette perte pourroit même se répa-

rer, suivant l'idée d'Horace sur la renaissance des mots, si les écrivains distingués qui nous restent tentoient, par un sage emploi et par des hardiesses heureuses, de ramener les termes anciens que nous avons à regretter; le goût et le génie leur rendroient la fraîcheur, et leur vieillesse même, en rentrant dans le monde, seroit cajolée par le bon air et la mode. Mais une perte plus frappante est celle qu'éprouve dans cette époque même la langue actuelle, cette langue que Fénélon, Racine, Despréaux, et nos autres maîtres, nous avoient transmise si noble, si brillante, et si pure. Ce n'est point seulement aux écarts de l'esprit et aux travers du mauvais goût qu'il faut imputer un second genre de pertes et de décadence; mais (à la honte des mœurs et de la plupart de nos conversations) l'abus que fait du langage la dépravation qui nous gagne retranche de jour en jour à la langue françoise beaucoup de mots et de façons de s'exprimer, dont on ne peut plus se servir impunément; les gens sensés, les gens vertueux seront bientôt réduits à ne pouvoir plus employer des termes du plus grand usage sans se voir arrêtés, interrompus, tournés en dérision par l'abus misérable des mots, les pitoya-

bles équivoques si bêtement ingénieuses, les stupides allusions de ces demi-plaisants, de ces bouffons épais qui entendent grossièrement finesse à tout, et dont les plates gentillesses et la triste gaieté s'épanouissent dans la fange. Ainsi donc bientôt les étrangers, qui étudient notre langue dans les auteurs immortels du dernier siècle et dans les écrivains célèbres de notre âge, rencontrant dans les conversations un usage des termes bien différent de celui qui leur étoit indiqué par les livres, seront obligés de se faire interpréter les nouvelles significations, de se faire traduire à chaque pas ce qu'ils écoutent, ce que l'on a prétendu dire sous une expression qu'ils croyoient toute simple, et dont pourtant ils voient tout le monde rire: la nécessité d'un commentaire, pour être au ton du jour, leur demandera une étude nouvelle, qui sur la route les fera souvent rougir pour nous; et, en apprenant la belle fécondité des termes et leur double signification, ils ne verront que les progrès du mauvais goût et l'empreinte du vice.

Il s'en faut bien, messieurs, que ces pertes réelles de la langue soient compensées par ses modernes acquisitions. De quelles tristes richesses, in-

connues il y a peu d'années, et de quelle ridicule bigarrure de noms, ne se trouve-t-elle pas surchargée?

Quel étrange idiôme lui est associé par les délires du luxe, et par les variations des fantaisies dans les meubles, les habits, les coiffures, les ragoûts, les voitures! Quelle foule de termes nouveaux-nés depuis l'*ottomane* jusqu'à la *chiffonnière*, depuis le *frac* et la *chenille* jusqu'au *caraco*, depuis les *baigneuses* jusqu'aux *iphigénies*, depuis le *cabriolet* et la *désobligeante* jusqu'au *solo* et à la *dormeuse*?

Il ne faut pourtant point être tout-à-fait si difficile: la plupart de ces nouveaux noms, et de leurs pareils, n'étant que bizarres et plus ou moins plaisants, comme il est des temps où le ridicule est un aliment de première nécessité, on doit se résigner à entendre tous ces noms, aussi essentiels à joindre au dictionnaire que les objets qu'ils énoncent sont essentiels à la félicité publique, objets aussi nécessaires que les coiffures modernes le sont au bon sens, les voitures angloises au bonheur de l'ame, et la nouvelle cuisine à la bonne santé. Un sentiment même d'humanité réclame tendrement et demande grace pour tous les nou-

veaux termes : pour les supprimer, il faudroit donc aussi desirer cruellement la suppression des choses intéressantes qu'ils désignent ; ce seroit alors attaquer un point sacré, l'état des personnes ; ce seroit vouloir anéantir toute la consistance de tant d'êtres moitié agréables, moitié importants, qui n'existent que par là, qui n'ont de langage bien décidé que ces termes, de principes que le costume, et dont tout le mérite seroit perdu, toute l'existence anéantie, si cet univers devenoit assez malheureux pour n'avoir plus ni gazes, ni paillettes, ni jolis chevaux, ni dentelles, ni fleurs d'Italie, ni boîtes à plusieurs *ors*, ni *élégantes*, ni *merveilleux*, ni *chenilles*.

Je conviens que le mal seroit fort léger si nos acquisitions nouvelles se bornoient à ces noms ; ils iroient se ranger dans la classe de tous les mots techniques dont le dépôt littéraire de notre langue n'est point obligé de se charger. Les arts ont presque tous leur dictionnaire particulier : et d'ailleurs, dans ce temps si fécond en dictionnaires sans fin, on peut se flatter d'avoir incessamment le *dictionnaire des modes*, grand ouvrage qui manque à notre littérature, et qui sera vraisemblablement un *dictionnaire portatif in-seize*, pour la plus

grande commodité du public; cette entreprise seroit d'autant plus belle, et la spéculation des entrepreneurs lettrés d'autant plus sûre, que la matière de l'ouvrage se renouvelant sans cesse, se variant, se rajeunissant, on pourroit donner un nouveau volume aux souscrivantes et aux souscripteurs, de mois en mois, tant que ce vieux cercle des *nouveautés* pourra tourner, ainsi que les têtes.

Tout cela n'est rien peut-être; mais une acquisition plus réellement nuisible à notre langue, ainsi qu'à toutes celles qui partageroient le même abus, c'est cet art si répandu de parler sans avoir rien à dire, ces demi-mots, ce papillotage éternel d'épigrammes manquées, cette puérile fureur de ne point parler comme un autre, enfin ce ton décousu, sans idées raisonnables, sans suite aucune, dont il résulte que presque toutes les expressions ne sont que des modulations vagues que l'on imprime à l'air, sans porter la moindre pensée au bon sens, et que presque toutes les conversations, employées à faire de l'esprit, ou plutôt à en défaire, ne sont que des clarinettes et des tambourins entremêlés d'assez mauvaises paroles. Dans le temps, peu éloigné encore, où l'on étoit moins important, moins sublime, la conversation étoit

le lien et le charme de la société : aujourd'hui ce n'est presque plus un plaisir ; c'est un travail, une suite de tours de force, un assaut général d'esprit tel quel, épigrammatique ou croyant l'être ; c'est un état de guerre et de prétentions, où l'on est en garde l'un contre l'autre : on se tend des piéges de mots ; et les ridicules donnés et rendus coûtent d'autant moins que chacun est bien en fonds. On s'entendoit autrefois ; souvent aujourd'hui non-seulement on ne fait plus de cas d'entendre les autres, mais on ne se fait pas l'honneur de s'entendre soi-même ; et sans doute tout le monde y gagne : l'art en ce genre est porté à un tel point de supériorité, que l'on pourroit parier, d'après le ton de ces êtres bruyants, si confiants, et si ridicules, que le nouveau langage appelle les *merveilleux*, les *mirliflors*, les *élégantes*, les *célestes* ; oui, l'on pourroit parier qu'au moyen de leurs nouveaux termes, et de leurs tournures nouvelles, avec tous les grands éclats de rire tristement gais, ils auront, où et quand l'on voudra, une longue conversation soi-disant françoise, où il n'entrera point une seule phrase raisonnable de françois.

Ce n'est pas tout encore ; il est d'autres acquisitions de notre langue, qui, pour avoir l'air de

la richesse et de la grandeur, n'en sont pas moins pauvres ni moins mesquines; semblables en tout aux dehors fastueux de ce luxe qui n'est que le voile de la misère. Ces ruineuses possessions modernes sont, il est vrai, des expressions nationales qui appartiennent de tout temps à notre langage, mais qui, dénaturées aujourd'hui par un emploi qui leur est étranger, dégradent la langue françoise en lui ôtant sa justesse et sa précision.

Dans ce tourbillon, moitié lumineux et moitié obscur, qui nous enveloppe, nous secoue, et nous entraîne, les idées justes perdant leur niveau, les esprits étant exaltés, et l'engouement occupant toutes les places que le sentiment laisse vides, la langue travestie s'égare, se perd dans des termes vagues d'enthousiasme, des images excessives, des expressions exagérées, qui ne sont que des formules sonores, aussi fausses sur les lèvres que dans l'ame. A chaque instant, pour les choses les plus simples, les évènements les plus indifférents, pour des misères, pour des riens, on se dit *charmé*, *pénétré*, *comblé*, *transporté*, *enchanté*, ou *désolé*, *excédé*, *confondu*, *désespéré*, *anéanti*; on *est aux nues* ou l'on se *prosterne*; on est *à vos ordres*,

à vos pieds, sans se soucier de vous le moins du monde; on vous *adore* sans même vous respecter : dans la prétention de ne penser que fortement, de ne rien voir qu'en grand, on veut mettre à tout l'air de l'enivrement ou de la détestation, et surtout et toujours, l'air du génie, qui pourtant est bien innocent des idées et du style de tant de gens qui pensent en disposer.

La balance des jugements et des réputations n'est plus rien; il n'est plus de milieu ni dans la pensée ni dans l'expression; tout est *charmant*, *merveilleux*, *incroyable*, *divin*, ou *affreux*, *pitoyable*, *odieux*, *exécrable*; tout ouvrage est *beau de toute beauté*, *ravissant*, ou *détestable*, tout homme est *admirable*, *excellent*, *délicieux*, ou *maussade à donner des vapeurs*, *ennuyeux à périr*, *bête à manger du foin*; toute femme est *radieuse*, *céleste*, *adorable*, ou *ridicule à l'excès*, *du dernier ridicule*, *d'une bêtise amère*, *ennuyeuse à la mort*, enfin, *une horreur*; à tout moment vous entendez répéter : *Oh! c'est un homme unique!* hélas! souvent que ne l'est-il? mais tout fourmille de *gens uniques*.

Heureusement, avec toutes ces expressions emphatiques, si enflées, si vides, on ne sent rien

de tout ce que l'on prononce si pompeusement; on est *enchanté* sans le savoir, et *désespéré* sans conséquence : mais le malheur est que beaucoup de gens, qui d'ailleurs pensent juste et parlent bien, se prêtent souvent eux-mêmes à ces brillantes façons de parler mal. Ne voyons que la vérité des objets, nous reprendrons le langage de chaque chose; la justesse de l'idée nous rendra la propriété de l'expression. Ne chargeons point notre langue de bizarres superfluités, dont sa richesse peut se passer : pourquoi de doubles emplois? pourquoi, par exemple, les noms modernes et d'*amphigouris*, et de *parades*, et de *proverbes-dramatiques*, et de *charades*, et de *calembourgs*, et de leurs pareils? tous ces noms ne sont réellement que des synonymes d'un terme reçu; le mot de *platitude* n'existoit-il pas dans la langue françoise? il suffisoit seul pour signifier et caractériser toutes ces ingénieuses inventions, l'aliment d'un goût malade, et l'esprit de ceux qui n'en ont guère.

Le mal à réparer dans la langue fait chaque jour de nouveaux progrès, et à l'exception de la cour, où le langage se conserve toujours plus simple et plus noble que parmi tout le bel-esprit de la ca-

pitale et les copies de la province, la contagion que j'indique est presque générale; il semble que, dans son genre, chaque art, chaque état gâte et dénature la langue pour sa part. L'éloquence nouvelle a ses énigmes, la poésie moderne a son jargon, la jurisprudence même et le barreau ont leur petit néologisme; et Cochin, Gilbert, et l'immortel Daguesseau, qui parloient et écrivoient si noblement, seroient obligés aujourd'hui, s'ils revenoient parmi nous, de demander le mot de plusieurs logogriphes du nouveau style des plaidoyers et des mémoires. Dans toutes ces compilations monotones de prose et de vers, de littérature préceptorale, de tranchantes doctrines aventurées, de morale soi-disante, vous rencontrerez par-tout les expressions vagues des *besoins de l'ame*, des *jouissances de l'esprit*, de *la somme des maux*; que ces écrivains ne diminuent guère, et de *la somme des plaisirs*, dont on ne peut pas dire que leur style fasse les fonds; instituteurs au demeurant d'une si haute confiance, et d'une bonne foi d'amour-propre si respectable, que quand ils seroient fort ennuyeux à entendre, ils seroient toujours fort plaisants à voir. Au milieu des fleurs et des lauriers dont ils se couronnent de leurs

mains, on vous charge la langue des inutiles noms de leur *manière*, de leur *faire*, de leur *genre*; *genre* sur-tout est le grand mot du temps : tout en refaisant des ouvrages déja faits dont ils masquent les sources, tout en répétant en d'autres termes des choses déja dites, tout en bourdonnant de sonores bagatelles bien ou mal rajeunies, ils se donnent modestement pour avoir leur *genre*, un *genre* à eux seuls dans la nature : tout est inondé de ces genres nouveaux-nés; il en est tant qu'il ne seroit guère possible de les classer par ordre ni de les distinguer par nuance, si tous ces genres particuliers, et si particuliers, n'avoient, sans le vouloir, sans s'en douter, un point de ralliement, et ne venoient successivement se ranger sous un genre général, que le lecteur assoupi et peu galant appelle l'ennui. Pour user plus sobrement de ce terme de *genre*, que ces écrivains se disent quelquefois tout bas que les ouvrages d'esprit ne sont qu'un genre de bêtise quand on n'est qu'imitateur ou plagiaire, et que sur-tout la sévère et exigeante poésie n'a qu'un genre et qu'un mot, créer ou se taire.

La prétention néologique a gagné jusqu'aux élèves de cet art grave, utile, respectable, qui

dans des mains sages combat par l'expérience les maux de l'humanité, et qui dans le langage moderne du charlatanisme semble avoir inventé de nos jours des maladies neuves pour employer de nouveaux termes : ce ne sont plus chez eux que des nerfs *agacés*, des nerfs *crispés*, du *ton* à rendre, un *système vaporeux* à débrouiller, des *vibrations* à remettre en mesure, de l'*énergie* à redonner aux solides, une *balance* égale aux liqueurs, du *baume aux esprits*, et sur-tout de l'*harmonie aux parties discordantes du genre nerveux*. Dans leur style la fièvre, terme trop bourgeois, ne se nomme plus dans sa force qu'une grande *fluctuation*, et dans ses décroissements qu'*une fin de tempête*, une *queue d'orage*. Bien plus, les termes de *brillant*, de *victorieux*, de *triomphant*, sont transportés et abaissés sur des objets où vous ne les attendiez guère. On imagineroit que tous les matins ces parleurs agréables, ces docteurs ambrés, avant que de se mettre en route pour distribuer élégamment la mort ou la vie, préparent une certaine ration de termes coctement jolis, un choix de tournures fraîches, pour se varier, pour ne point parler aujourd'hui comme ils parloient hier, et composent en chemin le bul-

letin du jour avant que d'avoir vu le malade. Eh! mes amis, soyez des consolateurs, et non des *esprits ;* on vous demande des secours et non des épigrammes; ne faisons point petiller les lampions du bel-esprit sous le pâle flambeau de l'agonie, et ne mettons point de pompons au spectre de la mort.

Au risque, messieurs, de vous donner à me reprocher de trop longs détails, je ne puis me défendre de relever et d'offrir à vos remarques une absurde innovation du langage dans un genre bien important au bien public, l'éducation, cette base de l'honneur et de la force des empires; genre si négligé, où du changement des mœurs suit une foule de termes nouveaux dont notre langue est maussadement bigarrée. Le nouvel abus dont je veux parler ne fait que de naître, il est vrai; mais en le notant dès sa naissance, peut-être l'empêchera-t-on de s'étendre. Le temps n'est pas loin encore où l'on appeloit les enfants de leur nom, quand après l'enfance on les habilloit encore de l'habit françois; aujourd'hui que la grande mode est de les déguiser, de les travestir au sortir de la lisière, de les mettre en petits *pierrots*, en petites *colombines*, en *scaramouches*, en *matelots*,

en personnages bizarres, dont on leur fait prendre le ton, le maintien, et les ridicules, que de *charmants* et sots petits noms on copie ou l'on invente pour les parer et les avilir! Ce n'est plus tel ou tel du nom de sa famille; on les appelle encore moins des noms sacrés qu'ils ont reçus de la religion; c'est *Finette*, c'est *Pierrot*, c'est *Jenny*, c'est *Florine*, c'est *Michaut*, c'est *Laurette*, c'est tout ce qui n'est pas eux, ou ce qui ne doit pas l'être : tels sont les titres que partagent et se disputent ces poupées chargées d'aigrettes, et ces automates panachés, qui sautillent sur les pelouses des jardins publics, que les gouvernantes cajolent, apprennent à se croire plus et mieux que les autres, à primer, et à se haïr à compte, en leur faisant disputer toutes les préférences, et en les habituant au sot et dangereux *égoïsme;* terme honteux et moderne encore, que l'amitié, qui nous quitte, et l'amour de la patrie, presque éteint dans beaucoup d'ames dégénérées et de cœurs desséchés et flétris, ont rendu malheureusement nécessaire au langage de nos jours. De fort beaux et fort inutiles traités d'éducation plus ou moins neuve, à petits chapitres et à grands mots, sont là, j'en conviens, sur la cheminée de

vos enfants, pour leur être expliqués par les bonnes, qui n'y comprennent rien, et qui ne leur ouvrent des livres que pour leur en montrer les images. Mais vous, qui croyez avoir tout fait quand vous avez masqué votre *bel enfant* de quelque joli nom de goût qui n'est pas le sien, de grace, rappelez-vous quelquefois que vous devez à la patrie des citoyens, des ames, et non des marionnettes élégamment organisées; songez que ce pauvre *Michaut,* ce petit prodige d'aujourd'hui, qui, moins prodige et mieux élevé, un jour auroit pu être un homme, grace à votre régime actuel, à quinze ou seize ans, marchera bien, à la vérité, se présentera noblement, dansera sans doute *comme les anges* (car c'est ainsi que le nouveau langage, qui fatigue la terre, profane les noms du ciel même); sans doute cocher intrépide, debout dans un *cabriolet,* ne voyant que lui-même, et répandant également sur son passage l'effroi, l'admiration, et le rire de pitié, il saura fendre la presse, se faire détester des passants, et s'embarrasser moins des hommes que de son cheval *anglais;* mais songez aussi qu'avec tous ces petits talents supérieurs, votre *élégant* ne sera dans sa brillante carrière que *monsieur le comte* ou *monsieur le mar-*

quis honnêtement bête, et sot avec distinction. Et cette pauvre petite *Laurette* si jolie, qui mieux conduite auroit un jour valu quelque chose, que sera-t-elle quand elle aura été obéie dans toutes ses fantaisies, flattée dans toutes ses humeurs, applaudie dans ses bêtises, prônée à frais communs, toujours fêtée, toujours gâtée par les grands parents, leurs *familiers*, *l'abbé de la maison*, tous les sous-ordres complaisants, tous les bas valets? sans doute cette brillante éducation donne les plus belles espérances qu'à quatorze ans *Laurette* sera par excellence la petite personne la plus impertinente, et qu'entrant ensuite dans le monde avec toutes les graces, toute l'élégance et tous les ridicules, elle sera, comme on peut l'attendre, une épouse vertueuse, une mère digne de ce nom cher et sacré, une femme raisonnable. Les noms bizarres supprimés, donnez (on sera de votre goût), donnez, si vous voulez, à vos enfants l'écharpe, la fraise, le panache blanc de la nation; mais sous cette livrée noble, sous ces couleurs de la patrie, sous cette parure galante et fière des temps de la franche et vertueuse chevalerie, ne façonnez plus des *pantins* d'un siècle frivole, ne les empoisonnez pas des mœurs amollies et dépravées qui vous

environnent, et rougissez de préparer à la France une génération ginguette, mesquine, et fluette, de personnages faux, de colifichets, et d'histrions.

Je ne me serois point livré à ce long détail amené par des noms ridicules, si l'intérêt des mœurs publiques, si essentielles à former dès l'enfance, ne méritoit, quand l'occasion naturelle d'en parler se présente, une attention plus sérieuse encore que l'intérêt de la langue à défendre, ses pertes à déplorer, et ses nuisibles acquisitions à proscrire.

Si les mœurs commandent, si le langage obéit, quelle époque rendit jamais plus nécessaire la vigilance des conservateurs de la langue françoise? que deviendroient sa clarté, sa force, sa noblesse, son harmonie? quel ridicule et honteux travestissement subiroit la langue du bon sens, du sentiment, et de l'honneur, si malheureusement il pouvoit arriver une époque où toutes les idées fussent arbitraires, où presque par-tout, au milieu des phosphores du petit bel-esprit, des bons airs, et des jolis mots, la vérité, l'inaltérable vérité restât délaissée comme une triste étrangère qui ne sait point la langue du jour, et que personne ne remarque?

A quel excès de délire, de bassesse, et d'ignominie seroit prostituée la langue françoise, s'il pouvoit arriver un temps où le ton frivole et l'air agréable autorisant tout, faisant tout passer, la raison de tous les temps fût traitée de petitesse, le bon esprit de simplicité, l'antique honneur de sottise bourgeoise; un temps où les ridicules mêmes fussent devenus des graces, les vices des usages, les scandales de bons airs, l'impertinence un style, le bas esprit de l'intrigue un titre de génie, les perfidies des gentillesses, les noirceurs des plaisanteries; un temps enfin où l'on eût la douleur de rencontrer presque par-tout la méchanceté toujours basse, toujours active, la vile délation, l'affreuse calomnie, toutes les atrocités, toutes les horreurs, tous les poisons de l'envie et de la haine circulant dans le monde sous les vernis de l'agrément, environnés de guirlandes et cachés sous des roses? S'il pouvoit arriver ce temps malheureux, alors sans doute, comme il n'y auroit plus ni vrai ni faux, ni bien ni mal, que selon la fantaisie, selon le ton des sociétés, et que, rien ne partant plus des principes, tout seroit devenu arbitraire dans l'exposé des faits et dans les jugements des choses, le même jour donneroit au

même objet l'empreinte de l'estime ou l'affiche du ridicule ; le seul cachet de la vérité seroit sans usage. Ce renversement, cette transposition de tous les titres, cette incertitude des réputations, cette confusion de toutes les idées, passant nécessairement dans la manière de les rendre, les expressions les plus claires ne signifieroient plus rien de décidé pour l'homme impartial, qui ne sauroit plus que croire de ce qu'il entend, ni se démêler des gazes plus ou moins transparentes de la fausseté ; et, s'il est permis de mêler à ces tristes images un trait moins grave, qui tranchera le ridicule de la position où le nouveau langage mettroit l'homme raisonnable que je suppose, il ne seroit pas mal pour lui que, dans ses différentes visites, il trouvât d'abord chez *le suisse* le bulletin du jour, et le signalement de la maîtresse de la maison.

Alors donc la langue de la raison et de la décence, corrompue, avilie, profanée, et n'ayant plus à rendre que des idées fausses ou basses, seroit condamnée à parer tout au plus de quelques ineptes gentillesses cette trivialité de langage qui gagneroit le peuple de tous les rangs ; les moindres défauts de la langue seroient d'être devenue

foible, incertaine, entortillée, énigmatique, maniérée. Pour n'offrir qu'un exemple au hasard de ce qui pourroit arriver en ce genre, dire tout simplement alors *un honnête homme*, cela seroit presque passé de mode, soit qu'il fût trop bourgeois de l'être, ou trop plat de prononcer ce nom; mais, comme par un reste de pudeur involontaire dont la déraison et le vice même ne peuvent se défaire, on voudroit conserver une nuance de la dénomination antique, on entendroit dire par-tout d'un ton doucereux et faux: C'est un *homme honnête*, une *honnête créature*, et quelle honnêteté! des cœurs faux, des amis perfides, de bas protégés, des valets de tous les ordres, des hommes tarés, des femmes affichées; tout ce monde *charmant*, affreux, voilà donc ce que l'on entendroit nommer par-tout *de très honnêtes créatures!*

Alors enfin, si cette honteuse époque pouvoit arriver... si l'on y touchoit... si même... Au reste, dans toutes les suppositions, cette bassesse de mœurs, ce comble de la déraison, cette absurde métamorphose des idées, ce vil travestissement du langage, n'étendroient point leur extravagance et leur opprobre sur le corps de la nation; le seul mal seroit qu'au milieu d'une nation vertueuse,

franche, généreuse, aimable, et dans laquelle tous ces caractères françois se perpétuent sans altération, il existe et circule une foule d'êtres manqués, gens sans principes, sans caractère, et indignes du nom de leur patrie, peuple mélangé de bas intrigants, d'ames viles et noires, d'insectes dorés, de chenilles et d'espèces n'ayant que l'intérêt pour esprit, la fausseté pour langage, et la soif de l'or pour existence. A ce malheur trop réel se joindroit le triste ridicule de tout cet autre petit peuple *pomponné*, moitié en toupets *à la grecque* et moitié à plumes flottantes, tumultueux essaim de freluquets lourds et de suffisantes péronnelles; peuple prétendu *charmant*, jouant l'*esprit* sans avoir le sens commun, chantant faux par les chemins, imaginant par-tout donner le ton qui n'est pris que par les *vieux enfants*, croyant faire l'ornement et le bonheur de la terre dont il n'est que le fardeau et l'ennui, préférant les bons airs aux bonnes mœurs, affichant l'indécence, voué à la fausseté, et n'ayant d'ailleurs pour bourdonner tout le jour que quelques vagues expressions toujours les mêmes, quelques petites tournures répétées, comme les serinettes n'ont pour tout mérite qu'un très petit nombre d'airs, qui

peuvent plaire un instant, mais qui ennuient à la reprise.

Quoi qu'il en soit, protestons, du moins par goût et par devoir, protestons sous les voûtes de ce palais, au nom de la langue françoise, contre toute violation de sa pureté, toute dégradation de sa noblesse, et toute métamorphose de sa parure naturelle et durable en clinquants éphémères et en pompons bientôt flétris.

Réparons ses pertes réelles, s'il est possible; et si, pour nous défaire de ses nuisibles acquisitions en mots et en tournures, nous ne pouvons pas trop nous fier à la mode, qui en les anéantissant nous en ramèneroit bientôt d'autres du même ton, de la même nécessité; si le pouvoir littéraire qui nous est confié ne peut s'étendre sur ces salons où l'on ramage, sur ces toilettes où l'on déraisonne, sur ces jardins publics où l'on pérore avec tant de vérité, sur ces soupers fins où l'on bâille avec tant d'esprit; que du moins nos écrits, et ceux des jeunes auteurs l'espérance de l'académie, que nos écrits, toujours purs, francs, et sains, au milieu de la contagion, soient des digues au mauvais goût, des barrières insurmontables à l'invasion du mauvais style, ainsi qu'au

dépérissement de la raison et à la décadence des mœurs.

Que l'Europe littéraire puisse connoître notre réclamation contre l'abus des termes! Tous les étrangers qui étudient notre langue, devenue celle de toutes les cours de l'Europe, apprendront par cette protestation, toute foible qu'elle est, que l'académie françoise n'adopte rien du moderne jargon.

Au milieu des proscriptions nécessaires que ne pouvons-nous du moins enrichir quelquefois le dictionnaire de la France par de nouvelles expressions du genre de deux termes modernes qui honorent la raison et la patrie! le premier est le terme de BONHOMIE; puisse ce nom sensible et cher resté dans notre langue revenir dans nos mœurs! Soyons moins sublimes, nous serons plus heureux; soyons François, soyons nous-mêmes: abandonnons la ridicule manie de porter sur les bords de la Seine l'uniforme de la Tamise, et que des modèles ne se rabaissent plus à n'être que des copistes. Puissions-nous du sein de ces nuages voir renaître et rayonner cette vérité de l'ame, cette franchise nationale, et cette bonne gaieté françoise, qui, fuyant toujours les glaces de l'impor-

tance, l'air nébuleux de l'intrigue, et les sombres vapeurs des *gens à prétentions*, ne brille que pour les cœurs vrais, les gens aimables, les bonnes gens! Le titre de BONHOMIE ne peut être une injure que pour la médiocrité: lisez, consultez tous les temps; les hommes vraiment estimables, les gens illustres à juste titre, et, dans tous les genres, les hommes de génie ont toujours été de bonnes gens.

Un autre terme également cher au langage du cœur et l'expression de la félicité publique, c'est le terme attendrissant de BIENFAISANCE. Si ce mot n'existoit point déja dans l'usage de notre langue, il faudroit le créer aujourd'hui pour pouvoir bien exprimer le règne auguste et fortuné qui commence, et pour peindre d'un trait la sensibilité sur le trône et les Graces couronnées.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS LE TOME TROISIÈME.

FIN DE LA TABLE.


JUN 12 1950